ICAL ROOM
AL LIBRARY
OF MICH.

MAY 14 1937

REVUE DE PARIS

1er MAI 1937

PAUL REYNAUD	*Après les Expériences manquées*	5
GEORGE SAND	*Lettres à Émile Régnault*	18
R. DE ROUSSY DE SALES	*M. Roosevelt et les États-Unis* .	51
ABEL HERMANT	*La Dernière Incarnation de M. de Courpière.* — III	73
TOM KROMER	*Vagabond de la faim*	104
MAURICE MARTIN DU GARD	*La Chronique de Gérard Bauër* .	132
J. TOUTAIN	*Fouilles en France*	142
LUCIEN PLANTEFOL	*La Nutrition végétale*	165
L. BLUM	*Le Projet d'École unique*	178
PAUL ALFASSA	*L'Art catalan*	197
A. ALBERT-PETIT	*L'Histoire*	207
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	221

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE *NUMÉRO 9*

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

La REVUE DE PARIS *de mai 1837 groupe la première partie d'un roman de Charles Nodier* « Inès de Las Sierras », *une étude de La Villemarqué sur les légendes bretonnes, des articles de Léon Gozlan, Nisard, Théodore Leclercq, Jal, Castil-Blaze, Bussière.*

Ayant aujourd'hui la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs une correspondance inédite de George Sand, il nous semble particulièrement intéressant de publier un extrait de l'article que M. A. Bussière consacrait, il y a cent ans, au premier volume des œuvres complètes de George Sand qui venait de paraître. Ce premier tome comprenait « André, la Marquise Lavinia, Metella, Mattea ». *Les contemporains ne s'étaient pas intéressés uniquement à George Sand pour son talent. Certaines aspirations sociales qui paraissaient dans ses œuvres avaient provoqué de vives polémiques. On en trouvera l'écho dans ce passage de l'article de Bussière :*

« George Sand, ce talent si vigoureux, si franc, qui s'est révélé tout entier si vite et si vite emparé des honneurs d'une position suprême et incontestée ; George Sand, cette parole retentissante et presque souveraine, cette âme enthousiaste et dévouée, mais inconstante, est un auxiliaire que les camps les plus hostiles se disputent, une force dont chacun voudrait faire croire qu'il dispose à son tour. Il est à nous, disent ceux-ci, il vient à nous, disent ceux-là ; il nous reviendra, s'écrient les autres. Et tous de démontrer comment George Sand ne peut leur échapper, comment il leur appartient nécessairement, comment il est voué à leur cause, comment il ne fait qu'un avec eux : tous de le refaire à leur image. Si bien que sa personnalité réelle tend à s'effacer dans les nuages de poussière que la mêlée des discussions a soulevés autour de lui. Démolisseurs et reconstructeurs, progressifs et rétrogrades, depuis les saint-simoniens qui lui auraient volontiers offert le fauteuil vide qui exprimait symboliquement à côté du Père Enfantin les espérances de sa papauté incomplète, jusqu'au parti chrétien, légitimiste et social dont M. de Walsh se fait l'organe, tous le veulent pour complice de leurs intentions divergentes, tous ont prétendu confisquer au profit de leurs idées ce génie indépendant, cette éloquence d'abeille butinante, enchaîner à leur système cette inspiration indomptée.

» Dieu sait ce qu'il en a coûté d'interprétations forcées et de compendieux commentaires ! Dieu sait combien de laborieux paradoxes échafaudés sur des aperçus plus ingénieux et plus insoutenables les uns que les autres ! Dieu sait combien de George Sand imaginaires, raides et tout d'une pièce, comme les systèmes auxquels on l'appariait, substitués à ce mobile Protée que le vent de la passion ou de l'insatiable enthousiasme poétique poussait incessamment à tous les pôles du réel et de l'idéal, tantôt être sublime, tantôt créature misérable et brisée, toujours dépassant dans le mouvement de ses oscillations les limites du cadre trop étroit où l'on prétendait l'emboîter. Ainsi il entre dans le saint-simonisme par ses sympathies pour ce que, dans le langage consacré, on appelle l'amélioration du sort de la femme et du prolétaire ; mais il déborde par son besoin farouche et jaloux de liberté individuelle. Par cet amour de liberté, il entre dans le camp du puritanisme républicain ; mais il le déborde par les abruptes et indisciplinables saillies de sa nature éminemment poétique, par les exigences raffinées, mais impérieuses, de sa délicate organisation d'artiste. »

REVUE DE PARIS

REVUE DE PARIS

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1937

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

—

1937

Hence

Général

APRÈS LES EXPÉRIENCES MANQUÉES

M. Léon Blum, alors dauphin de la République, disait au mois de mai dernier : « La France est inquiète, mais elle est inquiète comme une jeune mariée. » C'est un fait que le nouveau gouvernement a bénéficié d'un préjugé favorable.

La France avait soif d'autre chose.

Dans la lutte contre la crise économique, la dernière législature avait lassé le pays par la monotonie de ses échecs et l'avait exaspéré par les souffrances que sa politique lui avait infligées.

Après, comme avant le 6 février, elle s'était acharnée dans un effort morose, nécessaire sans doute mais insuffisant, à lui seul, de déflation des dépenses publiques. Ses dirigeants n'avaient pas compris qu'ils avaient affaire à la forme nationale d'un fléau universel. Ils s'étaient refusés à tenir compte des expériences des autres pays. Le fanatisme de la déflation les avait poussés à établir un véritable blocus intellectuel à notre frontière. Les échos joyeux de la reprise mondiale venaient y mourir. La France et les quelques survivants de l'infirmerie du bloc-or constituaient alors un îlot de désespoir où, dans la croyance fallacieuse de la misère universelle, le régime social lui-même était mis en question.

En voyant passer, sur les charrettes de la déflation, les patrons en faillite, les ouvriers en chômage et la jeunesse au désespoir devant un avenir fermé, les faux orthodoxes disaient : « Nous allons par un chemin d'épines vers l'assainissement. »

Les malheureux ne voyaient pas que nous allions vers la révolution.

La machine capitaliste grippait.

Le profit, qui est nécessaire au régime capitaliste, comme l'essence au moteur à explosion, avait disparu parce que les prix de vente étaient tombés au-dessous des prix de revient.

Et pourtant, ces mêmes prix étaient plus chers que ceux des autres pays, parce que notre monnaie était subitement devenue plus chère que leurs monnaies dévaluées. Aussi, pour se défendre contre leur concurrence, la France en était-elle réduite à se murer un peu plus chaque jour dans ce que les pédants appellent l'autarchie, pour masquer cette réalité affreuse : l'isolement.

En vain, nos amis de l'extérieur, apitoyés, nous conseillaient-ils de sortir d'un état qui n'était pas nuisible qu'à nous seuls, car le bloc-or constituait un centre de dépression dans le monde.

En vain, au moindre choc psychologique, l'or jaillissait-il de la Banque de France, car nous étions les seuls à ne pas avoir compris que notre lutte était sans espoir. Seuls, nous ignorions encore cette loi : l'or quitte la banque d'émission lorsque la monnaie est trop chère. A chaque nouvelle vague de sortie d'or, le gouvernement criait à la trahison. En vain, notre trésor de guerre fut-il diminué de 40 milliards d'or. En vain, notre dette s'accroissait-elle de 75 milliards, nouvelle surcharge des prix de revient nationaux.

Les cervelles restaient imperméables.

*
* *

Mais voici que, devant les paysans rendus furieux par la baisse des prix, les gouvernements affolés se lancèrent dans une politique de hausse des prix agricoles et, par conséquent, de hausse du coût de la vie, alors que le problème demeurait d'abaisser les prix français, en or, au niveau des prix mondiaux, tout en les faisant monter en francs.

On sombra, alors, dans l'incohérence totale. Ce fut la première politique de restriction de la production nationale, politique de facilité au premier chef. On alla jusqu'à interdire par la loi de créer des usines modernes de chaussures, de

peur de voir le prix des chaussures baisser. La consommation s'était effondrée parce que les prix étaient demeurés trop chers pour des revenus diminués. La grande pensée fut d'aligner la production nationale sur cette consommation ruinée.

Dans le chapitre des illusions perdues, il faut faire une place à part au projet de mettre fin à la crise en provoquant la baisse du taux de l'intérêt, car il a séduit, à l'époque, des esprits fort distingués.

Même en supposant le problème résolu, même en imaginant que le taux de l'intérêt ait pu tomber, en France, au même niveau qu'à Londres ou à New-York, ne voit-on pas que le taux de l'intérêt n'est qu'un élément secondaire du prix de revient à côté des salaires, des impôts, des transports, des billets de fonds, etc., dont la charge en or serait restée plus lourde pour nos producteurs parce que notre monnaie était devenue plus chère ?

Au surplus, le problème ne pouvait être résolu sans la dévaluation — faite suivant les règles — car pourquoi le loyer de l'argent monte-t-il dans un pays à monnaie trop chère ? Parce que l'argent est une marchandise comme une autre ; son prix monte quand elle se raréfie et il baisse quand elle redevient abondante. Or c'est encore une loi que les capitaux fuient les pays dont la monnaie est trop chère, parce qu'ils savent qu'elle baissera un jour. D'où, la hausse du loyer de l'argent. Nous avons vu partout, en Angleterre, en Afrique du Sud, aux États-Unis, en Belgique et, plus récemment, en Suisse et en Hollande, les capitaux partir quand la monnaie de ces pays était trop chère et revenir après la dévaluation.

Là aussi, l'expérience est universelle.

Quant à la diffusion du crédit, à quoi servirait-elle si les affaires ne sont plus viables parce que privées de profit ? M. Hoover tenta l'expérience en Amérique, en 1932. Ce fut un échec sanglant. Mais invoquer l'expérience des autres était alors considéré comme un outrage à la dignité nationale.

Autre illusion : on espérait que la hausse des prix mondiaux les porterait au niveau des prix français, Hélas ! la politique de malthusianisme et d'isolement, alors pratiquée chez nous, eut pour effet de faire monter les prix français plus rapide-

ment que les prix mondiaux, du milieu de 1935 à fin septembre 1936, date de la dévaluation.

Les graphiques de la *Statistique Générale de la France* le montrent clairement, tant pour les prix de gros que pour les prix de détail.

On tournait donc le dos à la solution du problème, puisque l'on augmentait l'écart entre les prix français et les prix mondiaux [1]. Qu'importe ! Beaucoup de Français croient encore que ce qui nous a empêché de remporter le succès, c'est de ne pas avoir persévéré assez longtemps dans l'erreur.

Au nom de la politique du « respect des contrats », on brisa tous les contrats, même les plus sacrés, tel celui qui lie l'État aux rentiers qui lui ont fait confiance et on ruina de petits propriétaires sans défense. On enseignait à notre malheureuse opinion que la dévaluation signifierait « le franc à zéro » et la ruine des classes moyennes, alors que, dans tous les pays du monde ayant dévalué, l'amélioration du crédit de l'État, dû à la reprise économique, avait procuré aux porteurs de fonds d'État un bénéfice en capital allant jusqu'à 70 p. 100, sans que leurs revenus aient été diminués par une augmentation sérieuse du coût de la vie.

Perte de l'or de la France, effondrement de nos rentes, alourdissement de la dette publique, hausse du taux de l'intérêt, écroulement de nos exportations, faillites, suicides, chômage, tels étaient les fruits amers d'une politique qui, sous le prétexte d'éviter la facilité, entraînait le suicide par asphyxie progressive.

Il n'y aurait plus de justice dans la vie publique si une pareille politique ne devait pas mener à des troubles révolutionnaires.

Ceux qui poussaient un cri d'alarme et qui montraient la nécessité et l'urgence de faire à froid l'opération monétaire, pour éviter à notre pays l'explosion qui se préparait, étaient traités en suspects.

L'histoire du lendemain était écrite en lettres de feu sur la muraille. En vain...

1. La hausse des prix mondiaux s'accusa, d'ailleurs, surtout à partir de septembre 1936, du fait de la disparition du centre de dépression que constituait le bloc-or et aussi à cause du réarmement général.

Ce fut une longue éclipse de l'intelligence française. Une classe dirigeante qui abdique intellectuellement est menacée. La bourgeoisie a de grands efforts à faire pour racheter sa carence pendant ces quelques années.

S'il est nécessaire de rappeler ce passé, c'est parce que le problème des prix français, dont on a si longtemps ignoré l'existence, se pose, aujourd'hui, pour les raisons que nous verrons, avec une acuité nouvelle. Si c'est nécessaire, c'est parce qu'aujourd'hui, après que l'événement a parlé, malgré les démonstrations éclatantes faites par des hommes comme M. Charles Rist, il est encore des Français qui semblent croire que nous pouvions éviter la dévaluation. Or, regardez un planisphère, fouillez du regard les cinq parties du monde, vous n'y trouverez pas un seul pays qui n'ait été contraint par la crise mondiale de diminuer le poids d'or que représente sa monnaie. Vous n'en trouverez pas un seul non plus, à l'exception des dictatures, où cette opération ait échoué.

Pas un seul ? Si, il y en a un. Au cours du débat sur la dévaluation, le 28 septembre 1936, je demandais à la Chambre : « La France sera-t-elle le seul pays, dans le monde, où la dévaluation ait échoué ? »

*
* *

La politique de la dernière législature porta ses fruits. Le Front populaire sortit vainqueur des élections dernières. « Vous êtes l'enfant du péché », disais-je, un jour, à la Chambre, à M. Léon Blum. Que les hommes politiques s'en souviennent pour l'avenir : faire monter le prix de la vie dans un pays où les salaires baissent, c'est créer, de ses propres mains, un mélange détonant. L'étincelle des élections le fit exploser.

En vérité, les responsabilités étaient partagées. La déflation des dépenses publiques faites pendant la dernière législature n'était que la moitié d'une politique. Elle avait pour effet de diminuer le déficit budgétaire, ce qui est fort bien. Mais c'est l'économie malade qu'il fallait guérir. Pour cela, il fallait résoudre le problème des prix en les faisant baisser, en or, au niveau des prix mondiaux, tout en les faisant

monter, en francs, pour restaurer le profit. La deuxième moitié de cette politique, c'était la dévaluation.

Or, quelle position le Front populaire avait-il prise aux dernières élections? Une position qui était imprégnée d'une profonde connaissance de la psychologie des foules. Il était manifeste que la masse électorale pensait alors : « Ceux-ci ont échoué, essayons les autres; cela n'ira toujours pas plus mal. » Ainsi les travaillistes, puis les conservateurs, étaient-ils arrivés au pouvoir en Angleterre. Et si les électeurs anglais ont renvoyé, à la Chambre des Communes, il y a dix-huit mois, une formidable majorité conservatrice, c'est pour cette simple raison qu'elle s'était présentée devant eux avec le bilan suivant : un million de chômeurs de moins et un million de maisons de plus. Comme Mazarin, les peuples aiment les généraux heureux.

Aussi suffit-il au Front populaire d'apporter au corps électoral une double négation : « Ni déflation, ni dévaluation ».

Pas de déflation, parce qu'elle a fait souffrir le pays sans le tirer d'affaire. Pas de dévaluation, parce que des campagnes savamment orchestrées par des gens qui se croyaient des conservateurs sociaux, l'avaient rendue impopulaire. Quant à la partie constructive, elle était fort aimable à considérer. Elle tenait tout entière, sous le vocable d'extension du pouvoir d'achat des masses, dans l'arrosage systématique des divers secteurs du corps électoral.

En présence de l'explosion populaire qui suivit les élections et des demandes d'augmentation de salaires brusquement et impérativement présentées, la théorie du pouvoir d'achat rendit au Gouvernement un service éminent. Elle lui permit de doctriner sa soumission.

En fait, quoi qu'en ait dit, tout récemment encore, au Gymnase Huyghens, M. Léon Blum, la théorie du pouvoir d'achat, mise à l'épreuve, aboutit à un insuccès total.

Si vous considérez, en effet, les courbes qui expriment l'activité économique du pays depuis le mois de juin 1936, date de l'arrivée au pouvoir du gouvernement actuel, vous constatez qu'elles forment un V. Elles baissent, jusqu'à la fin de septembre, date de la dévaluation, et elles remontent

ensuite. Donc, échec jusqu'à la dévaluation, que le gouvernement avait promis de ne pas faire, reprise ensuite. L'événement a donc condamné la politique que le gouvernement avait prônée ; il a ratifié celle qu'il avait condamnée.

Ce qui est vrai, c'est qu'à la différence de ce qui s'est passé dans tous les autres pays du monde — et de ce qui se passe aujourd'hui en Hollande et en Suisse, qui ont dévalué en même temps que nous, et, par conséquent, dans les mêmes conditions mondiales que nous — la branche de droite du V s'est arrêtée, chez nous, dans son ascension quelques mois seulement après la dévaluation. Il y a même une tendance à la baisse dans les industries de consommation. La moyenne n'est maintenue que par l'activité qui règne dans les usines de guerre.

Compte tenu des variations saisonnières, le nombre des wagons chargés a baissé en février par rapport à janvier.

Néanmoins, il n'est pas douteux que le gouvernement de M. Léon Blum ait joui, jusqu'à ces derniers temps, d'une certaine faveur dans un large secteur de l'opinion française qui débordait, sans doute, ses propres troupes.

Le prestige personnel de son chef, son standing de grand parlementaire, le rythme accéléré imprimé par lui à la vie publique, la nouveauté et la rapidité de ses initiatives, une sorte de générosité au moins apparente, après la politique morose et négative des années précédentes, vinrent atténuer dans l'esprit de beaucoup, l'inquiétude née de la qualité même de ses projets. La machine parlementaire, longtemps paralysée, se mit à débiter. Une loi par jour. Quel dommage qu'elle fût mauvaise !

*
* *

Mais voici qu'un sourd malaise, plus grave que celui du début, travaille l'opinion. Elle sent que le déséquilibre entre les forces de la nation persiste et s'aggrave. Dans l'ordre intérieur, le gouvernement apparaît de plus en plus comme le gouvernement d'une classe et d'une classe qu'il ne domine pas, mais qui le domine. Car les difficultés ne viennent pas, pour le gouvernement, de ses adversaires — il a joui d'une sécurité parlementaire presque sans exemple, en même temps

que d'un préjugé favorable de la nation — mais de ses amis.

Au gymnase Huyghens, le 9 avril, M. Léon Blum s'étonnait que la classe ouvrière eût confondu « l'exercice du pouvoir » qu'il pratique en commun avec d'autres partis avec « la conquête révolutionnaire du pouvoir ». Il faisait observer à ses auditeurs que les deux partis prolétariens n'ont pas, à eux seuls, la majorité. Et, de fait, ils n'ont guère eu, en gros, que le tiers des voix aux dernières élections.

Comment ses troupes n'auraient-elles pas commis cette erreur? Est-ce qu'au moment d'accéder au pouvoir, M. Léon Blum n'avait pas déclaré qu'il n'y allait que comme délégué du parti socialiste? Est-ce qu'à Huyghens, le 9 avril, parlant avant le président du Conseil, M. Paul Faure, ministre d'État, n'a pas récapitulé les réunions de masse au cours desquelles les membres du Gouvernement sont allés rendre compte de leur mandat? Quatre meetings au Vélodrome d'Hiver, trois à Luna Park ; et, dans la grande banlieue de Paris, « cinquante meetings auxquels ont participé les membres du gouvernement ». Rien n'a été négligé pour donner aux militants l'impression que le gouvernement de la France n'est pas l'autorité supérieure dans le pays puisqu'il dépend d'eux et vient sans cesse leur rendre compte et quêter leur approbation.

Comment s'étonner, dès lors, que les augmentations de salaires et la loi de 40 heures sur lesquelles M. Léon Blum était resté silencieux dans son discours de l'Hôtel Moderne, au mois de mai 1936, aient été imposées au gouvernement?

Comment s'étonner que, comme le président du Conseil l'a reconnu au Gymnase Huygens, la semaine de 40 heures, destinée à contraindre le patron à l'embauche d'ouvriers supplémentaires, prélevés parmi les chômeurs, ait été détournée de son but par la volonté des masses et transformée en une loi qui, deux jours par semaine, fait tomber les rideaux de fer des boutiques et paralyse les machines dans les usines ? Tout cela a été fait contre la volonté du gouvernement et même, a-t-il dit, contre celle des « chefs des organisations ouvrières ». Et M. Léon Blum en est réduit à protéger sa retraite en parlant d'un « immense mouvement spontané des travailleurs ».

Mais gouverner, c'est faire des actes impopulaires, c'est

protéger les travailleurs contre eux-mêmes surtout quand on est le chef d'un parti qui met, au premier rang de ses responsabilités, la défense des intérêts de la classe ouvrière.

Frapper d'inertie la production française, un jour par semaine, c'est atteindre la nation tout entière dans sa force et dans sa sécurité, c'est diminuer la quantité des richesses partageables, c'est atteindre toutes les classes de la nation, y compris la classe ouvrière.

On s'entête à dire que le salut économique est dans la consommation et l'on raréfie la production des richesses consommables, on jette dans le circuit fermé des moyens de paiement accrus et, lorsque les prix ont monté, on parle d'aller chercher le commissaire de police. Quand on force le capital à dormir un jour de plus par semaine et les machines à chômer, on fait monter le prix de revient. Et, pourtant, dans le colloque que nous eûmes ensemble, à la Chambre, le 29 novembre 1935, M. Léon Blum, repoussant la dévaluation, affirmait qu'il obtiendrait la baisse des prix de revient français « par l'accroissement du débit de l'appareil productif ». Il ajoutait que cette doctrine n'était pas seulement celle de son parti, mais « celle de toutes les masses ouvrières laborieuses de ce pays ».

Or voici que, suivant docilement ces mêmes masses ouvrières laborieuses, il paralyse, un jour par semaine, ce même appareil productif.

Bien plus, le rendement horaire de l'ouvrier qui travaille moins d'heures a diminué, contrairement à la prédiction qui avait été faite à la Chambre lorsque la loi de 40 heures a été votée.

Pourquoi la classe ouvrière est-elle devenue impérieuse au point de faire plier le gouvernement? C'est parce que celui-ci est venu lui dire : « Je ne suis que ton délégué au pouvoir. La souveraineté est en toi, même dans l'*espace* qui sépare les élections où le peuple entier manifeste sa volonté. Jamais je ne gouvernerai contre tes volontés. C'est à toi que, périodiquement, je viendrai rendre des comptes. »

Les conséquences en ont été d'autant plus graves qu'il s'agissait d'une fraction du corps électoral ayant un intérêt de classe distinct et susceptible, si cet intérêt est mal compris,

de la mettre en conflit avec l'intérêt général de la Nation.

Cette conception du rôle gouvernemental va à l'encontre même de l'esprit de la constitution républicaine. Le gouvernement a oublié que les « masses » ne sont qu'une minorité dans la nation et que la loi des démocraties, c'est la loi de la majorité. Il a ainsi glissé, sans s'en douter, vers le régime où le pouvoir émane d'un parti politique disposant de la force, auquel le dictateur délègue une partie des attributions de l'Exécutif. C'est le cas de l'Italie. C'est celui de l'Allemagne. C'est aussi celui de la Russie. Mais, ce n'est pas le régime républicain.

Au moins, dans le fascisme, y a-t-il une discipline, le chef se fait-il obéir, le rendement industriel est-il porté au plus haut, l'intérêt supérieur de l'État s'impose-t-il même au parti dirigeant.

Dans la collaboration d'aujourd'hui entre le gouvernement et une classe, dès que les intérêts apparents de cette classe sont en cause, le gouvernement conseille, mais c'est la classe qui ordonne ; l'Exécutif exécute.

Quand M. Léon Blum vient dire à la Chambre : « Vous avez besoin de moi, je suis le seul gouvernement possible parce que je suis le seul qui soit en collaboration avec la classe ouvrière », il oublie que cette collaboration est à sens unique. Comme je le lui ai dit, au mois de juin, la classe ouvrière ne lui a pas fait le crédit d'un jour. Et il s'est attiré, récemment, de l'un des chefs de sa majorité, cette supplique : « Est-ce que la classe ouvrière ne pourrait pas vous consentir un crédit aussi long que celui qu'elle a consenti à vos prédécesseurs ? ». La réponse des faits est négative.

Ainsi, l'anarchie spontanée qui se développe en ce moment, en France, est due au fait qu'une partie des masses de ce pays ne sent plus une autorité au-dessus d'elle. Le président du Conseil se trompe lorsqu'il croit que l'abdication de son gouvernement est un gage de sécurité sociale et que sa faiblesse est une force. C'est la classe ouvrière qui subit les conséquences cruelles de sa propre erreur. Quand il est arrivé au gouvernement de lui résister, dans l'affaire d'Espagne, c'est le pays tout entier, y compris la classe ouvrière, qui en a eu le profit.

On ne peut pas plus pratiquer le gouvernement d'une classe

dans le cadre de la légalité républicaine que faire du collectivisme dans le cadre de la société capitaliste.

C'est toute l'histoire de Clichy.

C'est aussi celle de l'échec de la dévaluation française.

*
* *

M. Léon Blum a reconnu, toujours dans son discours d'Huyghens, qu'il a fait la dévaluation au rebours de l'expérience unverselle.

« Tous les autres pays du monde » avaient combiné la dévaluation et la déflation et ainsi, par le retour des capitaux et une hausse très modérée du coût de la vie, étaient revenus à la santé. « Si mon gouvernement n'a pas agi ainsi, a dit le président du Conseil, c'est parce qu'il n'a pas voulu que la classe ouvrière portât toute la charge de l'opération monétaire. » Est-ce bien, historiquement, le mobile qui l'a déterminé? N'a-t-il pas expliqué, au contraire, au Parlement, qu'il a été contraint à la dévaluation, au mois de septembre, par une nouvelle vague de sorties d'or?

Au surplus, l'intérêt de la classe ouvrière était-il que le gouvernement lui cédât? En lui cédant, il rendit lui-même impossible le succès de l'opération parce qu'il provoqua une telle hausse des prix que le bienfait de la dévaluation en fut absorbé et au delà? Car le drame de la politique sociale anticipée du gouvernement actuel est qu'elle fait repartir la crise en rendant le franc, de nouveau, trop cher. Était-il de l'intérêt de la classe ouvrière que les capitaux exilés ne revinssent pas s'investir à nouveau dans notre économie? Était-il de son intérêt que les exportations ne reprissent que très faiblement et que la crise continuât au lieu de cesser?

Quel est le meilleur chirurgien? Est-ce celui qui opère suivant les règles de l'art ou celui qui laisse guider sa main par le patient et s'arrête quand celui-ci ne veut plus souffrir? N'est-ce pas aggraver son état et le condamner à des souffrances plus longues et plus cruelles? On comprend à quels scrupules M. Léon Blum a obéi, à quels sentiments de pitié humaine il a été sensible et aussi à quelles difficultés il s'est heurté. Et c'est bien ce qui fait apparaître, en pleine lumière,

la faute de ceux qui, pouvant faire l'opération dans un climat social favorable, se sont dérobés devant la responsabilité à prendre. Leur erreur est d'autant plus inexcusable que l'expérience a prouvé que la prétendue révolte de la conscience nationale contre la dévaluation, qui devait armer de fourches les bras des paysans, n'était qu'une ombre sur la muraille.

M. Van Zeeland a réussi.

*
* *

Telles sont les causes profondes de l'échec de l'expérience actuelle.

Hausse désordonnée du coût de la vie, baisse des rentes, taux des emprunts d'État deux fois plus cher à long terme qu'à Londres et à New-York et cinq fois plus cher à court terme, aggravation du déficit de la balance commerciale, sorties d'or dues au fait que le franc est redevenu une monnaie chère, emprunt à l'étranger, en donnant en gage l'or de la Banque de France, emprunt intérieur assorti de l'échelle mobile au profit des capitalistes, arrêt et régression de la reprise industrielle, tels sont les faits qu'aucune magie ne peut supprimer.

Cet échec est d'autant plus grave que nous assistons dans le monde à la fois à une reconnaissance du capitalisme chez les démocraties et au développement d'un sentiment de solidarité entre ces mêmes démocraties.

Il est d'autant plus grave que nous sommes liés aux deux grandes démocraties anglo-saxonnes par l'accord tripartite que le gouvernement s'est justement honoré d'avoir conclu. Ce n'est pas là une évolution de hasard. En agissant ainsi, il a suivi la route de la France. Il est vain de penser qu'un gouvernement, quel qu'il soit, puisse s'en écarter.

Mais peut-on concilier une politique à laquelle, à la veille de prendre le pouvoir, M. Léon Blum assignait comme but de « préparer, dans les esprits et dans les choses mêmes, l'avènement inévitable du régime qui reste notre fin » avec une politique à la fois « libérale et nationale », suivant ses propres expressions ?

Peut-on marcher, d'un même pas, comme l'accord tripartite nous en fait une obligation, avec un chancelier de l'Échi-

quier conservateur et avec les militants tumultueux des vélodromes?

De quoi s'agit-il aujourd'hui?

De réformer le régime pour le sauver, disent certains.

De remplacer ce « régime condamné » au moyen de réformes de structures, disent d'autres.

Sans doute, la vie est-elle une évolution perpétuelle et impose-t-elle des adaptations constantes.

Mais ce qui est urgent, aujourd'hui, pour le régime, ce n'est pas de se réformer, c'est de réussir.

La grande erreur a été de croire qu'un régime, fût-il démocratique, pouvait impunément s'obstiner dans l'échec.

Sans doute, notre régime a-t-il la soupape de sûreté des changements ministériels, mais cette soupape n'a pas joué pendant la dernière législature parce qu'en face d'une crise sans précédent, on a constamment changé les hommes sans changer la politique.

Il est maintenant urgent de réussir, car de grandes choses sont en balance dans le monde.

Il faut rendre à notre peuple le bien-être, il faut le réconcilier avec lui-même, il faut lui restituer sa force, il faut lui rendre une liberté de manœuvre internationale dont il n'a jamais eu tant besoin.

Après les expériences manquées, il y a place pour une grande politique française.

Cette politique n'est pas affaire de personne ni de classe. Elle résulte, à la fois, de la leçon de l'expérience des autres et des conditions mêmes de notre vie nationale.

Je l'ai dit à la Chambre : « Il ne peut y avoir de classe ouvrière heureuse dans un pays ruiné. »

Mais j'ai dit aussi : « Il ne peut y avoir de paix sociale durable dans un pays où la classe ouvrière est malheureuse. »

Tels sont les deux axes d'une politique nationale qui réclame des sacrifices à tous et qui lui assigne un but commun : la réconciliation des classes dans la prospérité et dans la force française.

Cette politique nouvelle, hardie, peut grouper derrière elle l'unanimité du pays. Nous tenterons de l'esquisser dans un prochain article.

PAUL REYNAUD

LETTRES DE GEORGE SAND A ÉMILE RÉGNAULT

Ce qui tint lieu de bonheur à Aurore Dudevant, ce fut d'abord une entente cordiale et amicale avec son mari et la naissance de son fils, Maurice, mais la déception de ce mariage mal assorti s'accentua vite. Et une sorte d'ennui qui influa sur la santé d'Aurore détermina le jeune couple à faire une saison dans les Pyrénées.

C'est là qu'Aurore Dudevant rencontra Aurélien de Sèze pour lequel elle éprouva un amour platonique, lequel, pendant quelques années, la maintint dans la non-réalisation immédiate de la passion.

Son second enfant, sa fille Solange, naquit en 1828, mais Casimir Dudevant, malgré ses promesses d'amendement, de buveur devint ivrogne, d'homme médiocre, au dire de ses contemporains, devint brutal et grossier.

Aurore souffrait de sa triste vie, car après avoir renoncé à Aurélien et avoir pratiqué la patience et la douceur envers son mari, elle ne restait auprès de lui que par devoir et par amour pour ses enfants.

Casimir n'en tenait guère compte et se livrait à des actes de débauche, qu'à bout de mansuétude et de dégoût, Aurore ne pouvait plus souffrir, lorsqu'elle découvrit inopinément dans le secrétaire de son mari un paquet à son adresse avec la suscription « à ouvrir après ma mort ». Elle n'attendit pas ce délai et lut avec stupeur une sorte de testament dans lequel Dudevant payait de sa haine la douceur et le dévouement de sa femme. « Quel testament ! écrit-elle. Il avait rassemblé là tous ses mouvements d'humeur et de colère contre moi, tous ses sentiments de mépris pour mon caractère. Je croyais rêver, moi qui jusqu'ici fermais les yeux et ne voulais pas voir que j'étais méprisée ! »

Elle prit alors un parti irrévocable : partir ! Elle laisserait sa fortune à Dudevant et ne demanderait qu'une faible redevance pour sa pension ; elle passerait six mois à Paris et reviendrait passer six mois à Nohant. Elle prendrait sa fille, dès qu'elle aurait une situation à Paris et une petite installation. Maurice resterait avec son père, mais le précepteur Boucoiran assurerait ses études et veillerait à son éducation morale.

Attirées par le charme d'Aurore, sa gaîté, son bon cœur, de franches amitiés s'étaient groupées autour d'elle. Les berrichons Charles Duvernet, Alphonse Fleury, Planet et Gustave Papet s'étaient réunis dans leur admiration et dans l'amical intérêt que leur inspirait la jeune femme.

Deux autres jeunes hommes se joignirent bientôt au petit groupe : Jules Sandeau et son ami Émile Régnault, qui était docteur dans un hôpital parisien.

La détermination d'Aurore, que provoqua le « testament » de son mari, était peut-être en gestation depuis un certain temps dans son esprit ; nous pouvons en suivre les élans et les refoulements dans sa correspondance, mais cet ultime coup moral fut le dernier qu'elle consentît à recevoir de la part de celui qu'elle avait accepté pour être le compagnon de sa vie.

Pourtant, elle n'envisageait pas encore la nécessité de rompre tout à fait avec Casimir, ni par un jugement légal de sauvegarder ses enfants de leur père. Elle partit seule. Ses camarades berrichons, étudiants à Paris pendant l'hiver, l'attendaient. La vie de bohème romantique ne tarda pas à s'organiser. Aurore avait eu partout et toujours des camarades et des amies, elle s'était toujours montrée le « boute-en-train » au couvent et, chez ses amis Duplessis, elle retrouva sa gaîté lorsqu'elle se vit entourée de ses Berrichons et libre de penser à sa guise.

Elle se mit tout de suite sur le pied d'égalité avec eux, aussi peu fortunée que la jeune bande, car Dudevant envoyait une si petite pension que l'économie devait être de tous les moments. Mais la joie d'être libre, de voir les chefs-d'œuvre, de connaître Paris, lui faisait supporter les privations avec insouciance. C'est à cette époque qu'elle revêtit une redingote, coupa sa superbe chevelure, noua une large cravate autour de son cou ambré et se coiffa d'un feutre. Elle pouvait, ainsi vêtue, avec ses camarades, assister — selon ses moyens — aux concerts, aux représentations théâtrales où elle n'eût pu assister en portant une robe modeste, les femmes, à cette époque, ne pouvant paraître au spectacle qu'à des places qui exigeaient une « toilette habillée ».

Avide de beauté, passionnée de lecture, Aurore avait déjà écrit différents essais littéraires, restés dans ses tiroirs ou envoyés à ses amies de couvent. Mais lorsqu'elle se mit en devoir de subvenir à ses besoins en écrivant, les débuts furent difficiles.

Elle informait son mari de ses démarches, tandis que ses amis berrichons la présentaient aux directeurs des grandes revues ou des journaux. C'est ainsi qu'elle fit la connaissance de Kératry et d'Henri Delatouche et qu'elle débuta, en collaboration avec Jules Sandeau, par un article publié dans *la Revue de Paris* et qu'avait accepté M. Véron, le rédacteur en chef, sous le nom de Jules Sandeau. (Ce n'est que par la suite qu'Aurore Dudevant signa George Sand.) C'est à ce jeune Creusois[1] qu'Aurore Dudevant s'attacha plus particulièrement et dont elle s'entretint avec tant de sollicitude et d'amour avec son ami Émile Régnault.

AURORE SAND[2]

Lundi soir (1831).

Merci mille fois de votre aimable lettre, mon bon Émile, j'avais bien besoin d'un peu de gaîté, et vous m'en avez apporté. En vérité, je ne me serais jamais douté du brillant succès que j'ai eu à Bourges ; je vous assure qu'à voir le *nez*, la *face* et le *ventre* de votre ami, je croyais ma conscience et son repos à l'abri de tout danger. Vous allez faire bien d'autres cancans,

1. Jules Sandeau, né le 19 février 1811, à Aubusson (Creuse).

2. Tous les autographes et les copies prises sur les originaux m'ont été cédés avec le droit de publication par le docteur Régnault, fils d'Émile Régnault. Le choix des lettres publiées ici ne représente qu'une petite partie de la correspondance.

et crier encore après ma *coquetterie* insatiable, quand je vous dirai que j'ai écrit une épître (la plus aimable que j'ai pu la faire) à cet inflammable et romantique jeune homme, sous le prétexte de lui demander la copie exacte de certaine inscription qui m'est nécessaire, mais dans le véritable but, comme vous pensez bien, de percer de part en part ce cœur impressionnable. J'ai bien envie aussi de ne pas vous faire mentir et de voler les sales bouquins de votre vermeil cousin ou de votre cousin vermeil, comme vous voudrez ; l'idée ne m'en était pas encore venue, vous me la donnez et du moment que vous êtes responsable, je ne vois pas pourquoi j'aurais la simplicité de me gêner. Charles[1] me le conseille et je n'y vois pas d'inconvénient.

Votre lettre m'a fait un plus grand bien que de me faire rire. Elle m'a donné l'assurance d'une de ces amitiés qui rendent la vie douce à ceux même qui semblent malheureux par la force des choses. Ces doux sentiments consolent de la prévention stupide des uns, et de l'aveugle haine des autres. Ne me plaignez donc pas et ne vous inquiétez pas de mon sort. J'ai ici de bien grands sujets de chagrins, il est vrai, mais du moment que je ne les ressens point, ils n'existent plus. Que n'ai-je pas, pour m'en consoler, mes enfants près de moi ? Mes deux enfants qui sont beaux comme des amours et caressants pour moi seule. Ce serait déjà de quoi braver bien des malheurs domestiques. Mais mon âme, avide d'affections, avait besoin d'en inspirer à un cœur capable de me comprendre tout entière avec mes qualités et mes défauts. Il me fallait une âme brûlante pour m'aimer comme je savais aimer, pour me consoler de toutes les ingratitudes qui avaient désolé ma jeunesse et, quoique déjà vieille, j'ai trouvé ce cœur aussi jeune que le mien, cette affection de toute la vie, que rien ne rebute et que chaque jour fortifie. Jules m'a rattaché à une existence dont j'étais lasse et que je ne supportais que par devoir à cause de mes enfants. Il a embelli un avenir dont j'étais dégoûtée d'avance et qui maintenant m'apparaît tout plein de lui, de ses travaux, de ses succès, de sa conduite honnête et modeste. Ah ! si vous saviez comme je l'aime ! Si je pouvais vous faire savoir combien il mérite cet attachement passionné qu'il

1. Charles Duvernet.

inspire à tous ceux qui ont une âme noble et un cœur aimant! Ceux qui le trahissent ou l'abandonnent sont jugés à mes yeux, ils ne l'ont jamais aimé! et ils ne sont capables d'aimer personne, les misérables! Ils se rebutent des aspérités de son caractère, ils s'ennuient de le voir triste, ils ne savent pas lui pardonner de n'être pas maître de ses impressions, comme si tout un homme était dans le maintien et dans les manières extérieures, comme si l'affection qu'il a pour ses amis subissait les variations de son humeur! Ce pauvre enfant! qui souffre tant de ses accès involontaires de tristesse! On lui en fait des crimes, et loin de deviner combien il se reproche de ne pouvoir les réprimer, on cherche à l'y soustraire en le laissant seul.

Ah! vous du moins, vous ne l'en faites jamais rougir. Vous revenez à lui, sans reproche, sans effort, aussi, je vous aime! je vous aime à cause de lui, et à cause de vous. Car vous, vous êtes bon et généreux; on ne peut pas être autrement quand on aime Jules; et pour lui rester attaché malgré son caractère mélancolique, il faut être plus qu'un compagnon de plaisir, plus qu'un ami ordinaire. Il faut comprendre ce qu'il y a en lui d'amitié brûlante et de dévouement illimité pour compenser la froideur apparente qui l'absorbe quelquefois. Mon pauvre Jules! Aimez-le toujours, tout ce que vous aurez d'amitié pour lui, je le regarderai comme m'appartenant. Je vous aimerai et pour ma part et pour la sienne. C'est à lui, dites-vous, que vous devez mon attachement si vrai et si fort, c'est à lui, j'en conviens. C'est à lui que je dois le bonheur de ressentir ces affections si douces. Quand je l'ai connu, j'étais désabusée de tout. Je ne croyais plus à rien de ce qui rend heureuse. Il a réchauffé mon cœur glacé, il a ranimé ma vie prête à s'éteindre : avec l'amour qu'il m'a inspiré il m'a rendu toutes les facultés de mon âme. Ses amis, Alphonse[1] et vous, vous êtes devenus les miens et maintenant, croyez-vous que je puisse, même loin de vous tous, me plaindre de mon sort, naguère si sombre, si désolé, aujourd'hui si plein et si vivant! Non, mon bon Émile, ne faites pas honneur à mon courage de la sérénité d'âme où vous me voyez habituellement, mais bien au sentiment de bonheur intime

1. Alphonse Fleury.

qui m'inonde. Près de vous, il était plus vif, mais loin de vous, il est loin d'être détruit. N'avons-nous pas un riant avenir? Dans trois mois ne serons-nous pas réunis! Trois mois de bonheur passé, trois mois de bonheur à venir, à moi qui n'avais plus un jour d'espoir et pas même un jour à regretter dans ma vie.

Suivant votre habitude, vous vous dites des injures. C'est un parti pris. Vous devriez bien enseigner cette humilité à bon nombre de gens de ma connaissance. Malgré toute l'envie que j'ai de vous faire plaisir, je me vois forcée de vous contrarier en ce point et de déclarer que vous n'êtes pas un animal aussi indécrottable que vous en avez la prétention. Pourquoi vous aimerions-nous tant, Jules et moi, si vous étiez si froid et si bête? Bon Émile! méconnaissez-vous tant qu'il vous plaira, si c'est votre maladie; mais ne vous inquiétez pas de notre jugement, nous savons vous apprécier, et notre éternelle amitié vous le prouvera bien.

Bonsoir, cher camarade. Je vous embrasse de tout mon cœur. Rendez-le à mon petit Jules, voyez-le souvent, et parlez-lui de moi.

Je me suis amusée à peindre pour vous un petit brimborion que je vous enverrai à la première occasion. Dites au Gaulois[1] que je veux qu'il m'écrive *tout de suite*, le paresseux! même envers moi, faites-le rougir. Savez-vous si Jules a mes cadres?

Mardi matin. — Je reçois votre dernière lettre. Comme je ne veux pas vous tricher et vous écrire une fois pour deux, je ne répondrai pas aujourd'hui à votre dernière. Je veux vous dire seulement qu'elle me fait bien plaisir et que je vous prie de m'adresser vos lettres *poste restante, n'oubliez pas ce point. Poste restante de La Châtre, n'y manquez pas.*

Lundi.

C'est bien dommage, mon cher Émile, que vous n'en fassiez pas votre état, vous confectionnez le romantique d'une manière un peu soignée, et vous feriez la queue au plus malin des marronniers qui portent des bougies, des jeunes filles encadrées, c'est diablement beau, ma parole d'honneur : mais

1. Surnom d'Alphonse Fleury.

ce qui est bien plus beau, c'est la lettre que m'a écrite M. Le Bas, votre ami. J'ai mis à la torture mon esprit et mon cœur pour savoir s'il y avait du sentiment dans ce peu de lignes, et mon esprit n'a pas été assez féminin, mon cœur pas assez sympathique pour deviner lequel dominait, de la bonté ou de la brusquerie, dans ce digne et franc personnage. Il me fait un peu l'effet du quaker de M. Scribe, tout prêt à s'humaniser, mais vous jetant à la figure sa profession de rudesse et de sauvagerie. Ainsi il me dit qu'il est *peu habitué à la flatterie* et il me prie de *ne pas craindre d'abuser de sa complaisance.* Cependant, il m'envoie avec une scrupuleuse exactitude la copie des inscriptions qu'il a été recueillir comme un nouveau Quasimodo sur la *tête aérienne* des griffons et des pélicans de la cathédrale. Ce n'est pas qu'il m'ait paru taillé pour l'escalade, mais le sentiment lui a donné des ailes, car quoique vous en disiez, je suis sûre qu'il en tient pour moi, et que depuis mon passage à Bourges il ne mange plus que quatorze livres de pain et dix-sept livres de viande par jour.

Il paraît que mon petit Jules ne s'acquitte pas moins bien du dîner de la mère Thabaud. Vous me faites grand plaisir de me parler de lui et de me dire qu'il se porte bien, qu'il est gai, qu'il mange, qu'il vit en un mot. Je vous charge expressément de l'y faire penser, car il y a des jours où il oublie qu'on ne vit pas de réflexions et de l'air de la Seine. Mon Dieu, que notre chambre doit être gaie par ce beau soleil ! Comme il doit se refléter en miroir ardent sur les croisées qui sont en face de nous, et couvrir de plaques d'or ces vieilles façades rouges qui ont l'air de pagodes indiennes. La campagne est bien belle ici, le soir il vient dans ma chambre des bouffées de parfums, de lilas, de muguet, puis des papillons jaunes rayés de noir, des rossignols qui chantent sous ma fenêtre et des hannetons qui se jettent le nez en travers de ma lampe. Cela est délicieux, sans doute, surtout le hanneton ! eh bien, je me surprend toujours à rêver Paris, avec ses soirées vaporeuses, ses nuages roses sur les toits, et les jolis saules d'un vert si tendre qui entourent la statue de bronze du vieux Henry, et ces pauvres petits pigeons couleur d'ardoise qui font leur nid dans les vieux mascarons du pont Neuf. Sans mes enfants, je n'aurais pas quitté tout cela pour la

verdure à discrétion et les fleurs par profusion qu'on voit et qu'on respire ici. Ah Paris ! mon bon Paris ! avec la liberté d'aimer et de sentir, avec mon Jules qui m'aime tant, mon Gaulois et mon bon Colibri[1] ! Pensez donc souvent à moi, mettez-moi dans vos promenades et racontez-les moi le soir en rentrant, vous avez bien le temps de m'écrire, vous, et j'espère bien que vous ne comptez pas avec moi. Moi, voyez-vous, j'ai ici pas mal de besogne. D'abord, il ne m'est pas possible d'écrire une ligne dans le jour, parce que j'ai toujours du monde, et souvent des yeux curieux autour de moi. Le soir, il faut que j'écrive à mon petit Jules, et souvent il est bien tard quand j'ai fini. Et puis, ne dois-je pas vous ennuyer, car je vous répète toujours la même chose ? J'aime Jules, je vous aime, je voudrais ne jamais vous quitter, et c'est toujours cela. C'est que je n'ai pas une autre idée avec ! tout ce qui n'est pas lui n'est plus pour moi qu'une besogne dont il me tarde d'être débarrassée. Permettez-moi donc, cher Émile, d'être bête *tout mon saoul*, comme on dit ici. Si je rabâche, ne vous en fâchez pas, rabâchez-moi aussi tout ce que j'aime tant à entendre, dites-moi plutôt vingt fois qu'une que mon Jules est heureux, qu'il m'aime, qu'il vous parle de moi, que vous me regrettez un peu, que vous désirez vivement mon retour. Tout mon bonheur, quand mes enfants sont endormis, c'est de m'enfermer dans mon cabinet et de penser tout à mon aise à cette petite chambre sur le quai où je vous vois : Jules, en redingote d'artiste, crasseuse et déguenillée, sa cravate sous son derrière et sa chemise débraillée étalée sur trois chaises, tapant des pieds, ou cassant la pincette dans la chaleur de la discussion ; le Gaulois, dans un coin, tramant une grande conspiration, et vous, sur une table, faisant votre éloge à votre manière ; tout loin que vous êtes, vous faites encore mon unique société, je bavarde avec vous et j'oublie que tant de lieues nous séparent, que tant de gens sont entre nous. Ah ! maudits soient-ils ceux qui nous empêchent de vivre à Nohant comme à Paris ! Eh quoi, un jour ne viendra-t-il pas où nous aurons la chambre du Gaulois, la chambre d'Émile et la table des amis ? Faisons des romans et tâchons surtout de les vendre. A propos de romans, je songe à faire des por-

1. Émile Régnault.

traits. Vous qui connaissez tout le monde, songez à me trouver des pratiques. Je vous avertis que je veux retourner à Paris avec un talent soigné, ou un soigné talent, comme vous diriez. Faites-moi une collection des museaux aux dépens de qui nous puissions vivre.

Bonsoir, mon bon Émile, soyez heureux de mon amitié. Je le veux bien, non que je sois une femme à estimer bien haut, comme vous le croyez, mais parce que j'ai un cœur ardent pour chérir mes amis. Moi aussi, je suis heureuse de celle que vous avez pour moi. Il me la faut toujours pour Jules et pour moi. Adieu, écrivez-moi souvent. Dites à mon petit que j'ai retrouvé ma collerette et ma romance, qu'il ne les cherche plus. Je vous embrasse de tout cœur.

Je ne sais pas si vous pourrez me lire, j'ai une plume qui écrit comme un genou et un canif qui taille comme une pincette.

Le cinquième étage est un peu haut, l'île Saint-Louis est un peu loin, faites pour le mieux et tranchez les difficultés vous-même, je serai toujours contente de ce que vous aurez définitivement conclu. Cette vue de Notre-Dame avec ses rosaces latérales, Saint-Jacques-la-Boucherie, etc., m'auraient bien tentée, mais une seule pièce, ce n'est pas assez. Si j'étais là, sans visite aucune, comme chez madame Warnier, je ne serais pas si *magnifique* dans mes besoins. Mais j'ai une mère, une tante, une sœur, un frère, etc., qui viendront certainement *m'embêter*, rarement, à la vérité, mais quelquefois, et si je n'ai qu'une chambre, je courrai risque d'être bloquée sans pouvoir les éviter, ou d'être prise en flagrant délit embrassant le petit Jules. Je voudrais avoir une sortie pour laisser échapper Jules à quelqu'heure que ce fût, car enfin, mon mari peut tomber, je ne dirai pas du ciel, mais de la diligence, un beau jour à quatre heures du matin, et, n'ayant pas de gîte, me faire l'honneur de débarquer chez moi. Jugez ce que je deviendrais si je l'entendais sonner, et si je sentais sa douce présence de l'autre côté de la porte ! il l'enfoncerait bien avant que je l'ouvrisse, mais la situation serait éminemment dramatique et j'aime mieux aller voir Charles V caché dans une armoire, que de jouer une scène de Doña Sol dans une mansarde. Vous qui appréciez si bien ce qu'il y a dans mon cœur de sollicitude

craintive et d'ineffable tendresse pour mon enfant, Jules, veillez à notre sûreté, et si, dans le choix de ce logement il négligeait cette précaution d'issue, sans lui remettre sous les yeux tous les sots inconvénients attachés à ma position, insistez, mon bon Émile, pour que mes vues à cet égard soient fidèlement remplies. J'aime mieux loger un ou deux étages plus haut, n'avoir pas la vue des quais, payer plus cher ; j'aime mieux tous les inconvénients possibles que celui d'une surprise où les jours de mon Jules seraient exposés. Je tuerais celui qui porterait la main sur lui, fût-ce mon mari, fût-ce mon frère. Voyez un peu à ne pas m'envoyer en place de Grève pour avoir négligé la disposition d'une porte. Comme je le disais à Jules, peu importe au reste que cette porte existe ou n'existe pas, pourvu que l'emplacement permette d'en établir une, et que le propriétaire ne s'y oppose pas. Si le local convenait d'ailleurs, vous pourriez l'arrêter à cette condition, vous pourriez même, avec un peu de politique, l'engager à payer la moitié de ce travail, c'est l'usage en général.

Je suis joliment fâchée que vous ayez quitté l'hôtel Fricot, si c'était à refaire, vous auriez peut-être pu trouver à vous caser sous le même toit que nous. Je redoute aussi la solitude pour le Gaulois, accoutumé à vivre avec Jules, à le voir à toutes les heures, et, indolent pour marcher comme il l'est, il retombera dans la tristesse si nous l'abandonnons à lui-même un instant. J'espère bien qu'il se rapprochera du lieu où nous serons. C'est un garçon qu'il ne faut pas laisser seul. Un jour, si par hasard son rasoir ne coupait pas bien sa barbe, il ferait comme certain Anglais, dont Pyat a fait l'histoire dans *le Figaro*, il se couperait la gorge avec pour l'aiguiser. Vous êtes bien heureux de contempler ce beau ciel de Paris. Si bizarre, si riche en couleurs, si changeant, plus beau cent fois quand je le contemplais, entre vous deux, que le ciel large et embaumé des prairies. Ah ! loin de ce qu'on aime, il n'y a vraiment rien de beau. Ce pays que j'aimais tant jadis, où je m'enivrais de si douces rêveries, où je promenais mes quinze ans folâtres et mes dix-sept ans rêveurs et inquiets, il a perdu maintenant tous ses charmes. Il n'a plus d'intérêt que dans les lieux que j'ai parcourus avec Jules. Encore souvent, après m'y être enivrée de doux souvenirs, suis-je forcée

de les fuir, parce qu'un regret amer, une impatience brûlante viennent me saisir et me torturer. Il y a une place que j'affectionne surtout. C'est un banc, placé dans un joli petit bois qui fait partie de mon jardin. C'est là que pour la première fois nos cœurs se révélèrent tout haut l'un à l'autre. C'est là que nos mains se rencontrèrent pour la première fois. C'est là aussi que plusieurs fois il vint s'asseoir, arrivant de La Châtre, tout haletant, tout fatigué, dans un jour de soleil et d'orage. Il y trouvait mon livre et mon foulard et quand j'arrivais il se cachait dans une allée voisine et je voyais son chapeau gris et sa canne sur le banc. Il n'y a rien de niais dans les petites choses quand on s'aime, et vous ne rirez pas si je vous dis tous ces riens, n'est-ce pas, mon bon ami ? Il n'y avait pas jusqu'au lacet rouge qui serrait la coiffe de ce chapeau gris qui ne me fît tressaillir de joie. Tous ces jeunes gens, Alphonse, Gustave, etc., avaient des chapeaux gris pareils au sien, et quand ils étaient dans le salon et que je passais dans la pièce voisine, je jetais un regard sur les chapeaux. Je savais au lacet rouge que Jules était un des visiteurs, les autres étaient bleus. Aussi je l'ai gardé comme une relique, ce petit cordon. Il y a pour moi, dans son aspect, toute une vie de souvenirs et d'agitations et de bonheur. Si vous saviez comme je l'aime, ce pauvre enfant ! comme, dès les premiers jours, son regard expressif, ses manières brusques et franches, sa gaucherie timide avec moi, me donnèrent envie de le voir, de l'examiner. C'était je ne sais quel intérêt que chaque jour rendait plus vif et auquel je ne songeais pas seulement à résister. Et puis, le jour où je lui dis que je l'aimais, je ne me l'étais pas encore dit à moi-même. Je le sentais et je n'en voulais pas convenir avec mon cœur, et Jules l'apprit en même temps que moi-même. Je ne sais comment cela se fit ; un quart d'heure avant, j'étais seule, assise sur les marches du perron, tenant un livre que je ne lisais que des yeux. Mon esprit était tout absorbé par une seule pensée gracieuse, douce, ravissante, mais vague, incertaine, mystérieuse. Je voyais Jules, j'entendais sa voix, je repassais tout ce qu'il m'avait dit de lui, tout ce que j'en avais deviné, et mon cœur brûlait d'amour sans qu'il me fût venu à l'esprit de m'y livrer ou de m'en préserver. L'avenir, le lendemain ! je ne savais ce que c'était.

Il était venu la veille, et toute ma vie était dans ce jour-là. Tout d'un coup, une voix frappe mon oreille et me fait frissonner de la tête aux pieds. Je me retourne, c'était lui. Je l'attendais si peu... Mais qu'est-ce que je vous conte là? Jules vous a conté cent fois peut-être les moindres détails de cette vie d'amour, toujours si riante et si fraîche pour nous. Que les amants sont ennuyeux, n'est-ce pas? qu'il faut de générosité à l'amitié pour supporter ses puériles jouissances et les partager! mais vous êtes si bon! vous nous aimez tant! chaque jour Jules vous bénit davantage du bien que vous lui faites. Croyez-vous que je vous aime?

A propos, ne soyons pas jaloux, croyez-moi, cela vous irait mal. Laissez-le faire de la littérature de cheval, avec son allemand, cela lui sera fort utile. Pour moi, je permets à la petite demoiselle du cabinet littéraire de l'adorer. Les affections sont libres. Et comment diable trouverais-je mauvais qu'une autre fît comme moi? qu'il soit aimable, galant, séduisant, tout ce qu'il voudra avec elle, je m'en inquiète comme de... Oh! vous en avez assez de mes guivres, de mes chiffres et de mes bonshommes, n'est-ce pas? Je vous fais grâce de l'objet de comparaison. Mais je dis que je voudrais que le bonheur lui vînt de partout et que toute sa vie fût douce et flatteuse comme un jour de printemps. Je sais si bien qu'il rapportera tout à moi! Bonsoir, mon bon et cher Émile! J'écrirai demain au petit. Il est deux heures, et je me lève demain de bonne heure pour aller au Coudray. Le Gaulois parle tous les jours de son départ, mais depuis le bal d'avant-hier, il est devenu Lovelace comme tout, et je ne sais s'il pourra s'arracher à toutes les passions qu'il a dû faire, avec sa danse *macabre*. Ah peste! vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la danse *macabre*, c'est encore du gothique joliment romantique, mystique et poétique; quand j'aurai le temps, je vous ferai une histoire là-dessus. En attendant, voyez dans Dulaure.

Bonsoir, je vous embrasse de toute mon âme.

30 mai.

Vous vous figurez donc que je suis malade? Eh bien, pas du tout. Je me porte très bien, je n'ai pas même été enrhumée.

Ça vous vexe, mais c'est comme ça, car moi, je suis forte comme cela[1] ou comme cela, ou comme cela quoique je ne sois pas plus haute que cela et pas plus grosse que cela donc vous raisonnez comme cela[2] et vous avez de l'esprit comme cela[3] .

Oui, ma foi, puisque vous le prenez si bien, j'irai à Sancerre, j'en fais le serment. J'en jure par Jules, par le Gaulois et par vous ; par la perruque de Jules, par la barbe du Gaulois, par la seringue à Planet, par la jambe de M. Warnier, par le violon de M. Lefaux. J'en jure sur ma tête par les cheveux que je n'ai plus, par ceux que Jules aura un jour, par ceux que vous n'aurez peut-être plus dans ce temps, car, voyez-vous, monsieur le goguenard, il n'est pas de trésor plus fragile, de richesse plus précaire que celle de la chevelure. Un jour vous enrichit, un jour vous dépouille. Un pot de pommade vous relève, un coup de ciseau vous anéantit. Gardez-vous donc de critiquer les autres parce que vous avez la boule bien garnie pour le quart d'heure. Tous les biens de l'homme sont périssables. Voyez plutôt les chiens du pont Neuf.

Si vous allez à Enghien, prenez un petit sentier qui part du jardin même de l'établissement des eaux minérales en traversant une plaine labourée, en trois minutes vous serez à Ormesson. Vis-à-vis de vous, longez un mur, arrivez à un pavillon qui appartint à M. de Sommariva, puis à madame Girardot, aujourd'hui à je ne sais qui. Si on vous laisse entrer, parcourez un délicieux jardin anglais, au fond duquel est ma source enfouie sous une espèce de grotte postiche, bien froide et bien bête, mais bien solitaire. C'est là que j'ai passé plusieurs mois, c'est là que j'ai perdu ma santé, ma joyeuse confiance dans l'avenir, ma gaîté, mon bonheur. C'est là que j'ai senti bien profondément la première atteinte des chagrins. Je ne sais pourquoi, j'aimerais à revoir ces lieux qui me retraceraient ce temps passé, ces maux guéris, ces peines oubliées. Quelque jour nous irons faire un pèlerinage, si vous voulez. Bonsoir, mon cher Émile, mon bon ami. Je vous embrasse de toute mon âme.

1. Un petit croquis, à chaque blanc, représente une tête de turc, un cheval, un âne, un nain, une puce.
2. Une pantoufle.
3. Un pot.

Votre plan est clair comme le jour et vos explications sont du luxe. Je vois tout cela comme si j'y étais et je vais faire commencer mes rideaux dès demain. Le cabinet noir me rassure et la position me paraît admirable, la distribution parfaite, l'escalier charmant, les voisins adorables et le portier séduisant. Vous avez oublié de me dire s'il y avait des glaces et dans quel état sont les papiers. Il est vrai qu'il sera temps de nous occuper de ce dernier point le 8 juillet.

En vérité, mon bon Émile, vous viendrez vivre avec nous, vous demeurerez chez la mère Warnier avec votre Gaulois, et nous nous donnerons des poignées de mains par la fenêtre ! Tout cela me paraît si beau que je suis toujours tentée de croire que vous me faites de belles promesses pour me faire revenir plus vite, comme on conte de belles histoires aux moutards pour les persuader d'obéir. J'ai peur de mourir d'ici à un mois, ma parole ! j'en ai peur. Une migraine, un cor au pied me jettent dans des terreurs réelles. Quand on est heureux, on aime tant la vie ! Oh, maintenant, je ne donnerais pas la mienne pour la République elle-même. Quel gré m'en saurait-elle, cette gueuse de République, et quel avenir je lui sacrifierais ! Elle peut passer sur la route devant mon jardin, je lui ferai la révérence, mais c'est tout ce qu'elle obtiendra de moi, fût-elle à califourchon sur le dos de Planet. Je viens de lui écrire, à ce gros cochon, et je tâche de lui faire comprendre que ce mot de cochon n'est point une injure, mais un terme amical, doux, caressant et *suave*. Je le gronde de s'être fâché, et s'il se *refâche*, il ne nous reste plus qu'à l'étouffer entre deux matelas, comme on faisait jadis aux enragés.

C'est le Gaulois lui-même qui vous remettra cette lettre, car il part demain, après avoir déjeuné avec moi. Je vous l'emballe, lui et ses grandes jambes, et son grand nez, et sa grande bouche, et sa grande barbe. Il vous porte la dépouille de mon chef vénérable et une boîte à thé qui sera la propriété de nous quatre, si vous êtes capable de déjeuner comme nous avec du thé. A propos de ça, j'ai dit à Jules que je voudrais bien trouver un moyen de dîner tous quatre ensemble. Occupez-vous-en aussi. Ma mère, qui n'a comme moi que mille écus de pension, a aussi pour suivante et chambrière la fille de son portier, qui va lui chercher son repas chez le traiteur. Elle vit

ainsi fort économiquement et sans se déranger. Voyez donc comme ce serait commode d'avoir là tous les jours notre couvert mis dans cette première chambre, dont nous ferions la salle à manger, et de pouvoir faire notre tapage, rire, nous griser, nous battre, assassiner les voisins, jeter *leurs* meubles par la fenêtre, arracher la grande barbe au Gaulois et la jeter sur les tours de Notre-Dame, arroser les passants avec nos carafes, faire enfin notre tapage et notre scandale, sans attirer les regards des dandys de M. Dagnom. Vous n'êtes pas sans connaître des *ménages indigents* dans Paris. Demandez-leur à combien leur revient la mangeaille, et si cela ne dépasse pas nos modestes ressources, j'emporte des auges, des râteliers, des crèches, et tout ce qu'il faut pour barboter et repaître. Ah bien oui ! le portier qui demande si je suis maîtresse d'école ! C'est bien pis ! Quand il verra monter Planet, il fera bien d'étayer les escaliers et de les balayer ensuite, pour peu que le patriote ait le choléra morbus.

Nous aurons un jardin sur la fenêtre, c'est une des jouissances que je me promets. Il nous faut au moins un potager avec carrés de choux, couches à melons, fosses d'asperges et plates-bandes de concombres, car j'aime beaucoup le *cucurbitacé*. Un jardin anglais avec rivière, prairie, bosquets et fabriques, enfin un verger, un jardin botanique, une serre chaude et un parterre. Nous nous lâcherons le parc un peu plus tard. C'est assez pour commencer. Nous aurons aussi une volière, composée d'aigles, de hiboux, d'orfraies, de chauves-souris, de chameaux et d'hippopotames. Nous pourrons lâcher sur le balcon quelques lièvres, deux ou trois sangliers, quatre à cinq gazelles et dix panthères. Planet fera l'éléphant et lancera de l'eau aux passants avec les narines. Le Gaulois fera la girafe et le petit Jules le chappard de la nouvelle Espagne. Pour vous, je vous réserve un baquet pour faire le phoque ou le crocodile. Le Gaulois vendra de la pommade pour les cheveux, Planet une potion pour la rage, moi du liniment pour les rhumatismes, le petit Jules de l'onguent pour la gale. Et vous de la mort aux rats. Avec tout cela, si nous ne faisons pas fortune, il nous restera un moyen, c'est de faire, du haut du balcon, un plongeon dans la *Sequane*. Bonsoir, mon bon Émile, vous ne vous douteriez pas qu'avec

tant de gentillesse et de grâce dans l'esprit je travaille à une sorte de brimborion littéraire et dramatique[1], noir comme cinquante diables, avec conspiration, bourreau, assassin, coups de poignard, agonie, râle, sang, jurons et malédiction. Il y a de tout ça, ce sera amusant comme tout. J'ai fait la nuit des rêves épouvantables. N'ai-je pas rêvé l'autre nuit qu'on avait crucifié notre petit Jules, ni plus ni moins que N. S. J.-C., et que, *sur sa requête*, nous l'achevions à coups de massue pour l'empêcher de souffrir. Est-il possible d'avoir rien de plus hideux dans l'imagination? Là-dessus, je vous embrasse et je vous assure bien qu'en vous disant comme je vous aime, comme je suis heureuse de votre amitié, comme il me tarde de vous voir, je n'ai que des sentiments suaves et des pensées riantes dans le cœur et dans la tête. Bonsoir, mon cher et excellent ami. Donnez aussi une bonne part de votre cœur si vaste et si aimant à ce bon Gaulois. Je ne suis pas contente de lui. Je le trouve triste et nonchalant. Il ne faut pas le lui dire, car il souffre lui-même de cette apathie qu'il ne peut secouer et qu'il sent plus vivement quand on la lui rappelle. Je ne veux plus lui rien dire à cet égard, mais avoir l'air de compter beaucoup sur ses promesses. Hélas! je n'y compte pas trop. Vous, vous êtes un bon enfant, vous ne mêlez jamais de chagrins secrets à cette amitié si large et si sereine. Aidez-nous donc à embellir un peu l'existence mélancolique de notre pauvre Alphonse.

Bonsoir, je vous embrasse encore.

La Châtre, 9 septembre 1831.

Mon ami bien aimé! Je ne veux pas que vous soyez malheureux. Si vous l'êtes pourtant, je veux que vous me le disiez, que vous m'en parliez sans cesse, que vous m'écriviez tous les soirs. Je veux savoir et entendre tous vos ennuis, tous vos chagrins. Je ne veux m'occuper que de cela avec vous, je ne veux pas que vous fassiez d'effort pour vous rendre aimable. Je vous aime triste, je vous aime bête, je vous aime grognon,

1. « Une *Conjuration* » fut donnée par George Sand à A. de Musset qui en fit *Lorenzaccio*.

soyez-le à votre aise. Et après, quand vous aurez tout dit, pensez que je vous aime de toute mon âme, et tâchez d'avoir un instant de bonheur, une idée consolante. Moi aussi, je vous écrirai, ne fût-ce que deux lignes. Je viens d'écrire cinq lettres d'*une ligne chaque*. Il est six heures du matin, je travaille depuis sept heures du soir. J'ai fait un volume en cinq nuits ; dans le jour, pour me divertir, je montre à mon fils le latin que je ne sais pas du tout, et le français que je ne sais guère. Je n'ai vu ni Charles, ni Alphonse, ni Gustave. Je crois qu'ils ne me savent pas arrivée. Voyez où j'en suis !

Je vous aime de toute mon âme, Jules aussi, il est à Niort, il se porte bien. Adieu, je vous embrasse mille fois.

Travaillez, c'est le grand remède.

Non datée.

Moi qui croyais vous faire une belle surprise, il se trouve que c'est vous qui m'en réserviez une avec hypocrisie. Vous voyez bien que j'avais raison de le dire, vous valez mieux que les autres. Eux, ils n'ont songé qu'à blâmer, qu'à empêcher. Ils ont troublé mon bonheur autant qu'ils l'ont pu, afin, disaient-ils, de me le conserver. Leur intention était bonne, je le sais bien, et mon cœur ne leur fait pas de reproche, mais ils ne me comprennent pas comme vous ! Ils ne savent pas ce que c'est qu'une heure de bonheur, puisqu'il leur est facile de dire *renoncez-y*. Cela vient de ce qu'ils ont *mal aimé*. Ils ne peuvent se faire une idée de la manière dont j'aime Jules. Malgré eux, ils veulent toujours me comparer aux femmes qu'ils ont connues et qui les conjuraient sans cesse de respecter leur secret et de ménager leur réputation. Moi, je saute au plafond quand ils me font de ces morales-là. J'ai l'orgueil de me trouver humiliée quand on mesure ma destinée à la même aune que leurs femmes honnêtes. Ah ! qu'ils me connaissent peu ! ils veulent absolument que j'aie une *réputation*. Ils m'en feront une, malgré moi. Ils rougissent et baissent les yeux quand on me diffame. Ils souffrent de ne pouvoir se vanter de mon amitié. Ah voilà où échoue toujours la barque. J'ai assez piloté la vie pour en connaître les bas-fonds et les écueils. L'amour-propre est dans l'amitié comme la lie est dans le vin. Nos amis nous pardonnent d'être malheu-

reux, infirmes, ennuyeux, incommodes, ruineux, ils nous pardonnent tout, hormis d'être perdus dans l'opinion publique, car, alors, la tache retombe sur eux-mêmes et leur réputation souffre de la perte de la nôtre. Non, le courage ne va pas jusqu'à présenter l'épaule à la marque destinée à un ami. On mettrait plutôt sa tête cent fois sous le couteau de la guillotine. On donne son sang, on ne sacrifie pas son nom, quelle bêtise !

Mais quelle folie vous conté-je là, à vous, pauvre enfant de huit jours, qui ne savez encore rien de toutes ces misères humaines. Hélas ! vous avez bien le temps d'apprendre et j'ai tort de vous éclairer inutilement d'avance. Et puis, vous ne ferez peut-être jamais l'expérience comme moi. Vous n'accumulerez pas sur votre tête paisible la haine et le mépris des sots. Vous les oublierez, et vous ferez bien. Vos amis n'auront pas besoin d'héroïsme pour vous aimer, et vous n'aurez pas besoin de savoir s'ils en sont susceptibles. Qui ne trouverait son avantage et son plaisir à vous aimer? Moi, ce n'est pas de même, il faut que mes amis soient des êtres supérieurs pour surmonter toute la réprobation soulevée autour de moi. Ah ! tenez, ne vous brouillez pas avec la société. Il en coûte trop pour conserver ses amis et d'en trouver deux ou trois comme vous. C'est une chance de bonheur qu'il ne faut pas risquer.

Parlez-moi de lui qui est avec vous, et de mes enfants, mon bien, ma vie, mon tout ! Je vous aime tant que j'ai oublié de haïr le genre humain. Quand je songe à vous, quand je [vous] rassemble en pensée dans une seule étreinte, je ne sais plus si j'ai vécu d'autres jours que ceux que vous m'avez donnés, ma vie commence au jour où je vous ai connus. Elle finira au jour où je vous perdrai.

Dites-moi comment il se porte, vous l'avez vu maintenant. Il a dû dormir cette nuit dernière dans son lit ! pourvu qu'il dorme ! pourvu qu'il ne s'amuse pas à copier, à écrire, à songer à moi. Dites-lui que je ne le veux pas. Dites-lui que sa santé m'inquiète et me désespère. Je le lui répéterai tant qu'il finira par se soigner pour se soustraire à l'ennui de mes reproches. Je n'ai que ce moyen d'en venir à bout. Quand je le supplie, au nom de mon repos, de mon bonheur, il ne

m'écoute pas. Il faudra qu'il cède à mes importunités, à ma persévérance.

Votre patte est donc bien guérie? Tant mieux, ne souffrez plus : moi, j'ai la fièvre, la plus bête de toutes les variétés de fièvres, une fièvre toute petite, toute lente, imperceptible, qui me laisse manger, ni plus ni moins que de coutume, dormir mes six heures comme les autres nuits, mais d'un mauvais sommeil tout criblé de rêves tristes ou absurdes. Je ne souffre pourtant pas. J'ai la force de travailler et de sortir, seulement je suis dans une chaleur sèche et désagréable, toutes les articulations me font mal, j'ai la gorge et la poitrine en feu, c'est ce qu'on appelle une fièvre *essentielle*. Ah! ah! connaissez-vous celle-là? La jeune médecine en nie l'existence, la vieille médecine [l'affirme], moi je la soutiens parce que je l'ai. *Hippocrate dit oui*, mais Galien dit non. Je m'en f... J'attends qu'elle me quitte seulement trois heures pour prendre de la quinine. Mais depuis le fameux billet de Jules qui m'annonçait son arrivée à Ars, la gueuse ne m'a pas lâchée. Je voudrais pouvoir dire comme Henri Monnier de sa femme : « Mon cher! elle m'ennuyait souverainement, je l'ai lâchée! » Surtout je vous défends d'en dire un mot à Jules, il ne manquerait plus que cela pour l'arranger, lui qui est déjà si frais. Si j'étais sûre qu'il eût une force pour résister à toutes sortes de maux, je serais bientôt guérie. Embrassez-le pour moi. Dites-lui que je l'adore et qu'il vous le rende, qu'il vous donne tous les baisers dont je l'ai chargé pour vous, qu'il vous dise combien je vous aime.

Votre cousin vermeil est un polisson. Je lui ai renvoyé tous ses livres. Je n'ai pas chez moi une page qui lui appartienne, je viens de lui écrire pour l'envoyer promener. J'ai écrit ces mêmes termes à mon cher Lebas, pour le prendre à témoin de mon innocence.

La Châtre, 27 janvier 1832.

Vous avez raison, mon ami, on ne meurt pas quand on s'aime tant. Je ne veux pas mourir et j'espère, puisque vous voulez que j'espère, car j'ai confiance en vous, et vous en moi. Vous savez bien que je ne suis pas un enfant qu'un mot de

médecin effraie ou persuade, ni une femmelette que la peur fait mourir. Moi, je sais bien que vous ne me répondez pas au hasard et que vous savez mieux que moi où j'en suis. Je ferai tout ce que vous me dites. Je suivrai aveuglément le régime que vous me tracez et j'espère que le mal n'y résistera pas.

La médecine a bien raison de dire qu'il faut éviter toutes les émotions. Il est malheureux, comme vous le dites, que la chose soit impossible, mais je sens bien que le calme serait nécessaire. Depuis que je connais Jules, mon mal a fait plus de progrès qu'il n'en aurait fait en trois ans. Pauvre enfant! S'il savait cela! lui qui donnerait sa vie pour moi! Quand je reçois ses lettres, je suis obligée de me reprendre à plusieurs fois pour les lire; si je ne m'arrêtais ainsi, je me trouverais mal tout à fait. Rien que l'arrivée d'Eugénie, qui me les apporte, me fait refluer le sang au cerveau, et je suis forcée de m'asseoir ou de tomber. Vos lettres me font presque le même effet, et en général toutes les émotions de plaisir ou de peine se communiquent à mon pauvre corps avec une rapidité électrique. Voyez donc à quoi sert le conseil de la médecine! Il faudrait donc me priver de vos lettres, de celles de Jules, des baisers que ma fille me donne, ou de ceux de Jules que je me rappelle, car tout cela me fait battre le cœur. Mais vous avez bien raison, il vaudrait mieux mourir que de s'ôter ainsi la vie morale, et si je n'aimais plus ni Jules, ni vous, ni mes enfants, je ne vois pas en quoi ma vie serait plus précieuse que celle d'un chien.

Vous devez me guérir, vous, Émile, par votre tendresse et votre sollicitude, encore plus que par vos remèdes et vos ordonnances. Mon Jules ne me laissera pas succomber non plus, lui qui m'aime presque autant que je l'aime, lui qui peut tout sur moi, me consoler quand je suis inquiète de mes enfants, me rassurer quand je rêve qu'ils sont morts, fermer mon cœur à de vains regrets des illusions de la vie, et me créer, à la place, des réalités si douces! lui qui m'a apporté de si précieux trésors, son cœur et le vôtre! Non, je ne veux pas vous quitter, quand même je croirais bien fermement à ce Dieu que j'espère, je vous aime mille fois mieux que lui, et quand il placerait mon âme dans le plus beau de ses soleils,

dans la plus pure de ses créations, je regretterais toujours notre pauvre planète, si sale et si laide, si bête et si maudite, mais où j'ai passé de si beaux jours, où j'ai goûté de si pures affections.

La Châtre, 19 février 1832.

Samedi soir.

Il paraît, mon gros bêta, que vous dansez très singulièrement. C'est le sujet de toute une lettre de Jules. Il ne tarit pas d'éloges ou de sarcasmes (je ne sais lequel des deux) sur votre habit rouge, vos joues vermeilles, votre chevelure fantastique, votre désinvolture déhanchée. Si vous êtes de moitié seulement aussi drôle que sa lettre, c'est à mourir de rire. Vous me procurerez le plaisir de vous voir ainsi, n'est-ce pas? mais vous êtes donc fou d'aller passer une nuit à danser? Voilà un plaisir que du fond de mon cabinet, les pieds dans mes pantoufles, le dos au feu, la plume à la main, je ne conçois plus. Il est vrai qu'à vingt ans, j'étais beaucoup plus ingambe, j'aimais assez la danse, la bourrée s'entend, sur la pelouse, au mois de mai, avec les jeunes filles de mon village, car je n'ai jamais pu souffrir l'odeur ambrée des salons, l'éclat des lustres, le supplice du corset, de la robe de bal et des souliers de satin. J'ai été malheureuse à pleurer toutes les fois que je n'ai pas eu trois chaises pour m'étendre à mon aise, les pieds l'un sur l'autre, toutes les fois que j'ai été forcée à me séparer de ma tabatière, à essuyer mon nez respectable dans un mouchoir garni de dentelles, à montrer mon dos et mes épaules que, par je ne sais quel ridicule instinct de pudeur, j'ai toujours regardés comme n'étant pas du domaine public. Enfin, soit bégueulerie, sauvagerie, ou gaucherie, je n'ai jamais pu me trouver à l'aise au milieu de gens que je ne connaissais point; soit distraction, stupidité, ou défaut d'usage, je n'ai pu parler de la pluie et du beau temps, de la danse et de la température des salons, sans bâiller au nez de mon interlocuteur, ce qui fait que, dans toute réunion un peu soignée où j'ai eu la maladresse de paraître, j'ai paru singulièrement impertinente, rustique et déplacée. A Bordeaux, on m'a prise pour une détraquée des bords de l'Orénoque, à

Paris pour une quakress, à Clermont pour une mulâtresse (j'avais le renfort d'un coup de soleil attrapé glorieusement au faîte du Puy-de-Dôme), à Melun pour une maniaque échappée de Charenton, à La Châtre pour un bel esprit. Vous voyez que j'ai peu réussi dans le monde. Mais je vous dirai bien où est la danse, où est la poésie, où est le plaisir des jambes, des bras, du corps et de la tête. Allez aux Pyrénées, grimpez huit ou neuf cents toises, passez quatre ou cinq glaciers, traversez comme vous pourrez une cinquantaine de torrents et quand vous aurez perdu de vue les plaines de la France, quand, si haut que vous montiez, vous ne verrez plus que des gorges, des ravins, des lacs et des rochers, alors vous serez dans un pays sauvage qui n'est ni la France, ni l'Espagne, dans une contrée inculte qui n'appartient qu'à Dieu et aux chamois, et là vous verrez danser, pour peu même que vous attrapiez la mesure à trois temps, et que vous réussissiez à la battre régulièrement avec vos deux pieds, pour peu que vos bras ne soient pas paralysés, que votre corps ait quelque aisance et votre cerveau quelque sentiment de jeunesse et de vigueur, vous danserez... Quoi? la *ballade*. Imaginez un plus joli nom! Et puis, ayez le bonheur de trouver dans quelque village perdu dans les montagnes, perché sur quelque pic fourchu, ignoré du voyageur et fréquenté seulement des contrebandiers et des pâtres, ayez, dis-je, le bonheur de trouver sous le porche de quelque église gothique, taillée dans le roc, une bande de muletiers en halte, ou une famille espagnole en pèlerinage, et alors vous verrez danser, et vous danserez le boléro, la cachucha et même le fandango, si vous avez assez de mœurs pour le danser proprement. Autrement, fermez les yeux et allez vous-en, car si vous avez vu danser le chahut ou le cancan, vous avez vu des choses bien plus obscènes, mais bien moins lascives et tout aussi peu dangereuses les unes que les autres, pour un homme jeune et sain, car il n'y a que les vieillards et les infirmes pour se plaire à de semblables illusions.

Mais qu'est-ce que c'est que *Frascati*? Je n'en sais rien, et Jules m'explique tout, sauf ce que c'est. Est-ce un bal public, payant, invité, un tripot, une maison de jeu, un pique-nique, un bastringue, quoi? Je vois, par la description, qu'il y a

des glaces, des joueurs et des filles. Comment diable (sauf les glaces) cela vous a-t-il amusé? Expliquez-moi, et racontez-moi cela.

Pourquoi n'allez-vous pas à Sancerre à présent. J'en suis presque fâchée. J'ai peur que cette tentation vous prenne quand je serai à Paris, et alors, je n'oserai pas vous retenir puisque vous aimez tant votre mère, puisque vous êtes si heureux quand vous la retrouvez. Mais ne sera-ce pas bien triste de vous quitter, lorsque j'ai si peu de temps pour vous voir? Et puis, pouvez-vous décemment vous éloigner ainsi de votre fiancée, après une première entrevue? Ignorez-vous que je vous mène Solange? car il est temps de vous mettre en rapports et de préparer vos cœurs à la sympathie. Faites provision de pralines, de patience et de bonne volonté. Faites-vous des genoux de cuirs à vos pantalons, et sacrifiez votre tignasse à ses petites mains. Un de ses plus doux passe-temps est de monter sur le dos de ses amoureux et de leur arracher leurs favoris. Voyez si vous en êtes[1].

Jeudi soir.

Oui, mon ami, je vous mène Solange et je ne crains nullement pour elle les inconvénients de ma vie de garçon. Je changerai ma vie pour me conformer à la sienne, ce ne sera pas bien difficile, ni bien méritoire. Jules ne pleurera pas non plus le spectacle ; nous nous habituerons à marcher plus doucement dans la rue, pour que les petites jambes de notre enfant puissent nous suivre, nous lâcherons l'omnibus pour les grandes courses, nous irons tous les jours passer deux ou trois heures au Luxembourg avec un livre et notre enfant, nous dînerons chez nous comme à l'ordinaire. Elle couchera sur notre canapé avec un petit matelas. Nous nous lèverons comme elle à neuf heures, et, comme elle a trois ans et demi, je vous assure qu'elle ne fera ni remarques, ni commentaires, ni questions, ni bavardage. Maurice lui-même n'en ferait pas, tant il est candide. Aussi que votre moralité ne s'alarme pas. Je n'ai pas plus envie que la plus *vertueuse des mères* de scandaliser ma fille. Quand il sera temps, j'aurai un loge-

1. Solange Dudevant, fille de George Sand, alors âgée de trois ans et demi.

ment qui se prêtera à de plus graves précautions. Quant à sa santé, elle est de force à résister à l'air de Paris. Je ne vois pas qu'il soit mortel pour les enfants. Maurice l'a respiré bien plus jeune et bien plus longtemps. Ensuite, j'ai le voisinage de madame Badoureau, la nombreuse famille de mon portier, la bonne volonté de ma mère qui n'aime pas les filles de dix-huit ans, mais qui est très complaisante et très aimable pour les filles de quatre ans, et qui gardera la mienne tout le temps si je veux. Telle n'est pourtant pas mon intention. J'emmène Solange pour Jules et pour moi, et surtout pour elle-même, pour son caractère qui commence à se développer et qui a besoin de moi. Avec les domestiques, elle est insupportable. Avec moi, elle n'a pas un caprice, pas une volonté. Elle passe quatre heures par jour enfermée seule avec moi dans mon cabinet, jouant par terre, tandis que je travaille. Si je voulais, elle y passerait toute la journée. Et si elle pleure, c'est quand je la force à s'aller promener avec sa bonne. Vous voyez qu'elle est toute préparée à la vie de Paris et à mon petit logement. D'ailleurs, il fera beau dans ce temps-là et nous la promènerons tant qu'elle voudra. Si vous saviez comme elle est adorable avec moi, ma grosse fille, vous ne seriez pas inquiet de ce qu'elle deviendra sous ma garde. D'abord, elle est bête comme une oie, et si je voulais lui persuader de se coucher à midi et de se lever à minuit pour jouer, elle le ferait en riant, comme une grosse dinde. Peut-être à Paris aura-t-elle plus de caprices, plus de volontés, plus de résistances ; peut-être, dans les premiers jours, sera-t-elle ennuyeuse, pleureuse, fatigante, mais je suis accoutumée à l'insipide tripotage des enfants, et j'ai toujours fait des miens ce que je voulais, avec de la patience et de la gaîté. Elle sera bien vite faite à nos habitudes, à la nécessité. Nous nous modifierons pour elle. Elle se modifiera pour nous. Jules l'adorera. Il en aura soin, il me l'a promis. Ils joueront ensemble toute la journée, et nous travaillerons le soir depuis huit heures (moment où elle s'endort régulièrement comme une marmotte) jusqu'à minuit, heure à laquelle le sommeil me prend *invinciblement* tous les jours. Voilà, mon ami, notre plan de conduite. Je ne vois dans tout cela que la privation du spectacle. En été, ce n'est pas grand chose de regrettable, et d'ailleurs je sacri-

fierais mille fois « *Robert le Diable* » et Malibran à une larme de ma fille. Si malgré tout notre amour, tous nos soins, elle pâlissait, devenait maigre et triste, par suite de l'air de Paris, nous filerions à la campagne, le remède n'est pas loin du mal.

Réjouissez-vous donc avec nous, mon chéri, car nous allons être plus heureux qu'auparavant. Je serai délivrée de la moitié des inquiétudes qui me rongent d'ordinaire, malgré moi, en l'absence de mes enfants. L'autre est assez grand pour se passer de moi plus impunément. Son précepteur veille sur lui, son père s'en occupe davantage. Léontine[1] est de son âge. C'est moi qui puis souffrir d'en être séparée trois mois et non pas lui. Mais ma fille devient fillette, sa bonne la gâte horriblement. Il lui faut mes soins, ma surveillance et l'habitude de vivre sous mon aile. Nous nous en trouverons tous bien. Jules en sera plus heureux, ce bon Jules, c'est lui seul que j'ai consulté, c'est à son cœur que j'ai demandé s'il supporterait les ennuis et les tracasseries de mon enfant, et il m'a demandé à genoux de la lui amener. Il m'a juré qu'il l'aimerait autant que moi. Il l'attend avec impatience, il la recevra avec transport, il la soignera avec amour, pauvre enfant ! Je savais bien qu'il l'accueillerait ainsi ; si je l'ai consulté, si je lui ai bien recommandé de réfléchir à tous les ennuis qui pourraient en résulter pour lui, c'est que je ne voulais pas abuser de son dévouement, de sa générosité, mais à présent, si j'en doutais, si, après ses promesses, ses prières, je reculais encore par une cérémonieuse délicatesse, je ferais injure à son cœur. Je le blesserais. J'accepte donc avec joie tout son dévouement, tout son amour, mon cœur lui en tiendra bien compte et il ne s'en repentira pas. Soyez heureux avec nous, cher Émile, vous qui seul comprenez comme nous nous aimons, et de quels sacrifices un tel amour peut nous rendre capables, vous qui savez que rien ne compte quand on s'aime et que tout fardeau semble léger. J'entre avec bonheur dans toutes ces explications avec vous, parce que je sais à qui je parle et comment je serai entendue, mais de grâce ne parlez pas de mon projet aux autres. Je ne veux pas de leurs sermons, de leurs prédictions, de leurs considérations. J'ai fait plus de réflexions qu'eux tous sur la possibilité de la chose ; le bonheur, la

1. Léontine Chatiron, fille du demi-frère de George Sand, Hippolyte.

gaîté, la santé de ma fille me sont plus précieux qu'à eux tous; ses joues roses et ses mains rondelettes sont mon ouvrage, si je les voyais s'altérer, j'y aurais plus de regret que personne. Ils ne savent pas avec quelle gaîté, quelle joie, mon Jules sacrifierait ses plaisirs les plus vifs à l'intérêt de mes enfants, au repos de mon cœur ; moi seule et vous pouvons le savoir et par conséquent ne pas nous effrayer d'une entreprise dont il doit subir les conséquences autant que moi. Et puis, ma petite n'est pas si petite que vous pensez. Elle peut se passer de bonne en ce sens qu'elle n'a plus toutes les petites infirmités de la première enfance. Il ne lui faut plus que des caresses et de la gaîté. Vous en aurez aussi pour elle, mon cher Émile, n'est-ce pas?

Bonsoir, je vous parlerai demain littérature, santé et retour. Hélas, ce ne peut pas être tout de suite.

La Châtre, 28 février 1832.

Lundi.

Jules vous a donc dit le sujet de mon livre[1]? Tant mieux, cela m'épargnera l'ennui de vous l'expliquer, car je ne connais pas de sujet plus difficile à exposer en peu de mots, et plus ennuyeux à première vue. Cependant, je crois que vous en serez content, je ne dis pas de l'ouvrage mais du sujet. Il est aussi simple, aussi naturel, aussi positif que vous le désiriez. Il n'est ni romantique, ni mosaïque, ni frénétique. C'est de la vie ordinaire, c'est de la vraisemblance bourgeoise ; mais malheureusement, c'est beaucoup plus difficile que la littérature boursouflée. Il faudrait une profonde connaissance du cœur humain et une continuelle élévation de pensées. Mon livre est déjà jugé par moi. Il plaira à peu de gens. Il est d'une exécution trop sévère, pas le plus petit mot pour rire, pas une description, pas de poésie pour deux liards, pas de situations imprévues, extraordinaires, transcendantes. Ce sont quatre volumes sur quatre caractères. Peut-on faire avec cela seulement, avec des sentiments intimes, des réflexions de tous les jours, de l'amitié, de l'amour, de l'égoïsme, du dévouement, de l'amour-propre, de l'obstination, de la mélan-

1. Indiana.

colie, des chagrins, des ingratitudes, des déceptions et des espérances, peut-on bien, avec ce gâchis de l'esprit humain, faire quatre volumes qui n'ennuient jamais? J'ai peur d'ennuyer souvent, d'ennuyer comme la vie ennuie. Et pourtant, quoi de plus intéressant que l'histoire du cœur, quand elle est vraie? Il s'agit de la faire vraie. Voilà le difficile, voilà probablement où se trouvera de temps en temps l'écueil, malgré mes méditations, mes objections, mes appréhensions et mes souvenirs. Ensuite, bien ou mal exécuté, beaucoup de gens diront : « *Ce n'est pas ça* », fût-ce écrit comme Bernardin, fût-ce pensé comme Jean-Jacques. L'un dira : « Moi, je n'aurais pas fait comme Raymond », l'autre : « Je ne suis pas comme Ralph. » Une femme dira : « Je ne suis pas crédule et aveugle comme Noémi. » Je crois pourtant, moi, que ma Noémi c'est la femme typique, faible et forte, fatiguée du poids de l'air, et capable de porter le ciel, timide dans le courant de la vie, audacieuse les jours de bataille, fine, adroite et pénétrante pour saisir les fils déliés de la vie commune, niaise et stupide pour distinguer les vrais intérêts de son bonheur, se moquant du monde entier, se laissant duper par un seul homme, n'ayant pas d'amour-propre pour elle-même, en étant remplie pour l'objet de son choix, dédaignant les vanités du siècle pour son compte et se laissant séduire par l'homme qui les réunit toutes. Voilà, je crois, la femme en général, un incroyable mélange de faiblesse et d'énergie, de grandeur et de petitesse, un être toujours composé de deux natures opposées, tantôt sublime, tantôt misérable, habile à tromper, facile à l'être.

Que deviendra ce beau et profond sujet entre mes mains, je ne sais pas, je suis incapable de me bien juger avant la fin, et quand c'est fini, il n'est plus temps. Il vaudrait mieux recommencer que de s'éplucher. Et puis les éditeurs sont là, l'argent est rare, la faim crie, et il faut bien jeter son œuvre aux mains d'un animal rapace qui vous dit : « L'ouvrage me convient, il y a tant de feuilles. — Il est bien fait, l'écriture est lisible, etc. » Ce dont je puis répondre, c'est que l'ouvrage sera d'un excellent ton, et que vous ne serez plus scandalisé des polissonneries, comme dans *Rose et Blanche*. Je crois aussi qu'il sera mieux conduit, mais il n'y aura pas autant d'inté-

rêt frivole, de peintures amusantes et *badines*; il y avait là quelques pages descriptives, que Latouche a trouvées bien, et il n'y en aura pas une seule dans le nouveau roman. C'est un luxe, que je m'interdis sévèrement comme en dehors de mon sujet. Vous voyez que ce sera grave et sérieux, faites provision de courage.

Ne me parlez donc pas de revenir. Est-ce que je n'en ai pas plus envie que vous tous? Mais vous me faites sentir la corde qui me lie quand vous m'appelez et alors, en me débattant, je la sens qui me coupe et me déchire; soyez tranquille, aussitôt que j'aurais pris ma volée, je ne m'amuserai pas à regarder en chemin le printemps fleurir sur les routes. Je ne m'oublierai pas dans les buissons avec les tourterelles, je ne m'endormirai pas sur les nouvelles fleurs des prés. Solange est folle de plaisir d'aller vous voir, vous verrez ma fille joliment coquette et dévergondée; si vous ne la morigénez pas un peu, vous courrez risque d'être un ami dans toute l'acceptation du mot. Vous l'aimerez bien, n'est-ce pas, ma fille chérie? Vous la ferez rire, et vous l'empêcherez d'être jamais malade. Adieu, mon bon fils, je me porte bien, je dors énormément. Si je n'engraisse pas, ce n'est pas ma faute. Je vous embrasse mille fois. Dites à Jules que j'ai reçu les raquettes, et en même temps une paire de ciseaux longs comme le bras que je soupçonne s'être trouvés là par une distraction du portier ou une facétie de Gustave[1]. Parlez-moi donc de ce bon Gustave et embrassez-le pour moi. Est-il toujours aussi amusant?

C'est au début de 1833 qu'Aurore Dudevant revint de Nohant, sans en avoir prévenu Jules Sandeau, pour lui faire une surprise[2] et qu'elle le trouva chez elle en compagnie d'une blanchisseuse.

La rupture fut immédiate.

La lettre à Émile Regnault nous montre que cette découverte de l'infidélité avait été précédée d'autres désillusions. Mais Aurore conserve devant l'adversité, malgré le déchirement, cette bonté et cette magnanimité qu'elle a toujours conservées dans tous ses malheurs.

1. Gustave Papet.

2. Édouard Grenier, Edmond Planchut et H. Amic confirment les faits suivants, *Le Figaro*, 2 novembre 1896. Madame Wlad. Karenine : *George Sand, sa vie, ses œuvres*, vol. I (Plon, éditeur).

19 mai 1833.

Votre lettre m'a fait du bien, cher ami, elle me prouve que toute amitié n'est pas morte autour de moi, et que je puis compter au moins sur un de ceux dont je me suis crue naguère si tendrement aimée. Conserver un ami, un seul, c'est beaucoup, et il ne faut pas se plaindre s'il en est ainsi. Ce dont je veux vous remercier surtout, c'est de ne pas avoir douté de moi, c'est de ne pas m'accuser de sottes et puériles vanités. Vous avez bien raison de croire que je vous aimerai toujours, mon cher Émile. Mes amitiés nouvelles ne vont pas jusqu'à mon cœur. Ce sont des liaisons de convenance, des relations toutes sociales. Mais je ne suis plus capable de m'attacher sérieusement désormais. Si mes anciennes affections me manquent, je vivrai sans affection réelle comme font bien des êtres sensibles et aimants qui ont été forcés, par l'expérience, de se faire une autre nature.

Je n'ai pas eu la grippe, mais j'ai été jusqu'ici fort souffrante. J'ai presque toujours été au lit avec la fièvre et des douleurs d'entrailles. Je me suis décidée à voir un médecin, M. Louis, qui m'a prescrit un régime auquel je me conforme sans en espérer beaucoup. J'ai reçu de si rudes coups que je doute qu'il me soit possible de me relever entièrement. On ne vit pas de la sorte sans y laisser ses os.

Toutefois, je suis mieux depuis quatre ou cinq jours. Je me suis remise à l'ouvrage, et j'espère que mon livre sera bientôt fini.

Adieu, cher ami, revenez bientôt. Votre amitié peut me faire beaucoup de bien encore. Elle peut m'aider à porter le poids d'une vie bien flétrie et que je n'endure plus que par devoir. Gardez-moi donc votre cœur, dont j'ai besoin. Le mien ne peut pas changer pour vous, vous le savez bien.

Je vous embrasse mille fois. Solange me charge de vous dire qu'elle vous portera des plumes. Je ne sais pas ce que cela veut dire. Il paraît que vous avez des secrets ensemble.

Paris.

Mon ami, allez chez Jules, et soignez son corps. L'âme est brisée, vous ne la relèveriez plus. N'essayez pas. Je ne vous appelle point près de moi encore, je n'ai besoin de rien, je désire même être seule aujourd'hui. Et puis, il n'y a plus rien pour moi dans la vie. Tâchez que Jules vive ; ce sera horrible pour lui pendant longtemps, mais enfin, il est si jeune. Un jour peut-être il n'aura pas regret d'avoir vécu.

N'essayez pas de détourner le mal ; cette fois, il est sans remède. Nous ne nous reprochons rien l'un à l'autre, nous luttons depuis assez de temps contre cette affreuse nécessité. Nous avions dévoré assez de chagrin. Il ne nous restait plus qu'à nous tuer. Sans mes enfants, nous l'aurions fait. Vous ne l'abandonnerez pas, ni moi non plus. J'irai le voir aujourd'hui, et tous les jours. Décidez-le à ne pas quitter sa chambre et à ne pas ajouter les privations et la misère volontaire à tous ses maux. Il n'aura jamais le droit de m'empêcher d'être sa mère. Allez, mon ami, allez chez lui.

15 juin 1833.

Mon ami, je viens d'écrire à M. Degrange pour lui donner congé de l'appartement de Jules, et lui demander quittances des deux termes échus que je veux payer, l'appartement sera donc à ma charge encore jusqu'au mois de janvier 1834, puisque le loyer excédant trois cents francs, il faut donner congé six mois d'avance. La personne qui entrerait maintenant ne serait que sous-locataire ; ainsi, louez, je vous prie, à une personne solvable, car c'est moi qui réponds d'elle, et qui paierait à sa place si elle ne payait pas. Tâchez aussi que ce locataire soit sage et rangé, car l'appartement est contigu à celui de M. Degrange, lequel a femme et enfants. C'est un homme de bons procédés comme vous savez, et à qui je serais fâchée de susciter une contrariété.

Vous me feriez plaisir de faire occuper cet appartement à partir du 15 juillet au plus tard, afin que les deux termes suivants ne fussent pas à ma charge. Après tout, si vous ne trouvez pas de locataire, je paierai toute l'année. Que Jules ne s'inquiète donc de rien à cet égard.

Je reprends chez moi le reste de mes meubles que je ne veux pas louer. Je ferai un paquet de quelques hardes de Jules restées dans les armoires, et je les ferai porter chez vous, car je désire n'avoir aucune entrevue, aucune relation avec lui à son retour, qui, d'après les derniers mots de sa lettre que vous m'avez montrée, me paraît *devoir ou pouvoir* être prochain. J'ai été trop profondément blessée des découvertes que j'ai faites sur sa conduite, pour lui conserver aucun autre sentiment qu'une compassion affectueuse. Son orgueil, je l'espère encore, se refuserait à cette condition. Faites-lui comprendre, lorsqu'il en sera besoin, que rien dans l'avenir ne peut nous rapprocher. Si cette dure commission n'est pas nécessaire, c'est-à-dire si Jules comprend de lui-même qu'il doit en être ainsi, épargnez-lui le chagrin d'apprendre qu'il a tout perdu, même mon estime. Il a sans doute perdu la sienne propre. Il est assez puni.

Plaignez-moi, mon ami, d'avoir à vous dire toutes ces choses. Pourquoi n'est-ce pas vous que j'ai aimé ainsi? Je n'aurais pas de larmes si amères à répandre aujourd'hui, mais cette erreur est la dernière de ma vie. Entre la sainte amitié et moi, il n'y aura plus d'obstacles.

Paris, mercredi soir.

Mon ami, venez me voir. Moi aussi je suis bien malheureuse. Mais je n'ai besoin d'aucun secours, rien ne me servirait. Mon mal est dans le cœur et n'en peut pas sortir. Nous parlerons de Jules. Je vous dirai comment il faut le soigner et lui parler. Venez demain dès le matin.

FRAGMENTS DES LETTRES DE JULES SANDEAU A SON AMI ÉMILE RÉGNAULT[1].

Dans la vie du monde, il est bien rare, il est bien difficile d'atteindre au soir de la journée la conscience blanche et sans taches : on se salit malgré soi au contact des hommes et là

1. Ces fragments de lettres postérieures à la rupture sont copiés sur les autographes de Jules Sandeau que le docteur Régnault, fils du docteur Émile Régnault, m'a autorisée à publier.

où les occasions de faillir sont si communes, il n'est point de cœur si haut placé qui n'y cède au moins une fois par jour; il n'est point d'âme si limpide dont l'éclat ne se ternisse point. Je ne me rappelle pas m'être jamais endormi à Paris sans pleurer silencieusement sur quelque accroc fait à ma conscience; ce n'était sûrement que des misères, mais il faut y prendre garde, il faut se garer d'une foule de petits méfaits qui ont droit de bourgeoisie dans le monde et qui finissent par étouffer toute vertu et toute dignité. On en rit, il faudrait les flétrir.

. . . . . .

(Même lettre.)

Tu veux que je te parle de ma vie privée, je le veux bien. J'habite une petite chambre peinte à fresques, avec une terrasse qui donne sur une jolie cour, plantée de figuiers; à ma droite, l'église de San-Gaetano dont j'entends l'orgue de mon lit; à gauche, une jolie maison avec une terrasse chargée d'orangers et de grenadiers et sur la terrasse, soir et matin, une jolie fille de vingt ans dont nous parlerons plus tard : elle s'appelle Mounina. En face, la longue tour de la cathédrale, incrustée de marbre blanc et rouge. Je me lève à cinq heures, je travaille jusqu'à dix. Je fais un livre qui paiera une partie de mes dettes et qui me donnera quelque argent pour poursuivre mon voyage. A dix heures, je déjeune avec du pain, des cerises et de l'eau, puis je fume deux cigares sur ma terrasse. Alors, je pense à toi, à ma sœur, à ma mère, à tout ce qui me reste sous le ciel d'aimant et d'aimé. Lorsque j'ai jeté dans la cour le bout de mon dernier cigare, j'étudie l'italien et à midi je vais au musée. J'en sors pour aller à l'atelier de mademoiselle Fauveau : ce sont les plus douces heures de la journée. Je dîne à cinq heures sur ma terrasse, puis je me promène seul sur le bord de l'Arno, quelquefois sur l'Arno en bateau. Si je ne vais pas ensuite chez mademoiselle Fauveau, je rentre chez moi. Je travaille et je fais la cour à Mounina : à minuit, j'escalade son balcon et à une heure je passe de son lit dans le mien pour dormir. Voilà ma vie ordinaire. Je vais parfois

à la villa de la duchesse de Plaisance, qui s'est prise de grande passion pour moi et qui veut m'emmener en Grèce. Je n'irai pas.

. . . . . .

Extrait d'une autre lettre

(datée au cachet : Firenze, 11 juillet 1833.)

Ce livre achevé, j'en commencerai un autre plus grave, plus long, avec une portée plus haute. J'irai l'achever et le vendre à Paris, puis je partirai, le sac sur le dos, pour l'Allemagne. Je ne veux pas prévoir l'avenir de plus loin. Je sens que ma vie ne peut être longue. Eh bien ! je l'aurai pleine. Qu'elle aurait pû être belle ! Mais la vie est triste pour tous.

Plus je réfléchis au dénouement de cet amour qui m'a perdu, plus je me convaincs que cette liaison devait finir. Seulement elle devait finir noblement et elle a fini mal, comme les liaisons les plus vulgaires ; elle a fini salement ; elle ne s'est pas dénouée, elle s'est brisée, et si lentement, grand Dieu ! On tranche la tête au condamné ; moi, j'ai été exécuté en détail, j'ai mis six mois à mourir. Au lieu de me faire sauter par la fenêtre, on m'a traîné, on m'a sali dans les escaliers. Mais, pourquoi n'ai-je pas sauté moi-même ? Pourquoi me suis-je laissé et traîner et salir, pourquoi n'ai-je pas compris ? Heureux qui parle ainsi : il n'a jamais aimé, il n'a jamais souffert. Va, Émile, ces choses-là ne se comprennent point quand on aime, on ne devine pas son arrêt de mort ; on espère alors même qu'on marche à l'échafaud ; sur l'échafaud, on espère encore : le roi fait grâce. Et puis, j'étais un enfant, c'était mon premier amour ; de cet amour j'avais fait ma vie. J'ai été imbécile, mais coupable, non !

Maintenant que mon cœur est sans amertume, il est aussi sans regrets.

Pour regretter, j'ai trop souffert, j'ai trop pleuré, j'ai passé trop de jours dans les convulsions et dans les blasphèmes, maudissant le ciel et ma mère et me déchirant la poitrine ; ces temps-là ne se regrettent pas. Ce que je pleure, c'est Solange. Croirais-tu que toutes les nuits je rêve d'elle et que souvent je

me demande si elle ne tousse pas, s'il ne faut pas me lever pour la faire boire. Je pleure aussi Maurice ; il s'était pris d'affection pour moi et cela me faisait plaisir. Oui, j'aime ces deux enfants. J'ai porté sur eux l'affection que j'avais pour leur mère. Je les aime et je les plains : l'avenir de la petite fille m'inquiète surtout. Et puis, sais-tu qui je regrette encore ? C'est Marie, cette pauvre Berrichonne qui a tant pleuré à mon départ : si tu la vois, dis-lui que je pense à elle et que je l'embrasse. Et ne me parle pas de tout ceci : j'ai du plaisir à t'en parler ; j'en aurais moins peut-être à t'entendre. Dis-moi quel bonheur, quelle joie de cheminer côte à côte, de nous rappeler les jours de notre jeunesse, les beaux jours de notre collège, mes amours du lycée, mes vers à Clara, le nez de Thomas, les épîtres de Brugerolle au Puy-de-Dôme, les jambes de Dirigoin et le ventre de papa ! Et plus tard, les soirées si rieuses et si folles dans la chambre au petit balcon ! Quelle joie, dis, et quel bonheur ! Et de visiter ensemble les monts et les glaciers, de passer des semaines dans les chalets, de ramer sur les lacs, de dormir dans les vallées ! Allons ! Allons ! fais ton sac et puis en route ! Tout cela est beau et c'est moi qui t'appelle, moi qui t'aime, moi qui sens tous les jours plus vivement la solidité de ton amitié et qui te reconnais pour le seul ami qui me reste !

Pendant que Jules Sandeau, en Italie, écrivait ce que nous venons de lire, en se plaignant d'Aurore et en confessant pourtant qu'il a été « imbécile » et qu'il « a perdu sa vie », Aurore ne cesse pas ses bonnes relations avec la mère et la sœur de Sandeau. Elle écrit à celle-ci : « Notre bon Jules est à Florence pour sa santé » et elle ajoute que ce voyage lui est nécessaire pour écrire et raconter.

Chez George Sand, on rencontre toujours ce souci de la bonté et du respect d'autrui, même si elle en est la victime désespérée — ce qui est le cas avec Sandeau, comme il le sera plus tard encore.

Elle cherchait dans l'amour un homme à la hauteur de son sentiment à elle, capable de fidélité, sans trahison ni grossièreté.

Déçue dans le mariage, elle l'était aussi par son camarade, son ami, à qui elle avait donné son jeune et libre amour ; elle devait en souffrir encore plusieurs fois dans sa généreuse vie.

AURORE SAND

LA
CRISE DE LA DÉMOCRATIE
EN AMÉRIQUE

Au lendemain des élections présidentielles du 3 novembre dernier, la plupart des électeurs américains se préparèrent à oublier la politique pendant deux ou trois ans.

Contrairement aux Français, les Américains n'ont pas le goût inné de la politique. Elle est, pour la plus grande majorité d'entre eux, une des préoccupations secondaires de l'existence, et s'ils s'y adonnent avec une ardeur incomparable pendant quelques mois, une fois tous les quatre ans, c'est précisément parce que, le reste du temps, ils préfèrent penser à autre chose.

La réélection du président Roosevelt fut accueillie avec allégresse par ses partisans et sans aucun plaisir par ses adversaires, mais les uns et les autres se trouvèrent d'accord — tant par esprit de *fair play* que par lassitude — pour reconnaître que le peuple souverain ayant manifesté sa volonté d'une façon péremptoire, il était désormais inutile de continuer à attiser le feu des passions partisanes.

Du reste, la situation générale du pays, au lendemain de ces élections, ne présentait pas un tableau bien inquiétant, surtout pour ceux qui, n'ayant pas complètement oublié les épreuves récentes, étaient capables de mesurer avec objectivité les progrès accomplis dans la voie du rétablissement. Malgré le New Deal, ou grâce à lui, la grande Crise, qui avait duré sept ans, touchait à son terme ; la bourse montait régulièrement, les actionnaires retrouvaient leurs dividendes ;

l'industrie et le commerce manifestaient une activité soutenue ; l'argent circulait partout plus vite et plus abondamment. La Prospérité, mot magique, redevenait une idée familière. Ce n'était plus un rêve ironique, mais une réalité de jour en jour plus accessible.

Dans le domaine politique, la situation était grandement simplifiée. Roosevelt avait triomphé d'une façon tellement positive que personne ne songeait à contester son autorité solidement assise sur une majorité populaire énorme et étayée par les gains de son parti au Sénat et à la Chambre des Représentants. Les Démocrates étaient les maîtres et Roosevelt était le maître des Démocrates. Son prestige s'exerçait non seulement sur les masses, mais aussi sur les éléments progressistes et libéraux de la population. Découragés par les balourdises et le manque de sens politique des Républicains, la majorité de ceux qui représentent la pensée en Amérique, les intellectuels, les professeurs, les écrivains, s'étaient ralliés à Roosevelt. Il sortait de la bataille extraordinairement grandi, aussi bien en Amérique que dans les pays étrangers. Les critiques, les doutes, les craintes et les haines qu'il avait suscités chez ses adversaires furent noyés dans le chant de triomphe de toutes les autres nations démocratiques. Ébranlée par les sarcasmes et les audaces des dictateurs, la Démocratie se sentit partout revivifiée. Elle avait un chef dont la gloire solaire, telle celle de Louis XIV, faisait soudain pâlir celle de tous les autres chefs d'État. Grâce à Roosevelt, l'Amérique venait de démontrer qu'un peuple civilisé peut surmonter les pires épreuves sans renoncer à la liberté. Bien au contraire, car c'était au nom même de cette liberté que Roosevelt avait combattu les tyrannies — toutes les tyrannies — et il ne cessait de proclamer que son but était de démontrer que le régime démocratique est non seulement viable, mais que de tous ceux connus, il est le seul qui assure la paix, l'abondance et le bonheur des peuples, à la condition qu'on sache le faire marcher.

Les nuages qu'on pouvait discerner à l'horizon étaient peu menaçants ou fort éloignés : on prévoyait des difficultés du côté du travail, mais rien de véritablement alarmant. Le chômage traînait encore, mais l'amélioration était visible.

Le déficit budgétaire persistait, mais depuis que cette question avait perdu de sa valeur en tant qu'argument politique, le public s'en désintéressait. On prévoyait aussi que la prospérité ne durerait pas toujours et qu'il fallait s'attendre à des réactions inévitables. On parlait aussi de l'inflation, cette épée de Damoclès des économies modernes, mais l'on pensait en général que toutes les leçons du passé n'étaient pas perdues et que l'Américain spéculateur et aventureux s'était probablement assagi. Du reste la prochaine *Dépression*, comme la prochaine guerre, appartenait au domaine des spéculations intellectuelles qui ne font pas d'image précise dans l'imagination des individus.

La situation du reste de la planète était certes peu réconfortante, mais ceux qui sont chargés de définir la politique étrangère des États-Unis ne voyaient dans la persistance des troubles auxquels sont en proie les autres pays qu'une raison de plus de rendre plus parfait encore l'isolement américain. C'est-à-dire qu'ils s'évertuaient et s'évertuent encore à accomplir le tour de force difficile qui consiste à se cacher la tête dans le sable tout en se lavant les mains, mais en conservant toutefois assez de dignité pour prêcher la sagesse et la morale au reste du monde. Les efforts mêmes qu'il fallait faire pour maintenir cette attitude acrobatique trouvaient leur récompense dans la conviction qu'ils contribuaient, par on ne sait trop quel prestige, à la paix universelle.

Ainsi le vent était à l'optimisme, ce qui, en Amérique, est l'état normal, et, au lendemain de ces radieuses élections du 3 novembre, nul ne prévoyait que la seconde lune de miel du président Roosevelt durerait moins de cent jours et que le pays se trouverait brusquement plongé dans une crise politique et morale suraiguë, et cela par la volonté même du Président.

*
* *

J'étais dans une grande ville du Middle West, le 5 février dernier, lorsque le message présidentiel sur la réforme judiciaire éclata comme une bombe.

Un club d'hommes d'affaires m'avait invité à leur donner une conférence et, tandis que mes auditeurs prenaient quel-

ques forces avant d'écouter ce que j'avais à leur dire sur la situation de la France et de l'Europe, le texte du message circulait d'une table à l'autre et les commentaires allaient bon train. Il me fut ainsi donné d'assister aux premières manifestations spontanées d'un phénomène fort rare en Amérique : la résurrection des passions politiques trois mois après l'*Election Day*.

La presque totalité des businessmen qui prenaient part à ce déjeuner avaient voté contre Roosevelt en novembre, et leur ardeur, comme celle de tout le monde, était tombée après la défaite. Mais elle se réveilla d'un coup sous le fouet d'une indignation sincère.

Le message du Président était complètement inattendu. Il suggérait des réformes s'étendant à l'ensemble des cours fédérales, mais on ne fut pas long à en dégager le trait essentiel : l'attaque contre la Cour Suprême.

Le Président proposait de fixer à soixante-dix ans la limite d'âge des juges composant la Cour. Ces juges sont nommés à vie, mais Roosevelt affirmait que les fatigues de leur charge étaient trop lourdes pour les plus vénérables d'entre eux et qu'il voulait les alléger en leur adjoignant autant de suppléants que la Cour comptait de septuagénaires. Leur nombre étant de six, le total pourrait ainsi être porté à quinze, à moins, bien entendu, que les six juges visés préférassent prendre leur retraite immédiatement, auquel cas ils seraient remplacés par des hommes plus jeunes nommés par Roosevelt, ce qui ne modifierait pas le total actuel de neuf.

On ne fut pas long à discerner l'intention véritable qui se cachait derrière cette sollicitude insolite de la part de Roosevelt envers les vieillards de la Cour. Ce qu'il voulait, c'était tout simplement changer la composition actuelle du haut tribunal, de façon à s'y assurer une majorité favorable au New Deal.

Roosevelt jetait le masque. Il révélait enfin toute l'étendue de son insatiable ambition. Non content d'être le maître d'une majorité populaire immense et d'un Congrès asservi, il voulait subjuguer le dernier carré de la résistance, mettre sous le boisseau cette Cour Suprême qui avait eu le courage de lui tenir tête. Il oubliait déjà le serment qu'il venait de

prêter pour la seconde fois sur les marches mêmes du Capitole entre les mains mêmes du président de cette Cour. Il violait la Constitution, sinon dans la lettre, du moins dans son esprit, en dénonçant cyniquement ceux qui en sont les gardiens loyaux, sous le prétexte fallacieux que six d'entre eux étaient trop affaiblis par l'âge pour s'assimiler les vérités nouvelles telles que les révèle la doctrine du New Deal. Roosevelt se montrait enfin sous son vrai jour : il était l'émule de Mussolini, de Hitler et de Huey Long...

La colère autour de moi n'était pas feinte, mais il s'y mêlait aussi une satisfaction fort apparente, celle bien naturelle qu'on éprouve à voir un ennemi commettre enfin la faute irréparable, longtemps attendue. Certes, on était indigné par tant de fourberie, car si Roosevelt avait eu le courage de faire connaître son projet avant d'être réélu, les Républicains eussent eu de bien plus grandes chances de le chasser de la Maison Blanche. Mais on était content malgré tout que le Président, qui avait si bien réussi jusqu'alors à éluder le combat sur le terrain dangereux de la Cour Suprême, sortît enfin de son embuscade pour s'offrir aux coups d'une opposition qui, bien que vaincue, n'était pas morte.

— Cette fois-ci, — me dit un de mes voisins de table, — Roosevelt a été trop loin. Il vient de commettre une faute que le pays ne lui pardonnera pas. A partir d'aujourd'hui commence la décadence de la légende rooseveltienne. Il y a longtemps que j'attendais cela...

*
* *

Depuis lors, la polémique a pris une telle ampleur qu'il faudrait écrire un volume entier pour en exposer toutes les péripéties. Les Républicains, surpris par une telle aubaine, eurent l'habileté de ne pas faire de la querelle une question de politique partisane. Tous, bien entendu, s'élevèrent avec violence contre ce que Dorothy Thompson appela « un coup d'état légal », mais ils ne s'avancèrent pas assez pour décourager ceux d'entre les Démocrates qui pensaient comme eux, et qui auraient pu devenir soupçonneux s'ils avaient cru qu'en lâchant Roosevelt ils servaient uniquement les Républicains.

Car il y a eu des défections nombreuses dans les rangs des Démocrates, si nombreuses même qu'il est très difficile de dire à l'heure actuelle si le Président peut être assuré d'une majorité au Congrès ou dans l'ensemble du pays si cette question faisait l'objet d'un plébiscite.

Le président Roosevelt prévit-il la violence de la réaction que sa suggestion allait provoquer? Et s'il l'anticipa, quelles sont les véritables motifs qui l'incitèrent à déchaîner une telle crise à un pareil moment?

On ne peut répondre à ces questions que par des suppositions que les événements qui se déroulent actuellement confirmeront ou démentiront. Toutefois, certains facteurs impérieux ont certainement dû avoir une influence sur la décision du Président de précipiter une crise tôt ou tard inévitable.

Le plus apparent est le conflit qui a éclaté entre certaines grosses industries et le Comité d'Organisation Industrielle que dirige John Lewis. Ce comité, le C. I. O., s'est séparé de la Fédération Américaine du Travail l'été dernier parce que son chef, John Lewis, estimait que le moment était venu de pousser le syndicalisme américain à une action plus énergique que ne le recommandait l'organisation timide de M. William Green. Le but de John Lewis est l'organisation de la totalité des travailleurs américains en de vastes unions industrielles. Ce principe exclut les syndicats corporatifs, car John Lewis prétend qu'il n'est plus possible, dans l'état actuel de l'industrie, de classer les travailleurs par métier, et que le seul moyen d'aboutir est de les unir globalement. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ce conflit qui est loin, du reste, d'être résolu. Il suffit de dire que, grâce au C. I. O., les États-Unis ont fait connaissance pour la première fois avec cette méthode de pression nouvelle qu'on appelle la grève sur le tas.

Depuis le début de l'année, les occupations d'usine se sont répandues comme une épidémie, et elles ont produit des réactions assez analogues à celles que nous avons vues en France. Le patronat a résisté, arguant de l'illégalité manifeste de ces occupations; les tribunaux ont rendu des arrêts d'expulsion des grévistes; ces arrêts n'ont pas été exécutés, sauf dans quelques cas isolés, parce que les autorités chargées de leur exécution ont reculé devant le risque de conflits sanglants.

Finalement, on a négocié et, dans beaucoup de cas, obtenu des accords temporaires ou des trêves, mais l'on n'a pas trouvé de solution d'ensemble, et chaque État règle ces conflits à sa guise et selon les circonstances.

Le Gouvernement Fédéral, représenté par miss Perkins, secrétaire du Travail, a maintenu une attitude ambiguë, refusant obstinément d'arbitrer officiellement et exerçant son influence dans la coulisse. On a accusé le président Roosevelt de ne pas oser se servir de son autorité contre le C.I.O. parce que John Lewis lui avait donné son appui pendant les élections. Il se peut aussi que le Président veuille, par son abstention volontaire, démontrer l'insuffisance des pouvoirs fédéraux devant un conflit national et amener ainsi l'opinion publique à se ranger à ses côtés dans sa lutte pour une plus grande centralisation de ces pouvoirs.

Quoi qu'il en soit, les possibilités de troubles graves qu'offre ce conflit sont réelles par les occasions multiples qu'ils donnent aux agitateurs de toutes espèces. John Lewis s'efforce de maintenir l'ordre et la discipline dans le mouvement qu'il a déclenché, mais ses troupes l'ont déjà débordé dans plusieurs occasions, et cela de son propre aveu. La méthode des agitateurs est partout la même : elle consiste à provoquer de nouvelles occupations d'usines, soi-disant spontanées, en violation flagrante d'accords dûment ratifiés par le patronat et le C. I. O. et lorsque les délégués de John Lewis ont essayé de faire comprendre aux grévistes la nécessité de tenir leurs engagements, ils ont été accueillis avec plus de violence que les patrons eux-mêmes.

Qui sont les instigateurs de ces révoltes inquiétantes? On accuse les communistes ou les trostkystes ou les uns et les autres, mais sans qu'on ait réussi jusqu'à présent à fournir les preuves de l'existence d'un mouvement concerté de leur part. Toutefois, il est absolument certain que les éléments révolutionnaires trouvent un terrain fertile dans les conflits suscités par la croisade du C. I. O. La discipline syndicale est vague dans les armées de John Lewis et il a beau répudier avec insistance le communisme ou toute autre forme d'extrémisme, il n'est pas certain qu'il réussisse à en enrayer les progrès dans une masse d'hommes et de femmes grisés par le succès

d'une méthode nouvelle et terriblement efficace jusqu'à présent.

Un autre aspect de la situation générale telle qu'elle se présentait à la fin janvier et qui mérite de retenir l'attention, est l'accroissement rapide des risques d'inflation. Le Gouvernement commence à éprouver quelques difficultés à emprunter aux mêmes taux que par le passé, non pas que l'argent manque, mais la reprise des affaires privées — y compris les plus spéculatives — détourne la clientèle des obligations d'État. Le danger, que nous avons déjà signalé ici, commence à apparaître clairement. La congestion des crédits devient une menace. Les prix montant, et la confiance étant revenue, on voit se dessiner de nouveau une de ces fantastiques galopades vers les bénéfices anticipés sur un avenir plus ou moins lointain. Le grand public ne spécule pas encore, mais la courbe ascendante du Stock Exchange lui donne des démangeaisons d'impatience. Chacun se dit que tous les éléments d'une crise semblable à celle de 1929 sont présents en puissance, mais chacun pense également qu'il aura le temps de retirer son épingle du jeu et que pendant les trois ou quatre années prévues pour la durée du boom actuellement amorcé, on pourra réaliser quelques opérations fructueuses.

Devant cet état d'esprit inquiétant, Washington a jeté quelques cris d'alarme et l'on sent dans l'entourage du Gouvernement une certaine nervosité. Roosevelt a réussi, il est vrai, à imposer quelques restrictions légales à une nouvelle orgie spéculative telle que celle qui semble se préparer, mais ces restrictions sont-elles suffisantes? D'après certaines déclarations de Washington, on semble en douter.

Si tel est le cas, il est parfaitement évident que le président Roosevelt n'a aucune envie de subir le même sort que son prédécesseur, le président Hoover. Il tient à rester le sauveur de son pays — de tous les points de vue — et il se peut fort bien qu'il ait résolu de réformer la Cour Suprême maintenant, parce qu'il sent que cette magnifique prospérité, si chèrement payée, n'est pas aussi stable qu'on pourrait l'espérer et qu'il est encore nécessaire de lui imposer une tutelle.

Cela expliquerait la contradiction évidente entre les déclarations optimistes du Président avant les élections, alors qu'il

peignait la situation avec les couleurs les plus roses, et le tableau assez noir qu'il en trace maintenant pour justifier la nécessité de nouvelles réformes et de nouveaux progrès sociaux.

*
* *

Quoi qu'il en soit, il est évident que le Président a résolu de jouer son va-tout sur la réforme judiciaire.

Un mois après son message au Congrès, il prit en mains sa propre défense avec un courage et une énergie auxquels il faut rendre hommage. Revenant à une méthode qui lui a toujours réussi, il prononça deux grands discours à la radio, à quelques jours d'intervalle, dans lesquels il déversa tout ce qu'il avait sur le cœur, et le moins qu'on puisse dire est qu'aucun président des États-Unis n'avait jamais été aussi loin dans la critique de la plus vénérée des institutions nationales.

Renonçant à tout subterfuge, il n'invoqua plus le prétexte de la sénilité des juges, et il s'attaqua franchement au nœud du problème. Il dénonça la Cour Suprême comme une institution nettement politique qui outrepassait ses pouvoirs, parce que ses membres étaient plus préoccupés de défendre leurs convictions personnelles que d'essayer de favoriser l'œuvre de réforme sociale et nationale qu'il avait, lui, Roosevelt, reçu le mandat de mener à bien par une délégation directe du suffrage universel.

Il expliqua qu'il n'était nullement opposé à un amendement constitutionnel, mais que n'ayant que quatre ans devant lui, il n'avait pas l'intention d'attendre, parce qu'il ne voulait pas laisser à son successeur une œuvre inachevée. Il lia nettement la série des arrêts rendus par la Cour Suprême au cours des dernières quatre années à la campagne d'une opposition réactionnaire et antinewdealiste. Il se félicita ironiquement d'avoir réussi à réveiller de nouveau la colère de ses ennemis :

« Au lendemain des élections, dit-il, quelques-uns de nos partisans manifestèrent un certain malaise à l'idée que nous allions nous prévaloir de l'excuse d'une fausse période de bons sentiments pour nous dérober à nos obligations. Ils

s'inquiétaient de constater que le symptôme sinistre de la propagande et des volées d'épithètes de l'été et de l'automne derniers avait disparu. Mais aujourd'hui, ceux qui ont mis leur confiance en nous sont rassurés. Car le tumulte et les cris ont éclaté de nouveau — émanant précisément des mêmes parages. Ce nouveau rugissement — car c'est là le mot propre — est la meilleure preuve que nous avons commencé à tenir nos promesses et que nous avons commencé à lutter contre des conditions qui font qu'un tiers de cette population est mal nourri, mal vêtu et mal logé... »

Il fit une distinction nette entre les deux catégories de ses adversaires actuels : le premier groupe est le même qui le combattit toujours, et celui-là ne l'intéresse évidemment pas. Le second est beaucoup plus redoutable, car il est formé de ceux qui ont déserté Roosevelt à la suite de son attaque contre la Cour Suprême, parce que cette atteinte sacrilège portée à l'arche sainte de la Démocratie constitutionnelle éveillait en eux des craintes et des doutes extrêmement troublants. A ces amis d'hier qui menacent de l'abandonner, Roosevelt a crié : « Mais regardez donc les étranges compagnons que vous vous donnez ! » Il n'est pas absolument certain que cette exhortation suffise à ramener au bercail les brebis effrayées par l'orage.

*
* *

Du point de vue d'un observateur qui n'exercerait que ses facultés logiques, le système gouvernemental américain, malgré toutes ses prétentions à assurer parfaitement l'équilibre et le contrôle réciproque entre l'Exécutif, le Législatif et le Judiciaire, de façon à préserver les principes démocratiques, est un des plus bancals et des moins démocratiques qui soit. Théoriquement, il est parfait, puisqu'en dernier appel c'est le peuple qui se prononce par le poids de la majorité des suffrages. Mais en pratique, et dans les cas les plus graves, — c'est-à-dire lorsqu'il s'agit d'un amendement à la Constitution, — ce n'est plus la pluralité nationale qui compte, mais la représentation des États. Les deux tiers d'entre eux, c'est-à-dire treize, ne représentant que 5 p. 100 de l'électorat total, peuvent bloquer un amendement.

En outre, pour faire passer un amendement, il faut des mois et des années, ce qui permet à une minorité bien organisée d'exercer une influence obstructionniste hors de proportion avec son importance numérique.

Le mécanisme du contrôle réciproque entre les trois branches du Pouvoir donne à la Cour Suprême un avantage de fait énorme. L'Exécutif, représenté par le Président, a le droit de veto sur le Législatif, mais le Parlement peut passer outre au veto présidentiel à une majorité des deux tiers. Ici, le contrôle réciproque est bien équilibré, semble-t-il. Mais ni le Législatif, ni l'Exécutif n'ont le moindre recours contre un arrêt de la Cour Suprême, qui tire son autorité directement de la Constitution ou, pour être plus exact, de l'interprétation qu'elle donne à ses articles. Pour renverser une décision des neuf juges, il faut, soit qu'ils la renversent eux-mêmes (ce qui arrive du reste), soit un amendement constitutionnel. Il n'y a pas d'autre moyen.

La situation est encore compliquée par le fait que la Constitution n'est pas un document très explicite. « La Constitution, a dit le juge Hughes, président de la Cour, est ce que la Cour Suprême veut qu'elle soit. » Il n'est pas non plus nécessaire que les neuf juges soient tous d'accord, et ils le sont, en fait, assez rarement. Comme l'a dit Roosevelt, il suffit qu'un seul des juges change d'avis pour changer une législation affectant la nation entière.

Une autre particularité de ce haut tribunal est qu'il ne donne pas de consultations. Ni le Président, ni le Parlement, ni personne ne peuvent savoir d'avance si une loi est constitutionnelle ou non. Elle doit être votée, ratifiée et appliquée à tâtons, pour ainsi dire, et l'on ne saura si elle est valide que le jour où quelqu'un voudra la contester devant le haut tribunal qui, en son conseil olympien, décidera alors, mais alors seulement, si cette loi est conforme ou non aux Tables de la loi.

Il ressort de ce système que le pouvoir de la Cour Suprême est négatif. Mais il est formidable, et lorsqu'on se trouve dans une période comme celle-ci, c'est-à-dire à un moment où l'Exécutif se croit tenu, à tort ou à raison, d'agir vite et souvent, il devient évident qu'une opposition qui pense ou sent

dans le même esprit général que la majorité des neuf arbitres trouve en la Cour Suprême un pivot de résistance aussi imprenable que le fut Verdun pendant la guerre pour les armées allemandes.

Ainsi, si l'on jugeait l'affaire en bonne logique seulement (c'est-à-dire selon la nôtre bien entendu), ce qui serait étonnant ce n'est point que le président Roosevelt voulût changer la majorité de la Cour Suprême à son profit par un stratagème inspiré du plus pur opportunisme, mais c'est qu'il jouât tout son passé et tout son avenir, tout son prestige personnel et sa place dans l'histoire sur une réforme d'une portée si aléatoire et si brève. On est obligé d'en conclure que le Président, toujours fidèle à sa méthode empirique, a préféré ébranler les murs de la redoutable forteresse pour voir jusqu'où s'étendraient les lézardes plutôt que de l'emporter par un assaut direct. Quant aux données fondamentales du problème, il ne s'en soucie guère pour le moment, semble-t-il, car il n'y a aucune raison de supposer que la Cour Suprême de quinze membres qu'il veut léguer à son successeur, en 1940, ne fera pas à celui-ci autant d'opposition systématique que n'en font aujourd'hui à Roosevelt les neuf titulaires dont il se plaint. Que le pouvoir négatif de la Cour Suprême dépende de neuf hommes, de quinze, de cinquante ou d'un seul ne diminue en rien la puissance paradoxale dont une tradition respectueuse jusqu'à la superstition a investi cette institution.

C'est du reste pour cette raison surtout — parce qu'on sent dans la proposition du Président un élément de roublardise politique — que tant de bons esprits, et parmi les meilleurs, sont en proie aujourd'hui aux doutes les plus angoissants.

*
* *

Le fond de la question, c'est que le projet de réforme judiciaire pose tout simplement le problème de la priorité du mouvement, dont le Président est l'inspirateur, sur le mécanisme traditionnel et académique, dont la rigidité et la lenteur mêmes apparaissent aux yeux de beaucoup de gens réfléchis comme la garantie fondamentale de leurs libertés et de leurs droits les plus sacrés.

Cette grande querelle met en lumière un conflit qui n'intéresse pas seulement l'Amérique : c'est le conflit entre deux formes de la Démocratie. L'une est statique et fortement encadrée par des institutions solides ; l'autre est un mouvement qui bat en brèches les murs du passé. La première a déjà une longue histoire et des traditions précieuses ; la seconde est née de la crise, ou plutôt d'une série de crises politiques, économiques, morales. Elle est encore en pleine évolution, empruntant à son aînée son langage, mais dans un sens déjà très différent et qui change chaque jour.

En Amérique, cette nouvelle forme de la Démocratie s'appelle le New Deal. A son début, on s'en souvient, ce New Deal, ce n'était rien d'autre qu'un ensemble de mesures improvisées ayant pour but de remédier à une crise matérielle et morale. Mais très vite, il devint apparent que beaucoup de ces mesures, justifiées par l'urgence, répondaient aussi à des aspirations nouvelles chez les masses. Souvent elles les créèrent, et l'on s'aperçut bientôt que le New Deal, tel un courant se frayant un passage au hasard des accidents du sol, suivait une certaine pente.

Quant aux limites dans lesquelles pouvaient s'inscrire le New Deal, elles ne durent pas apparaître très clairement à son auteur, absorbé qu'il était par la formidable tâche qu'il avait assumée. En fait, il est vraisemblable que ses idées s'organisaient au fur et à mesure que les circonstances extérieures à sa volonté heurtaient ou favorisaient ses expériences. Toutefois, et sans jamais se cristalliser en doctrine, le New Deal évolua rapidement, et de méthode de sauvetage applicable à une crise déterminée dans le temps et dans l'espace qu'il était à l'origine, il devint la formule même du salut général de la Démocratie en Amérique et même ailleurs.

Depuis quelques mois, en effet, depuis sa réélection surtout, le président Roosevelt est enclin à penser que la Démocratie et le rooseveltisme ne font qu'un, ce qui veut dire que la Démocratie ne peut survivre qu'en évoluant continuement. Mobile, transformable et inspirée, elle doit être une marche en avant ininterrompue. C'est en égalant et même en surpassant le dynamisme destructeur, mais réel, des dictatures totalitaires qu'elle évitera d'être balayée par elles.

Considéré sous cet angle, le rooseveltisme se trouve ainsi en conflit net non seulement avec les systèmes autarchiques doctrinaires comme le communisme, ou figés dans leur obsession héroïque comme les dictatures, mais aussi avec la résistance acharnée des institutions établies et des intérêts fortement retranchés au milieu desquels il cherche à se frayer un chemin.

On a dit souvent qu'il y avait des analogies entre l'expérience Blum et l'expérience Roosevelt. Ce genre de parallèle ne peut pas être poussé trop loin sans forcer les faits, mais il est certain que l'on peut trouver des rapports profonds entre l' « esprit » du Front Populaire et l' « esprit » du New Deal, de même que dans certaines conséquences pratiques de ces deux mouvements. Des deux côtés de l'Atlantique, les deux groupes de forces en présence dans chacun des deux pays s'accusent réciproquement de trahir ce qu'ils prétendent sauver. Les défenseurs de la Démocratie statique dénoncent la fluidité de la Démocratie marchante comme un symptôme de la dissolution prochaine et inévitable de la Démocratie tout court. Les autres, les partisans de Roosevelt et du Front Populaire, voient dans cette fluidité même le signe probant de la régénérescence d'un organisme en voie d'ossification.

En Amérique, les partisans de Roosevelt soupçonnent les Républicains et les Conservateurs d'être attirés, plus ou moins consciemment, par l'idéologie fasciste. Ceux-ci, par contre, sont bien persuadés que si Roosevelt ne recherche pas la dictature pour lui-même (et ils n'en sont pas sûrs), il la prépare pour un autre.

Une autre caractéristique frappante des deux mouvements est la tendance commune aux deux majorités sur lesquelles ils s'appuient de dédaigner les voies régulières qui permettent à la volonté populaire de s'exprimer. Aux États-Unis comme en France, ces majorités recherchent un lien direct entre elles et le pouvoir exécutif, et les Parlements sont appréciés par elles dans la mesure où ils se montrent dociles. Ce lien, en Amérique, est peut-être plus visible qu'en France, parce qu'il se traduit en une sorte de contrat spirituel entre la majorité et un homme. Ce contrat est en tous cas plus ancien, puisqu'il est né spontanément, il y a cinq ans, d'un élan d'enthou-

siasme prodigieux et il a été ratifié plusieurs fois par des majorités sans cesse croissantes.

Nous avons mentionné les occupations d'usines. Ici aussi, on peut faire des rapprochements. L'opinion publique a accueilli ce phénomène nouveau avec un sentiment de malaise. Occuper des usines à Detroit ou à Billancourt, c'est dans les deux cas violer les droits de la propriété telle que la définit une législation sur ce point identique dans les deux pays. Mais ce qui est intéressant, c'est de constater que ces occupations n'ont pas suscité le mouvement de réprobation universelle auquel on aurait pu s'attendre dans un pays aussi fortement attaché à ses concepts juridiques traditionnels. Selon la philosophie de la Démocratie nouvelle, la notion de la propriété n'est pas aussi simple qu'on le croyait, et miss Perkins a été jusqu'à déclarer que l'illégalité de ces occupations n'était pas complètement prouvée.

Ceci nous amène à indiquer une autre cause profonde du conflit qui divise les deux systèmes que nous avons essayé de définir : la Démocratie rooseveltienne cherche à s'orienter en tenant compte avant tout des conditions économiques du monde moderne et c'est ce qui lui donne son caractère empirique, car il est évident que rien ne change plus vite que le tableau économique ; les Démocrates conservateurs, par contre, veulent que les actes du Gouvernement, comme ceux des citoyens, s'inscrivent toujours dans le cadre de la Loi, prétention que nul ne saurait blâmer si cette Loi elle-même pouvait évoluer aussi vite que les phénomènes économiques.

Malheureusement, et surtout en Amérique, tel n'est pas le cas. La Constitution américaine est un admirable document, mais l'on ne peut pas remédier au fait que ce document ait été écrit, il y a plus de cent cinquante ans, à une époque où les phénomènes économiques qui nous commandent aujourd'hui étaient soit complètement inexistants, soit ignorés. Si bien que, malgré toute l'élasticité de cette Constitution, on ne peut pas faire qu'elle s'applique, autrement que par des prodiges d'acrobatie juridique, à des conditions que ses auteurs ne pouvaient évidemment pas prévoir.

D'où il découle que la lutte engagée par le président Roosevelt en ce moment peut être interprétée comme le résultat du

grippement de deux engrenages qui ne tournent pas à la même vitesse : le volant économique tourne plus vite que le rouet judiciaire.

*
* *

Quel que soit le point de vue auquel on se place, un fait domine tous les autres : c'est qu'aujourd'hui, comme il y a quatre ans, la scène américaine est occupée par une des personnalités les plus envahissantes de l'histoire contemporaine. Au cours de ces quatre années, le président Roosevelt a réussi à prendre dans la vie quotidienne de ses compatriotes une place qu'aucun de ses prédécesseurs n'a eue de son vivant. D'habitude, et en Amérique comme ailleurs, il faut être mort pour influencer à ce point les idées d'un peuple. Il faut être grandi et ennobli par le recul du temps et être déjà entré dans la gloire.

Cela est si vrai qu'au lendemain des élections de novembre, beaucoup d'observateurs perspicaces, constatant l'apothéose de Roosevelt, tombèrent d'accord pour prédire que le Président n'allait plus se soucier désormais que de préparer sa place dans l'histoire. La phase trépidante était finie et l'on ne doutait pas que le Président serait heureux lui-même de se reposer un peu sur ses lauriers.

On se trompait complètement. Le président Roosevelt ne cessera vraisemblablement d'agir que le jour où il cessera de vivre. Nous ignorons l'idée qu'il se fait de son rôle sur cette terre et de la place qu'il désire occuper dans le Panthéon américain, mais il est bien évident que ses méditations sur ce point ne l'incitent pas à s'immobiliser dans une attitude contemplative. Et cela, même en Amérique où tout le monde vit au présent et avec une intensité inconnue en Europe, finit par étonner. On a peine à comprendre qu'un homme, fût-il le Président des États-Unis, puisse être dévoré d'une activité aussi insatiable et aussi soutenue.

La vérité, c'est que le président Roosevelt se dépense moins en vue d'atteindre le but plus ou moins déterminé qu'il s'est assigné, que pour satisfaire le prodigieux plaisir personnel qu'il éprouve à accomplir sa tâche. La Terre Promise mal repérée, vers laquelle il entraîne son peuple, est peut-être

un mirage, mais son optimisme, sa bonne humeur et même sa légèreté ont pour cause réelle le fait extrêmement simple que Franklin Roosevelt est enchanté d'être Président des États-Unis. Le métier de chef d'État ne lui paraît ni lourd, ni fastidieux, ni tragique. Il est parfaitement conscient de la responsabilité immense qui pèse sur ses épaules, mais elle ne l'incite pas à adopter l'attitude de Hamlet ou de Napoléon.

Il ne croit pas que ce soit le destin qui l'ait désigné pour sauver son peuple, mais il pense que rien n'est impossible aux hommes parce que, comme tout véritable Américain, il a une foi inébranlable dans la perfectibilité de l'intelligence humaine et dans le progrès de la race. Il manque de messianisme métaphysique. Sa philosophie est essentiellement humanitaire. Il croit au triomphe ultime des « hommes de bonne volonté ».

Il ferait le plus lamentable des dictateurs. Impossible d'imaginer le président Roosevelt assis tout seul dans une salle de marbre grande comme une gare, ou se retirant au plus profond des forêts pour y méditer sur le destin national. Il a horreur d'être seul. Il conçoit son rôle comme celui d'un *leader* dont il croit que ses compatriotes ont besoin, mais il ne confère à ce rôle aucun caractère héroïque ou sublime. Rien ne le stimule autant qu'une discussion animée de part et d'autre ou une simple conversation où le sérieux et la gaîté se mêlent.

Est-ce à dire que le président Roosevelt soit incapable de réflexion et de gravité ? Beaucoup l'affirment, alléguant qu'un homme qui a passé par une épreuve physique et morale aussi tragique que celle qui l'a frappé, et qu'il a su surmonter, a une tendance inconsciente à minimiser les épreuves et les souffrances des autres. Il aurait l'insensibilité de certains grands malades.

Nous croyons, pour notre part, que ce soi-disant manque de sensibilité ou de sérieux a des causes toutes différentes. C'est l'attitude normale d'un homme bien né et bien élevé et dont l'esprit est suffisamment poli et souple pour préférer répondre par une ironie ou un grand éclat de rire (qui ne sonne pas toujours très franc, du reste) aux attaques brutales ou aux revers de la fortune. Roosevelt a de l'humour et il

appartient à un milieu où le bon ton veut qu'on se montre uniformément courtois, accueillant et gai, même en présence des gens qu'on déteste le plus, ce qui n'empêche ni de les détester ni de se venger d'eux. Les gens du monde apprennent à être hypocrites. Or, le président Roosevelt est essentiellement un homme du monde.

Ce fait constitue, du reste, le plus étonnant paradoxe de notre époque. Il est beaucoup plus curieux de voir un aristocrate comme Roosevelt à la tête de la plus grande des Démocraties que de voir un peintre en bâtiment Chancelier du Troisième Reich. Qu'un pays comme l'Amérique, où tout tend à se confondre dans la masse anonyme, où les types les plus représentatifs sont le businessman direct et positif, le *farmer* retors et fruste, le jeune athlète candide ou le technicien dédaigneux de tout intellectualisme ; que ce pays ait choisi, en un moment pareil, un homme aussi typique de l'élite restreinte, raffinée et, par bien des côtés, surannée à laquelle il appartient, est un phénomène que les historiens de l'avenir auront sans doute quelque peine à expliquer.

Le jour où j'eus l'honneur d'être invité à Hyde Park par madame James Roosevelt, la mère du Président, peu de temps avant les élections, j'éprouvai, en franchissant la grille du parc, une impression encore familière en Europe, mais qui est excessivement rare en Amérique. Vivant douze mois de l'année dans cette atmosphère abstraite qui est celle des villes américaines, où tout n'est que ferraille, ciment armé, briques creuses, faux marbre, verre et cellophane ; ou voyageant parfois à travers le pays, au milieu d'une nature qui est soit trop féroce et trop sordide, soit trop bien maquillée par les ingénieurs-jardiniers et par les fabricants de paysages, j'éprouvai, à parcourir ces allées de gravier bordées de grands arbres bien émondés, le sentiment de retrouver quelque chose qui n'est plus de ce temps, ni de ce pays : l'air des anciens domaines longuement humanisés par le cours ininterrompu des générations qui, l'une après l'autre, y ont fidèlement vécu.

La maison de Hyde Park est sans prétention architecturale, mais elle est d'une élégance simple et confortable qui rappelle l'Angleterre. La bibliothèque est la pièce principale. Elle est très vaste, avec des boiseries de chêne. Les livres montent

jusqu'au plafond et débordent un peu partout dans la maison. Des modèles de bateaux, des poissons momifiés pêchés par le Président, un grand héron vert empaillé que le petit Franklin tua quand il était enfant, des photographies de famille, des portraits, donnent une atmosphère de gentilhommière à cette grande maison où rien ne paraît neuf et où, pour une fois, une famille américaine a semblé concevoir que les agréments de la vie chez soi peuvent ne pas dépendre uniquement d'une plomberie sans défaillances et d'un chauffage central indétraquable.

Une des tantes du Président a dit de lui un jour : « Franklin a été élevé dans un beau cadre. » Et cela est vrai et c'est pourquoi nous croyons que c'est dans ce cadre qu'il faut chercher quelques-unes des contradictions apparentes dans la personnalité et dans les idées de celui qui y a vécu enfant et qui y retourne encore chaque fois qu'il le peut.

Faute de place, nous ne pouvons ici qu'indiquer certains points de repère pouvant servir à une étude psychologique du président Roosevelt.

On s'est étonné que le Président se montrât si agressif lorsqu'il dénonçait ceux qu'il appelle les « economic royalists », c'est-à-dire les puissances d'argent, Wall Street, etc. On lui reproche amèrement d'être traître à sa classe, car n'est-il pas né riche lui-même?... Oui, certes, mais pour un gentilhomme terrien comme lui, cette partie de l'activité humaine, qui consiste à gagner de l'argent sans autre but que de s'enrichir, lui paraît antisociale et vaguement répugnante. Son attitude sur ce point est un anachronisme. C'est celle de toutes les aristocraties de naissance vis-à-vis des gens d'affaires.

Autre anachronisme : Roosevelt a le sentiment de la terre, phénomène rare en Amérique, un sentiment poétique et un peu mystique, semble-t-il. Il voudrait, s'il ne tenait qu'à lui, que tous ses compatriotes eussent, comme lui, le sens de la propriété positive (en opposition avec la propriété fictive qui consiste à détenir des actions dans une grande entreprise industrielle). L'instinct nomade, si fort chez les Américains, les empêche de s'enraciner nulle part, et Roosevelt sent, dans ce penchant national, un péril pour la sécurité de tous. Il

devient passionnément éloquent lorsqu'il parle de la nécessité de sauver le *sol* des États-Unis, dont tout le centre tend chaque année à ressembler davantage au Sahara.

Éduqué comme il l'a été par les meilleurs professeurs, mis en contact dès sa plus petite enfance avec les idées et la culture de l'Europe, il a acquis très jeune une aisance à se mouvoir parmi les idées, qui n'est pas l'apanage de ses compatriotes toujours un peu raides dans l'art de la spéculation gratuite.

Il n'est pas un penseur profond, mais c'est un amateur de pensées hors pair. Il s'apparente à ces jeunes nobles de la fin du XVIIIe siècle qui se montrèrent les plus fervents disciples des Encyclopédistes. Comme eux, Roosevelt préfère la compagnie et les conseils des « professeurs » et des intellectuels à celle des amis de sa famille (qui, d'ailleurs, le renient presque tous, par une réaction bien naturelle).

On ne doit pas omettre un détail important dans la vie du président Roosevelt, le fait qu'il est le fils unique d'une mère qui l'admire et l'a toujours choyé.

On faisait un jour des compliments à madame James Roosevelt sur la sagesse remarquable de son petit garçon : « Mais comment ne serait-il pas sage, répondit-elle ? Il n'a ni frères, ni sœurs pour l'ennuyer. »

On pourrait répondre aujourd'hui qu'il a, par compensation, de nombreux cousins et cousines qui ont, depuis lors, amplement réparé cette lacune dans la vie d'un petit garçon un peu gâté. Et, à ce propos, signalons en passant cet autre paradoxe, curieux pour notre époque, de l'importance extraordinaire des rivalités intestines d'une famille, dont la plupart des membres, loin d'éprouver la moindre vanité à voir l'un des leurs occuper le plus haut poste de l'État, en tirent prétexte, au contraire, pour le combattre publiquement, par la parole et par la plume, avec une virulence qui prouve que, s'ils ne sont pas tous du même avis, tous ont, en tous cas, du sang Roosevelt dans les veines.

A cause de ses origines et de son éducation, à cause d'une carrière longtemps médiocre et marquée par une série de demi-échecs (le Président réussit fort mal lorsqu'il se lança dans les affaires et cela, pour beaucoup d'Américains, est la preuve d'une nullité congénitale), à cause de son charme

physique et intellectuel et de la terrible maladie qui lui révéla à lui-même toute son énergie, à cause de l'essor foudroyant qui le porta enfin au faîte du pouvoir à un moment critique, le président Roosevelt échappe encore au jugement impartial de l'histoire et s'il cherche, comme on le dit, à se situer dans la renommée, il ne semble pas qu'il soit très fixé lui-même sur l'image qu'il veut laisser de lui-même.

Il est doué d'un caractère compliqué. Ses actions correspondent rarement à un mobile unique. Il ne suit jamais un plan complètement prévu. Il est tout à la fois réaliste et inspiré, obstiné et changeant, généreusement humanitaire et strictement personnel. Sa pensée projette un grand halo de lumière éblouissante plus qu'elle n'éclaire les détails de la route. Quand il parle aux masses, il donne une impression de logique et de précision qui emporte toutes les résistances, mais quand on lit ses discours après les avoir entendus, on retrouve rarement leurs vibrations. Il est très difficile de traduire en français un discours du président Roosevelt. Son style est pourtant clair et il a l'amour des mots heureux et des expressions frappantes. C'est un grand artisan de slogans, mais l'on est généralement plus séduit par le brio de ses phrases que par leur profondeur. On ne peut nier cependant qu'il atteigne parfois à une sorte de sublime dans l'envolée et qu'on ne sente en lui la chaleur d'une flamme pénétrante, mais peut-être reste-t-il toujours trop personnel et trop sonore pour faire entendre les accords sereins de la sagesse. Il ne crée pas les idées, mais il entretient autour de lui-même un climat qui les stimule.

Plus artiste que penseur, s'il fallait le rattacher à une école, ce serait à celle des impressionnistes. Il ne résiste pas à une belle touche de couleur oratoire, et il lui est arrivé souvent de devoir se battre pendant des mois pour justifier un mot trop bien trouvé, mais qui dépassait peut-être la mesure.

Son charme personnel est légendaire. Il s'en sert radieusement, et autant pour retenir ses amis que pour retourner ses ennemis. Il aime plaire et, lorsqu'on assiste à ses conférences de presse, on a parfois l'impression d'être dans la loge d'une grande vedette. Il met une coquetterie presque féminine à rendre aussi agréables et mémorables que possible ces visites

qui, dans la routine de la vie du reporter, devraient être des corvées banales.

Il se peut que sa faculté la plus exceptionnelle soit ce qu'on appelle son sens politique. On ne peut pas dire qu'il calcule juste, mais il semble doué d'un talent comparable à celui du sourcier, lorsqu'il s'agit de découvrir les courants d'une opinion publique sans cesse changeante. Ajoutez à cela son sens du rythme, ce qu'en langage cinématographique on appelle le « timing », qui lui permet de se tromper très rarement sur l'opportunité d'agir ou de rester obstinément passif.

Mais toutes ces qualités et tous ces défauts d'un caractère tout en nuances n'expliquent pas le prestige d'une personnalité qui pousse à l'exaspération ceux qui ne peuvent supporter les arabesques de sa pensée et de ses actes et qui, pourtant, s'impose à la majorité de cette nation de cent trente millions d'hommes.

La vérité, c'est qu'au centre de la personnalité du président Roosevelt, il y a une énergie, une force, qui est bien la sienne sans doute, mais qui s'identifie à quelque chose qui le dépasse : l'esprit d'un peuple qui veut sentir qu'il est en marche vers un monde meilleur.

Ce mouvement s'exprimera-t-il un jour dans un ordre nouveau qui puisse se réclamer des principes démocratiques que nous reconnaissons encore, ou les balaiera-t-il tous dans le vent d'une réaction violente ?

Telle est la question que nous propose la crise de la démocratie en Amérique.

RAOUL DE ROUSSY DE SALES

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA SOCIÉTÉ

LA DERNIÈRE INCARNATION DE MONSIEUR DE COURPIÈRE[1]

Alain, qui n'avait jamais entendu parler de ces choses-là, prenait un air douloureusement ahuri; et la duchesse, qui attendait mieux d'un héros tel que M. de Courpière, semblait déçue. Il n'était que temps d'indiquer un autre point de direction. Avant de quitter le sujet du monde, j'amenai assez adroitement deux ou trois très grands noms qui sont la parure de la science française plus encore que du faubourg Saint-Germain. Madame de Longueville me dit brutalement :

— Oui, c'est toujours ceux-là que l'on cite quand on essaye de nous faire accroire que les gens du monde ne sont pas complètement idiots.

Je sentis qu'il était inutile d'insister, et je ne tardai plus de mettre en pratique la méthode de madame la marquise de Ventnor. Je pris l'air le plus bête qu'il me fut possible, et pour mettre M. de Courpière sur le chapitre des républiques soviétiques, je dis *ex abrupto*, sans chercher une inutile transision, que moi aussi, connaissant assez bien la Russie de l'ancien régime, j'avais été maintes fois tenté de visiter l'U. R. S. S. pour faire des comparaisons. J'ajoutai, en rougissant de répéter le cliché qui a couru parmi les personnes bien pensantes et peu sympathiques au communisme, que j'en avais toujours été détourné par la crainte, que dis-je? par la certitude de ne rien voir en Russie que ce qu'on voudrait bien me montrer. M. de Courpière me fit une réponse qui m'étonna au sens

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 avril 1937.

plein de ce mot, et à laquelle j'aurais été bien empêché de trouver une réplique.

— J'ai, me dit-il, traversé tout le pays, de Leningrad à Odessa. Ce n'est pourtant pas uniquement pour m'en jeter plein la vue qu'on avait ensemencé des étendues immenses de steppe, et que les terres noires avaient produit une magnifique moisson.

Madame de Longueville et le jeune vicomte se récrièrent sur la justesse de cette remarque, elle avec chaleur, lui avec un peu plus de réserve. Ils étaient évidemment, l'un comme l'autre, de parti pris; mais je dois convenir que M. de Courpière avait eu le dernier mot. Loin de m'en fâcher sottement, j'en fus bien aise, et encouragé par ce début qui passait mon espérance, je le pressai de nous décrire quelques-unes des merveilles qu'il lui avait été donné de voir en U. R. S. S.

Je suis obligé de reconnaître que la méthode Ventnor qui m'avait si bien réussi tout à l'heure, ne donna cette fois aucun résultat appréciable. M. de Courpière n'avait rien vu, ni à Leningrad, ni à Moscou, non pas qu'on ne lui eût rien laissé voir, mais parce qu'il avait naturellement des yeux pour ne point voir. L'infirmité native de sa vision était seule responsable du néant de son information.

Bien que la mienne fût alors tout à fait superficielle et de seconde main, je savais que les personnes les moins suspectes de sympathie pour le marxisme louaient les œuvres de science et d'hygiène, les hôpitaux, les laboratoires. J'essayais de le mettre sur ce chapitre. Je le soufflais, comme, à l'oral du baccalauréat, un camarade complaisant souffle au candidat en détresse que la mère de Henri IV était Jeanne d'Albret; et il me répondait comme le candidat qui a mal entendu et qui dit : « Jeanne d'Arc ». J'étais consterné.

Mais il aurait pu me faire des réponses encore plus vides ou plus extravagantes : l'espèce de culte que lui avaient, en coup de foudre, voué son fils et madame la duchesse de Longueville n'en aurait pas subi l'atteinte la plus légère. Ce ne sont plus ici les critères de la raison pure qu'il faut appliquer, mais les interprétations de la psychanalyse. Une fois de plus, le prestige de M. de Courpière agissait, en dépit de l'évidence et du bon sens, dont il ne me restait qu'à reconnaître la

carence, non sans quelque humiliation personnelle; car j'ai un reste de cartésianisme, qui d'ailleurs s'affaiblit tous les jours, et dont je ne tarderai pas, je l'espère, à me libérer complètement.

Il paraît que l'admiration est comme l'amour qui se suffit à lui-même et n'a nul besoin d'un objet. Madame de Longueville buvait à la lettre les paroles de M. de Courpière, comme on boit goutte à goutte; car il ne disait à peu près rien. Dans un dernier accès d'enthousiasme, dont la cause m'échappait, elle s'écria :

— Me permettez-vous d'être follement indiscrète?

— Je vous en supplie, repartit M. de Courpière avec sa froideur des grands jours.

Mais elle n'y prit même pas garde.

— C'est tellement intéressant, continua-t-elle, tout ce que vous venez de nous raconter! Tellement inédit!

Je ne pus réprimer un sourire, mais elle y prit garde moins encore.

— Viendriez-vous le répéter chez moi? Devant un auditoire d'un peu plus de trois personnes. C'est vrai! J'étais honteuse en vous écoutant, de penser que nous n'étions que trois à vous entendre et à profiter de vous.

Alain balbutia :

— On a honte d'être des profiteurs.

Et il rougit comme je n'ai jamais vu rougir que de jeunes Anglais.

J'observai que ce mot de « profiteur » fit dresser l'oreille à son père. Un sourire, si léger que je fus certainement le seul à le percevoir, fronça les lèvres impassibles de M. de Courpière, comme une risée froisse une eau calme. Je n'aurais pas été le liseur de pensée que je me flatte d'être, si je n'avais, à ce signe fugace, compris qu'il s'étonnait, et trouvait d'ailleurs assez comique d'avoir un fils qui rougît d'être un profiteur.

Je m'étais si peu trompé que, sans le faire exprès, nos yeux se rencontrèrent, et nous échangeâmes ce qu'on appelle un regard d'intelligence.

« Le métis... », pensai-je.

Madame la duchesse de Longueville reprit :

— Je n'ai pas la prétention d'avoir un salon à l'ancienne

mode. Si je ne voulais recevoir que des gens capables de causer entre eux, des premiers rôles, des vedettes, par le temps qui court ce serait probablement le désert. Mais si mes habitués ne sont pas des causeurs, ils sont au moins des écouteurs. A défaut d'une troupe, j'ai un public, qu'une conférence de vous sur l'Union des Républiques Soviétiques passionnerait...

— Une conférence? dit M. de Courpière en faisant la moue.

— J'en ai donné plusieurs chez moi depuis deux ou trois ans, dit la duchesse, et j'ai eu notamment l'an dernier une véritable saison, très brillante. Je vous montrerai la liste de mes orateurs : vous verrez que vous pouvez y laisser inscrire votre nom.

— Je n'en doute pas, dit M. de Courpière.

— J'ajoute, dit la duchesse, que pour bien accuser le caractère conférence de mes conférences, elles sont, non pas rétribuées...

— Je l'espère, dit Maurice.

— Mais payantes. Toujours, naturellement, au bénéfice d'une œuvre, catholique si le conférencier est un homme d'église, protestante, ou même israélite, si...

— Il me serait agréable, interrompit M. de Courpière, de procurer quelques ressources aux colonies de vacances des petits faucons rouges.

— C'est une idée charmante, s'écria madame la duchesse de Longueville, et qui aura dans nos milieux un succès fou.

Sur ces derniers mots, je donnai à mes hôtes le signal de quitter la table; car ils avaient fini de déjeuner sans même s'en apercevoir, ce qui n'est guère flatteur pour un maître de maison, mais j'étais préparé à cet affront par l'à-propos de madame la duchesse de Longueville et du comte de Courpière, qui avaient tous deux allumé des cigarettes pour mieux goûter un Nuits-Saint-Georges. L'excuse de M. de Courpière était qu'il revenait de Russie où il avait pu conctracter des habitudes, et l'excuse de madame la duchesse de Longueville était qu'en raison de certaines alliances américaines dans la famille de son ex-mari, elle croyait élégant d'importer en France le mauvais genre transatlantique.

Quant au vicomte Alain, comme moi, il ne fumait pas. Son

père le regarda, puis moi-même, avec une méprisante pitié; et je devinai qu'il pensait :

« Vous êtes faits pour vous entendre. »

En passant de la table de la salle à manger au salon, qui est aussi mon cabinet de travail, nous éprouvâmes ce sentiment de détente et d'expansion physique par où les esprits avertis ont coutume de connaître que l'heure a sonné des idées générales et du café. Ce fut cette fois M. de Courpière qui, usurpant mes fonctions de meneur du jeu, indiqua un nouveau point de direction.

S'adressant à son fils, de haut, mais avec bonté, il lui témoigna sa satisfaction de le voir curieux de toutes les choses nouvelles, et affranchi des préjugés qu'avaient dû lui inculquer dès l'enfance des éducateurs bourgeois. Où prenait-il cela? Le jeune vicomte était resté quasi-muet durant tout le déjeuner, ne parlant que des yeux, et je ne me rappelais pas de lui une phrase entière, sauf cette réplique : « On a honte d'être des profiteurs », qui avait fait sourire M. de Courpière. Mais c'était bien sur le seul, sur le faible indice de ces quelques mots que le père avait cru déceler chez le fils au moins des velléités révolutionnaires.

Il voulut les lui faire redire. Alain ne les répéta pas textuellement, mais, citant un écrivain notable, il déclara qu'il ne pouvait plus souffrir d'être dans le camp des privilégiés.

M. de Courpière lui répondit avec mesure, et avec une entente de ces questions qui, je l'avoue, m'étonna. Il déclara que le parti doit accueillir toutes les recrues de bonne volonté quel que soit le motif qui les amène, mais qu'on ne saurait trop tôt les mettre en garde contre les surprises de leur sensibilité; qu'il ne s'agit ni d'humanité ni même de justice, que la doctrine est réaliste, matérialiste — n'ayons pas peur des mots — et que son plus dangereux, son plus perfide ennemi est l'idéalisme ingénu des jeunes, de quelques vieux aussi.

Ce petit discours fut pour Alain une douche glacée. Il était trop bien informé pour ne pas reconnaître l'orthodoxie littérale de son père. Il se soumettait docilement, péniblement; il faisait, avec une amère tristesse, le sacrifice de son humanitarisme et de sa générosité naturelle, le sacrifice de cet enthousiasme dont les maîtres de l'école ne veulent plus.

M. de Courpière, dès qu'il put croire ce renoncement accompli, en témoigna son contentement au vicomte et prit congé. Il s'excusa sur ce qu'il avait cent choses à faire. Madame de Longueville se récria que l'on n'avait rien arrêté quant à la conférence.

— Mais si! dit M. de Courpière. Vous avez mon acceptation de principe. Pour la date et pour les détails, nous sommes gens de revue. Quel jour est-ce aujourd'hui? Mardi. Pourquoi ne nous réunirions-nous pas tous les mardis? Nous souhaitons tous que ce déjeuner, qui fut charmant, devienne hebdomadaire. N'est-ce pas? fit-il en se tournant vers moi par manière d'acquit.

Je lui répondis, avec un soupçon d'ironie qui fut en pure perte, qu'il était chez lui, et rendez-vous fut pris pour le mardi suivant.

Il assura que ce jour-là il pourrait prendre un engagement ferme, car j'aurais eu le loisir d'étudier, comme il disait, le dossier. Je m'étais toujours douté qu'il m'en chargerait.

Enfin il se retira; j'oserai presque dire qu'il s'évapora : nul n'a jamais su mieux que lui ménager ses sorties, et il nous laissa sous le charme, mais il nous laissa désemparés. Nous nous regardions avec l'étonnement de nous voir et nous ne pouvions nous défendre de nous demander ce que nous faisions là, du moment qu'il n'y était plus.

Je n'eus pas besoin de faire sentir à mes hôtes que le plus tôt qu'ils se retireraient serait le mieux. Madame la duchesse de Longueville ayant jeté, comme par mégarde, les yeux sur sa montre de poignet fit un cri de surprise.

— Savez-vous l'heure qu'il est? me dit-elle.

— Je ne m'en doute pas, dis-je, et je ne veux même pas le savoir. C'est curieux, j'ai un sentiment très exact de l'heure, la nuit, quand je dors, seul bien entendu. Si je me réveille, je me dis, avant d'allumer : il est telle heure. J'allume, je regarde ma montre, je ne me suis pas trompé de cinq minutes. Mais, le jour, je perds cette faculté de mesurer le temps. Cela dépend aussi un peu de la compagnie que j'ai. Est-il trois heures?

— Quatre! Et j'avais un rendez-vous à trois heures et demie! Alain, vous avez votre voiture?

Je compris que le rendez-vous était avec Alain et que, par

conséquent, le retard n'avait aucune importance. Je ne les retins pas, je leur fis la conduite jusque sur l'escalier, et il me sembla que, du palier, je leur donnais une espèce de bénédiction.

— A mardi, leur dis-je après les avoir bénis, puisque M. de Courpière en a ainsi décidé, et m'a retiré le plaisir de vous inviter moi-même.

CHAPITRE VI

LE PARTI DES DUCHESSES

A dater de ce jour commença pour moi une existence dont j'aurais mauvaise grâce à bouder le charme; car elle comblait à miracle — et le pouvait-elle faire que miraculeusement? — les vœux contradictoires, si je ne craignais le jargon philosophique, je dirais : les antinomies de ma sensibilité.

Nul plus que moi ne sait se suffire à soi-même, je m'enivre de solitude, et j'aime la compagnie, j'aime à me dépenser pour elle. Je ne crois pas avoir hérité de mes ascendants bourgeois un instinct excessif de la propriété; cela est remplacé chez moi par un sentiment très jaloux de mes droits de souveraineté dans le petit domaine où je règne. Et cependant, rien ne me plaît comme de céder ma place de maître de la maison, pourvu que tel soit, en effet, mon bon plaisir. Il est vrai que l'on n'affirme jamais si bien cette souveraineté qu'en la déléguant, pour un temps, à autrui. M. de Courpière recevait chez moi, chaque mardi, son fils et madame la duchesse de Longueville : je ne lui avais, si je puis dire, cédé la présidence que pour exercer une sorte de présidence d'honneur. Le spectacle que m'offraient ces trois personnes était intéressant, parfois amusant à considérer de cette position supérieure.

Alain restait petit garçon devant son père, dont il continuait d'épier et de copier les moindres gestes, avec une admiration ingénue et, visiblement, sans espoir de jamais atteindre à une telle perfection. Le culte de madame la duchesse de Longueville était, si j'ose m'exprimer ainsi, plus dessalé. Elle deman-

dait, peut-être inconsciemment, à M. de Courpière autre chose que des exemples de savoir-vivre. Elle avait une façon presque suppliante d'élever ses regards et, malgré elle, ses mains vers lui. Je ne sais pourquoi il me semblait qu'elle s'adressât au dieu des jardins.

Sans doute elle n'ignorait pas, puisque je lui en avais fait la confidence, que le dieu à qui elle dédiait « trop de fleurs » comme dit Calchas dans *la Belle Hélène*, ne pouvait plus agréer que des offrandes gratuites et désintéressées. Mais je lisais dans ses yeux qu'elle ne croyait pas à mes avertissements, ou qu'il lui plaisait mieux d'être dupe. En revanche, la matérialité de ses sentiments pour le fils du dieu était si évidente que nous ne pouvions, M. de Courpière et moi, nous défendre parfois d'en sourire, et j'avais peine alors à comprendre le renoncement de ce jeune amant comblé, qui cependant aurait eu tant de raisons humaines d'être jaloux; car il pouvait d'autant moins méconnaître l'idolâtrie de sa maîtresse qu'il s'y associait naïvement. Il était le desservant, obligé ou volontaire, de ce culte, qui, même purement formel et destitué de toute espérance positive, lui faisait injure. S'il avait eu l'âme moins simple et moins nette, on aurait pu croire qu'en se faisant le complice de sa propre gêne, il y goûtait, dans un parfum éventé d'inceste, une abominable mortification.

Mes hôtes du mardi se trouvaient si bien chez moi que chaque semaine, après le café, ils s'y attardaient un peu plus. En dépit du plaisir pieux qu'éprouvait Alain à demeurer avec son père, il regardait souvent à la dérobée madame la duchesse de Longueville, comme les enfants en visite regardent les grandes personnes qu'ils accompagnent, d'un air de dire : « Je voudrais bien m'en aller. » Ce manège n'échappait pas à M. de Courpière, qui finissait par dire avec bonté :

— Il va falloir que nous vous renvoyions, nous avons à travailler tous les deux.

Nous étions, en effet, censés préparer ensemble sa conférence, qui était annoncée pour la fin du mois suivant; mais, dès que nous avions reconduit la duchesse et le vicomte jusqu'à la porte de l'escalier, sans même quitter l'antichambre ni faire mine de retourner avec moi, ne fût-ce qu'un instant, au salon, il me disait :

— Tu as à faire, je te laisse.

Je ne le retenais pas.

Après avoir fait, par manière d'acquit, deux ou trois tentatives loyales pour utiliser sa collaboration, j'avais dû reconnaître que non seulement il ne m'était d'aucun secours, mais qu'il me dérangeait, que sa besogne, dès que je ne m'en chargeais pas seul, dès qu'il s'en mêlait, n'avançait plus. Je ne sais s'il s'en rendait compte, mais il en usait avec moi le plus discrètement du monde, et jamais il ne prenait fantaisie de lire par-dessus mon épaule ce que j'écrivais, qui devait être signé, ou du moins récité par lui.

J'avais d'abord été déçu qu'il n'apportât aucune contribution à la partie pittoresque de notre essai. Je rappelle que je lui avais dit ce qu'on dit à tous les voyageurs qui reviennent du pays des Soviets : « On ne t'a montré que ce qu'on a bien voulu », et qu'il m'avait répondu : « Ce n'est pourtant pas spécialement à mon intention que l'on a cultivé la steppe de Moscou à Odessa. » Cette observation d'une justesse inespérée avait pu un instant me faire illusion. Je me reprochais d'avoir décidé trop vite qu'il avait des yeux pour ne pas voir, je me flattais qu'il eût de temps en temps aperçu quelques petites choses. C'est à ce coup que je le calomniais. Mais, toute réflexion faite, qu'avais-je besoin de ses yeux pour compléter ce que les miens ont vu?

J'ai visité la Russie sous l'ancien régime; ma mémoire a conservé des images minutieuses des aspects de villes, de Moscou, de l'autre capitale que je ne consentirai jamais d'appeler que par son ancien nom : je ne dis même pas Pétrograd, mais Saint-Pétersbourg. On m'assure que le cadre est intact, que les palais sont entretenus avec le plus grand soin, que la seule nouveauté est le contraste de ce décor magnifique et de la figuration sordide qui l'anime, de la foule mal nourrie et mal vêtue qui continuellement s'écoule tant sur les chaussées que sur les trottoirs des perspectives où il ne circule presque plus de voitures. Eh bien, il me semble que je vois cela d'ici et que pour le voir je n'ai besoin de personne, en particulier de M. de Courpière.

Je ne puis aussi me défendre de faire une hypothèse, probablement, je m'empresse de le dire, téméraire et injurieuse.

Je me rappelle une espèce de difficulté que j'avais de respirer dans ce pays, depuis le moment où à la gare de Wirballen un géant en uniforme de cosaque me demandait mon *pachporte*, jusqu'au jour où je repassais la frontière; je me rappelle mes lettres décachetées, mal recollées, un sentiment pénible d'être sous la surveillance de la haute police; et il me semble qu'à cet égard il ne doit pas y avoir non plus un changement si considérable depuis l'ancien régime : tout au plus une aggravation.

Enfin, je me sentais parfaitement capable, rien qu'en évoquant mes souvenirs personnels et en les corsant un peu, de mettre, comme on dit, dans l'atmosphère du paradis soviétique mes auditeurs — pardon : les auditeurs de M. de Courpière.

S'ils n'avaient été que les siens, et si je ne m'étais senti à leur égard une responsabilité qu'ils ignoraient, mais que moi je n'ignorais pas, peut-être me serais-je contenté de leur offrir ces crayons de la Russie nouvelle; mais, du moment que je m'en mêlais, je voulais aller un peu plus au fond des choses : je me mis à étudier la doctrine.

Mes lecteurs n'ont pas à craindre que je les ennuie du détail de mon enquête : je ne leur en exposerai, très sommairement, que les conclusions. Je crois — ce n'est pas moi qui ai inventé cela, et les termes mêmes de mes formules sont empruntés — je crois que l'évolution animale s'est faite dans deux directions différentes, et que les communautés d'hyménoptères, qui sont immuables et parfaites comme est infaillible l'instinct qui les organise, sont au bout de l'une de ces deux lignes, à l'extrémité de l'autre les sociétés humaines, imparfaites et instables parce qu'elles sont intelligentes et libres. Il m'apparut que la dernière bévue de cette libre intelligence était de tenter une imitation des chefs-d'œuvre de l'instinct, des fourmilières et des ruches, et de ramener les sociétés humaines au type des communautés d'hyménoptères.

Quant au problème du travail, je ne me pique naturellement pas de l'avoir examiné sous toutes ses faces et moins encore de l'avoir résolu en trois semaines; d'autant que je m'aperçus qu'il est posé depuis l'abolition de l'esclavage et qu'il a peu de chances d'être résolu tant que l'on ne prendra pas le parti héroïque de rétablir cet esclavage que notre sensibilité trop

féminine a supprimé sans prévoir les conséquences fatales d'une telle imprudence. Ne vous récriez pas que le rétablissement de l'esclavage est improbable, impossible; car c'est justement la solution du problème que les Soviets ont envisagé et qu'ils n'ont point hésité à mettre en pratique. Seulement, comme nous ne saurions aujourd'hui, avec nos préjugés égalitaires, supporter une société où il y eût des esclaves et des maîtres, tout le monde est esclave dans la cité nouvelle, sous un seul maître, impersonnel : l'État.

Je n'étais pas trop mécontent de ce que j'avais trouvé là, et je m'en félicitais sans nulle modestie, quand je m'avisai que, si je pouvais, moi, présenter ainsi les choses, il m'était difficile de faire débiter par M. de Courpière, en guise d'apologie de l'U. R. S. S., mes histoires d'hyménoptères et d'esclavage généralisé. J'avais aussi lieu de penser qu'elles causeraient de la déception, au moins de l'étonnement, parmi un auditoire où je voyais poindre le snobisme rouge. Enfin, je me croyais dans une impasse.

D'abord, il n'y a point d'impasse; et puis je m'exagérais les difficultés de la situation. La sagesse bourgeoise des nations prétend qu'avec les êtres doués d'intelligence on trouve toujours moyen de s'arranger. Un mien ami, qui ne hait pas les paradoxes, et les impertinences moins encore, soutient que, tout au contraire, c'est avec ceux qui ne mettraient pas leur faculté de comprendre au premier rang de leurs valeurs spirituelles qu'il y a le plus de ressources. Comme avec cela ils seraient extrêmement mortifiés si vous pouviez douter de leur promptitude et de leur agilité d'esprit, ils s'empressent avant tout examen d'abonder dans votre sens, qu'ils aient ou qu'ils n'aient point de ce sens une idée claire et distincte. J'avais souvent remarqué chez M. de Courpière ces anticipations; cela m'encouragea à lui donner lecture d'une partie du travail que j'avais fait pour lui : il me devenait d'ailleurs difficile de le lui dérober plus longtemps. Le résultat de cette épreuve passa mon espérance.

Je dois dire que j'avais écrit cette conférence pour lui comme un auteur dramatique fait une pièce pour un artiste. Elle était dans sa voix. Elle lui ménageait tous les effets dont je le savais capable. En la lui lisant, je ne pouvais m'empê-

cher de l'imiter. Il croyait s'entendre lui-même, et il n'aurait pu renier sans se démentir les idées que je lui renvoyais comme un écho avec le son de sa propre voix. J'ajoute que j'ai un certain goût pour le divertissement du pastiche, que j'avais adopté ses formes habituelles et jusqu'à ses manies de langage, enfin que je riais d'avance, à la pensée qu'on chuchoterait dans les coins, et que je l'entendrais peut-être :

— C'est inouï! Mais on dirait positivement qu'il a fait ça tout seul!

Maurice fut, le premier, dupe de cette « illusion comique ». Il souriait en m'écoutant. Il hochait la tête en signe d'approbation. Ma description de Leningrad et de Moscou, en réveillant ses souvenirs, s'y trouva si exactement conforme qu'il en parut bouleversé; il mit sa main devant ses yeux comme pour les refuser à l'hallucination que je provoquais. Mais ce qui souleva son enthousiasme, ce fut précisément, à ma grande surprise, ma comparaison de la cité marxiste avec les communautés d'hyménoptères. Il crut même que cela valait la peine de m'interrompre, pour me féliciter — un peu de haut en bas — d'avoir pénétré si avant sa pensée, plus avant peut-être que lui-même. Il ne savait pas si bien dire, mais ce n'est, au vrai, que juste à ce moment-là qu'en effet je la pénétrai.

Je vis comme il se laissait prendre à ce que j'appelais la perfection de la ruche ou de la fourmilière et confondait cette sorte de mécanique de perfection que l'infaillible instinct attrape d'emblée à coup sûr, avec celle vers qui tend l'intelligence libre sans l'atteindre jamais. Il interprétait mes paroles, en jouant de bonne foi sur un mot, comme un aveu de mon admiration pour l'œuvre achevée de la cité nouvelle. Je ne doutai point que tous ses auditeurs ne fussent prêts à donner, si j'ose m'exprimer familièrement, dans le même bateau; et mon Dieu! pourquoi les aurais-je détrompés?

Je trouvais d'ailleurs assez piquant de faire endosser par M. de Courpière mes idées qu'il croyait être les siennes et qui étaient plutôt le contraire; sans toutefois me dissimuler que la propagande de mes idées n'y gagnait rien, puisque le public à qui je les faisais transmettre et mon truchement lui-même ne pouvaient les accepter qu'à condition de les entendre à rebours.

J'étais moins assuré de l'accueil que réserverait M. de Courpière à ma théorie de l'esclavage universel. C'était compter sans la vitesse acquise. Mon succès fut sur ce second point, encore plus éclatant que sur le premier. Ma formule, *s'il doit y avoir des esclaves, alors que tous soient esclaves!* transporta, à la lettre, M. de Courpière qui n'y décela aucun venin d'ironie. J'avoue qu'elle est heureuse, parce qu'elle doit également plaire aux envieux, qui sont le gros de nos démocraties, et aux malcontents de la haute, qui empruntent à certain marquis du répertoire la devise citée déjà : « Crève donc, société! »

Que dirais-je de plus ? Je ne pouvais douter maintenant que Maurice ne lût avec un accent de sincérité le texte que j'avais préparé pour lui, dans un esprit qui n'était vraisemblablement pas le sien. Je n'y pouvais rien après tout, et je m'en lavais les mains. Il ne restait plus qu'à fixer la date de la fête; mais il fallait bien, auparavant, donner à madame la duchesse de Longueville et au vicomte de Courpière une répétition générale privée.

Ce fut, naturellement, à la suite d'un de nos déjeuners de famille, le mardi; et, dans une stricte intimité, M. de Courpière devint le héros d'une de ces scènes à la Greuze qu'il prétend ne pas aimer, mais qui ne parut point, cette fois, lui déplaire.

Il s'était installé à ma place, puisque chez moi, aussi bien dans mon cabinet que dans la salle à manger, il était chez lui. Il avait devant lui une copie dactylographiée de notre conférence; non qu'il ne pût lire aisément mon écriture, mais j'avais pensé que mieux valait faire « taper », comme on dit, le texte qu'il lirait, sur lequel, non pas ce jour-là, mais celui de la lecture publique, il pouvait arriver que quelque reporter indiscret jetât les yeux.

Nous avions pris place tous les trois, madame la duchesse entre le vicomte et moi, sur un canapé corbeille qui est dans une sorte de niche, entre deux bibliothèques, juste vis-à-vis de mon bureau. M. de Courpière connaissait admirablement son texte, je veux dire le mien, et je ne craignais pas qu'il anonnât; mais je n'espérais pas non plus qu'il mît le ton avec tant de justesse et d'autorité.

A peine avait-il commencé de lire, je vis les yeux de son fils se mouiller, cependant que le beau masque de madame la duchesse de Longueville trahissait une émotion moins innocente. Maurice était si absorbé dans sa lecture qu'il ne se rendit compte de rien. Ma description du paradis soviétique fit à nos deux auditeurs prévenus à peu près le même effet qu'aurait pu faire une lecture du *Supplément au voyage de Bougainville* à des personnes qui, pour des raisons de circonstance, préfèrent momentanément les commodités de la nature aux avantages de la civilisation.

Je n'avais plus aucune inquiétude au sujet de l'esclavage ni des hyménoptères, mais l'enthousiasme avec lequel notre public restreint accueillit ces thèses hasardées passa encore celui que n'avait pu me dissimuler, quelques jours auparavant, M. de Courpière. Tout cela se termina par des embrassades qu'il supporta de fort bonne grâce malgré l'horreur qu'il en a; et il reçut les compliments qui n'étaient dus qu'à moi avec cet instinct vraiment royal de l'usurpation, qui est la marque de sa naissance et de son rang.

Tout cela nous mena jusques environ quatre heures. Nous ne pouvions pas nous séparer. Nous nous sentions meilleurs. Alain cependant, à qui ces émotions ne faisaient point oublier des impatiences bien naturelles à son âge, commençait de jeter à la duchesse des regards implorants. Elle céda enfin, comme à regret. Je demeurai seul avec M. de Courpière, qui, avant de me quitter, me dit ces simples mots :

— Eh bien, c'est un succès.

Il eut le tact de ne pas ajouter un seul mot de remercîment qui m'eût gêné. Il était persuadé, je le sentis, que c'était lui qui m'avait dicté cette conférence; et j'ai cette sorte de politesse transcendante qui non seulement m'oblige de respecter toutes les opinions, mais les illusions même que je ne partage pas et pour cause. Qu'est-ce d'ailleurs qu'une illusion sinon, entre toutes les opinions, la moins suspecte de n'être pas sincère? Elle l'est par définition.

J'attendais l'épreuve suprême dans l'état d'âme d'un auteur dramatique trop applaudi la veille pour douter du lendemain, mais un peu nerveux de sentir qu'il ne peut plus rien par lui-même et qu'il est entièrement à la merci de ses interprètes.

J'ai mis le pluriel par habitude; je n'avais qu'un interprète, et il avait si peu ce que, dans l'argot de ce milieu-là, on appelle le trac que je ne pouvais craindre un instant d'être trahi. L'eussé-je été, qui en eût subi les conséquences? A coup sûr pas moi, puisque la plus élémentaire bienséance voulait que je fusse ignoré, et je l'étais bien, mais on ne raisonne pas les sentiments, et si mon porte-parole avait essuyé un échec trop retentissant, j'aurais essuyé une humiliation que j'aurais bien prise pour moi. Mais qui l'aurait su? Je l'aurais su, moi, et c'est assez. Le calme admirable de M. de Courpière ne m'autorisait d'ailleurs point à redouter un si fâcheux accident.

Nous arrivâmes ensemble, naturellement, chez madame la duchesse de Longueville. Bien que ce fût dans ma voiture, c'était bien M. de Courpière qui m'amenait. Il m'amenait comme un grand chanteur amène la personne obscure qui doit l'accompagner; et je n'étais même pas réduit à ce rôle de second plan : je n'avais aucun rôle, on ne m'aurait seulement pas prié de tourner les pages.

Le soir d'une répétition générale, l'auteur de la pièce qui fera peut-être courir tout Paris n'est guère plus en évidence que je ne l'étais ce jour-là; mais il reçoit, à l'entr'acte, les félicitations de ses amis, il est nommé après le dernier baisser du rideau, et son nom, même en cas de four noir, est acclamé. Si quelqu'un s'était permis de me dire, en me regardant d'une certaine façon : « Mais elle est très bien, la conférence de votre ami! » l'honneur m'eût obligé de le prendre de travers et de répondre : « Pardon, qu'est-ce que vous insinuez? » Je n'avais pas lieu de craindre, malgré la baisse de l'éducation jusque dans ces milieux-là, que personne fût assez malavisé ou assez malveillant pour m'embarrasser par de tels propos.

Si d'ailleurs on avait pu se douter que M. de Courpière eût fait préparer sa conférence par moi, on l'aurait trouvé naturel, et ce n'est pas moins à lui, comme au seul responsable, que l'on eût adressé des compliments.

Mon inutilité officielle me permettait d'errer, en simple curieux, parmi ce public que j'avais fréquenté un peu moins ces dernières années, et dont les nouvelles allures m'amusaient. Ce qui me frappait d'abord, c'était le contraste du décor et de

la figuration. L'ancien hôtel de Longueville, qui n'était plus Longueville depuis quelque chose comme un siècle, l'était redevenu, grâce aux écus de l'ex-duchesse qui s'était fait un devoir de le racheter; mais il l'était resté pour la même raison après le divorce tandis que la duchesse elle-même cessait de l'être; et à cela le duc ne pouvait rien, vu qu'au chambranle de la principale porte d'entrée, qui avait l'air d'un arc de triomphe, il y avait une plaque de marbre datant d'avant la Fronde avec ces mots en lettres d'or : HÔTEL DE LONGUEVILLE, et le monument étant classé, personne, fût-ce un mari justement irrité, n'avait le droit d'y faire le moindre changement sans l'autorisation de M. le ministre des Beaux-Arts.

Le vaste jardin de l'hôtel, qui s'étendait autrefois jusqu'à la Seine, avait été réduit à presque rien par le percement du boulevard Saint-Germain, mais l'hôtel lui-même était intact, et de la rue de l'Université, bien que l'on ne pût apercevoir que les deux pavillons des communs et, entre les deux, cette porte triomphale, on le devinait déjà grandiose. Qu'était-ce donc lorsque les lourds battants s'écartaient et que l'on découvrait la cour d'honneur avec les orangers en caisse, le perron de quatre marches sur toute la largeur de la façade, les hautes portes-fenêtres, le fronton triangulaire avec l'œil-de-bœuf et tout autour les armes de Lorraine, d'Estouteville, de Montmorency et de Bourbon-Condé, sur lesquelles l'ex-duchesse avait un droit paradoxal, mais incontestable de propriété, puisqu'elle les avait payées à beaux deniers comptants?

On était d'abord un peu surpris de voir, dans un tel cadre, des valets sans perruque ni livrée, en veste blanche comme dans un bar; à la réflexion, pouvaient-ils être habillés autrement pour une fête donnée au profit des enfants de la banlieue rouge?

Il me ressouvint aussi, à cette vue, d'une scène que l'on m'avait racontée, qu'aurait faite le Roi d'Angleterre (alors George V) au prince de Galles (depuis Edouard VIII), parce que l'héritier avait pris fantaisie de donner à ses gens cette tenue sans façon. Les gens, passe; mais si habitué que je sois, depuis la guerre, au laisser-aller de la ci-devant bonne compagnie, il me parut que, cette fois, les invités payants de madame la duchesse de Longueville exagéraient. Cela sentait

d'une lieue la réunion publique. Au fait, ce meeting était bien quelque chose comme cela, et j'aurais approuvé ces messieurs — je ne parle pas de ces dames — d'avoir adopté une tenue de circonstance, si du moins j'avais été sûr qu'ils l'eussent fait exprès.

J'ai l'air d'y mettre du parti pris, c'est ce que je ne veux point; d'autant que je crus lire sur tous ces visages attentifs, ou même anxieux, la touchante expression d'une bonne volonté sans objet — l'amour lui-même a-t-il toujours un objet? — mais prête, dès qu'on lui en présenterait un, n'importe lequel, à s'en saisir joyeusement. Une association d'idées par jeu de mots me rappela un poème (si j'ose dire) de François Coppée, *la Grève des forgerons,* que j'ai su par cœur au temps où la récitation de monologues était un talent de société apprécié. Je n'irais sans doute pas jusqu'au bout sans le secours d'un souffleur; mais je sais encore impertubablement le début :

Mon histoire, messieurs les juges sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très dur. Enfin,
Le faubourg cette fois était las d'avoir faim.

Cette revendication du droit de grève est bien modeste. Les forgerons des années quatre-vingt ne songeaient pas à occuper la forge. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Il me parut que le faubourg, l'autre, était las lui aussi, non d'avoir faim, il n'en est pas encore à cette extrémité, mais de ne rien faire que se plaindre. Je le devinai prêt à embrasser les causes même les plus opposées à ses traditions, si elles pouvaient au moins lui donner prétexte à secouer une trop longue torpeur. Après avoir tant réagi, ce qui ne mène à rien, il voulait agir. Pourquoi n'avouerais-je pas que je trouvais cela sympathique, et même touchant?

Je suis aussi trop bon ami pour n'avoir pas en ce moment songé à M. de Courpière, et au profit qu'il tirerait, pourvu que je l'en fisse aviser à temps, de ces dispositions nouvelles de la société; et j'étais si assuré de sa royauté prochaine, de sa possession du monde, que je m'étonnai, je m'indignai presque de voir, après son entrée, saluée d'une trop discrète ovation,

reprendre les conversations particulières. J'avais pensé qu'il se ferait au contraire un très profond silence dès que les mains se fatigueraient d'applaudir, les lèvres de murmurer, et que la fête commencerait aussitôt, comme il est d'étiquette pour les souverains.

Cependant, madame la duchesse de Longueville avait conduit M. de Courpière à la table qui lui était destinée, sur laquelle était posé le verre d'eau. Pour se donner une contenance, il s'était mis à feuilleter notre manuscrit et à repasser sa leçon; mais la duchesse ne l'invitait pas à commencer la lecture; elle semblait un peu gênée et je la vis plusieurs fois lui faire signe de prendre patience. La seule explication plausible était que l'on attendît un autre personnage et, bien que la chose fût incroyable, un personnage d'une importance au moins égale à celle de M. de Courpière.

L'irritation nerveuse me donne une grande finesse d'ouïe. J'entendis chuchoter : « Il est bien en retard. — Viendra-t-il seulement? — J'étais si curieuse de le voir! Tout de même il ne sait pas vivre. — Où aurait-il appris? — Voilà ce que c'est que d'inviter ces gens-là. » Qui diable cela peut-il être? me demandais-je et je regardais avec inquiétude M. de Courpière, qui attendait, comme Louis XIV. Il fallait qu'on lui eût dit à l'oreille le nom de l'homme pour qu'il n'eût pas encore fait un esclandre et pris la porte. Enfin un certain brouhaha m'annonça l'arrivée du retardataire et j'observai à ce propos comme on reconnaît la qualité d'une foule à celle du brouhaha qu'elle fait en ces circonstances. Pour la première fois depuis une demi-heure que j'étais ici, je m'y sentais dans le Faubourg.

Il était visible, si j'en avais pu douter jusqu'alors, que le personnage attendu n'en était point. Non que sa tenue laissât à désirer; il était au rebours le seul mâle correct, selon les usages d'avant-hier; il l'était même trop strictement, et cela le classait. Il eut cependant quelque chose de tout à fait homme du monde : il ne s'excusa point de s'être, en se faisant attendre, comporté comme s'il ne l'était pas. Son physique fut loin de me déplaire : il avait le port et le visage d'un prévôt de boxe très bien portant. Il était, avec des vêtements très convenables, mal habillé, comme sont les gens faits pour se montrer nus.

Je sentais que, si on lui avait demandé d'adresser quelques paroles à la compagnie, il aurait d'abord demandé la permission de quitter son veston et que sa chemise n'avait que des demi-manches.

Après avoir tendu sa main potelée à tout ce qui reste de la noblesse française, il prit une chaise à bras tendus et la plaça de biais contre la table du conférencier, de l'autre côté de la barricade, vis-à-vis de M. de Courpière qu'il prit soin — c'est heureux — de ne pas masquer à l'auditoire. Je ne fus pas moins choqué du procédé : moi-même, de qui on sait les très anciennes relations avec M. de Courpière, je ne me serais pas permis d'en user ainsi. Le regard que lui jeta Maurice, que je fus malheureusement seul à remarquer, rétablit les distances.

C'est alors que je demandai : « Qui est-ce? » On me fit sentir que, si je n'en savais rien, c'est que je n'appartenais pas au Tout-Paris. Une personne charitable et méprisante prit la peine de m'expliquer que ce communiste était le dernier espoir des classes dirigeantes, possédantes, et des amis de l'ordre. Un penseur de l'extrême-droite voulut bien me rappeler que tous les dictateurs viennent de l'extrême-gauche. Mais je dus interrompre mon enquête, celui qui en était l'objet ayant daigné, d'un signe, donner la parole à M. de Courpière. Celui-ci ne consentit d'ailleurs de la prendre qu'après avoir interrogé des yeux madame la duchesse de Longueville et en avoir reçu congé.

Je le connais trop bien pour n'avoir pas deviné à quel point son vis-à-vis l'importunait : je tremblais que son jeu ne s'en ressentît. Je lui faisais injure : il est plus sûr de lui que pas un comédien, il a sur eux toute la supériorité de l'amateur sur les professionnels. Il débita son texte, notre texte, à cette première, mieux encore qu'à la répétition privée, porté par un public qui ne laissait passer aucune occasion de se récrier et d'applaudir. J'observai une fois de plus que les effets de générale se reproduisent et s'amplifient aux représentations et qu'il s'en fait d'autres à quoi on ne s'attendait pas.

L'intrus communiste hochait continuellement la tête en signe d'approbation; mais j'avais le sentiment que c'était « par procédé », comme disaient les gens bien élevés de l'autre époque

révolutionnaire, et qu'il n'était pas du tout d'accord avec nous. Il ne nous l'envoya pas dire (comme on parle très vulgairement), lorsque M. de Courpière acheva parmi les applaudissements la lecture de son dernier feuillet. Il prit d'autorité la parole, en homme qui a l'habitude qu'on l'écoute et qui sait faire aux gens une grâce inappréciable quand il est si bon de leur adresser quelques mots.

Il déclara d'abord admirable tout ce que l'orateur avait dit, tant sur les communautés d'hyménoptères que sur l'esclavage pour tous; mais il ne dissimula pas que cette perpétuelle référence à l'exemple de la Russie le blessait profondément. « Je suis communiste, disait-il, mais communiste français. Je ne puis souffrir que mon pays soit à la remorque ou aux ordres de Moscou. Ayons le courage d'être nous-mêmes : la France aux Français! » Et un jeune homme (porteur d'un nom historique) ayant fait la mauvaise plaisanterie de tapoter l'*Internationale* sur le piano, il réclama la *Marseillaise*.

J'étais quelque peu ahuri de cette sortie impudente ; mais la stupeur, l'indignation de l'assistance avaient je ne sais quoi de si ingénu et de si furieusement comique, qu'après que je me fus ressaisi, j'eus peine à garder mon sérieux. J'entendais chuchoter autour de moi (chuchoter est faible) : « — Mais c'est un renégat! — On me l'avait bien dit! A qui se fier? — Ma chère, disait la marquise de N..., avec une expression de véritable dégoût, on m'a assuré qu'il travaille pour monseigneur le comte de Paris ». Le plaisant était que cette marquise rouge ne pouvait s'empêcher de dire « monseigneur ». Je fus, naturellement le seul à le remarquer.

Les murmures de cette brillante assemblée n'échappèrent point au communiste national, qui avait l'ouïe plus fine que les attaches. Il sentit le tollé. L'habitude qu'il avait des réunions publiques, des mouvements divers et des caprices de foule ne lui permit pas de douter qu'il ne fût, comme on dit, brûlé dans ce milieu. C'était la première fois que cela lui arrivait dans le faubourg Saint-Germain, mais cela lui était déjà arrivé ailleurs. Au gymnase Huyghens ou à la salle Wagram, il n'était point fâché que la police, l'infâme police, par des moyens qu'il réprouvait, mais dont, le cas échéant, il ne faisait pas scrupule de profiter, l'aidât à se dérober sans recevoir

trop de coups qui lui auraient fait mal. Il n'avait point ici à craindre de voies de fait; mais sa sortie n'en était peut-être que plus difficile. J'admirai comme il sut la ménager sans compromettre aucunement sa dignité.

Il garda de se hâter vers la porte. Il parut même, bien qu'appelé ailleurs, laissait-il entendre, par un rendez-vous urgent, il parut avoir peine à s'arracher d'une compagnie si agréable. Il prit au buffet une tasse de café glacé et une coupe de champagne. Il s'attarda comme malgré lui à causer avec des gens qui, bien que d'une autre espèce, l'auraient volontiers traité de faux frère mais qui n'osaient pas. Il se fit présenter des rois en exil, des prétendants sans espoir; s'il y avait eu un prince régnant, il se serait fait présenter à lui, et je gage qu'il lui en aurait remontré sur l'étiquette. Puis, tout d'un coup, il disparut, comme ces prestidigitateurs qui s'escamotent eux-mêmes, et le tour fut si bien exécuté qu'on ne s'en aperçut qu'au bout de quelques instants.

Ce fut aussitôt, sans que l'on se rendît bien compte des motifs de ce changement à vue, un soulagement, une détente. Un sentiment d'aise succédait à un malaise duquel on n'avait eu que très vaguement conscience et que l'on ne ressentait qu'après coup. Enfin, on était entre soi, on pouvait parler sans se surveiller toujours. J'appréciais ce laisser-aller, car on ne se surveillait pas pour moi. Mais j'étais heureux surtout de voir M. de Courpière reprendre enfin la vedette. Ce juste retour m'imposait cependant une tâche nouvelle et imprévue. Toutes ces dames, qui se pressaient autour de lui, l'accablaient de questions, sur son voyage, sur sa doctrine politique. Il fallait que je fusse là, prêt à le souffler. Heureusement, comme il ne savait à laquelle entendre, il était bien naturel qu'il ne sût à laquelle répondre.

Puis, le brouhaha fut interrompu, et justement par une des plus excitées, qui fit réflexion que le Parti — on disait déjà : le Parti — ne pouvait se passer d'une étiquette, d'un nom. Je proposai doucement « le parti des duchesses ». On trouva le mot heureux; mais je gagerais bien que pas une de celles qui l'applaudirent bruyamment ne s'avisa de soupçonner à quel point il l'était.

CHAPITRE VII

LE MUR

Il faudrait mal connaître le monde et ses errements pour s'étonner que cette journée historique n'ait eu assez longtemps d'autre suite que des propos interrompus.

Si d'ailleurs on y veut bien réfléchir, que pouvait-il se produire, sauf cela? Il n'était naturellement pas question de passer à l'action directe, au moins d'emblée. L'essentiel était que le parti existât, et il existait puisqu'il avait un nom : j'observai une fois de plus cette superstition commune aux primitifs et aux esprits simples de la bonne société, qui attribue à un nom la valeur d'une réalité vivante.

Par parenthèse, comme c'était à moi que le parti des duchesses devait cette existence verbale, je ne laissais pas d'avoir quelques inquiétudes de conscience, lorsque je voyais ce qui était résulté de ma boutade et tout ce qui s'en pouvait ensuivre.

Le parti avait même une apparence de programme, contenu en substance dans le discours de M. de Courpière que ces dames avaient acclamé; et ici encore, j'avais, en même temps qu'une part de collaboration secrète, une part de responsabilité qui ne laissait pas de me gêner un peu. Enfin, il ne nous manquait plus qu'un insigne, et j'ai à peine besoin de dire que c'est la première chose sérieuse dont madame la duchesse de Longueville s'occupa.

Elle daigna me consulter. Je demeurai d'accord avec elle que l'insigne est indispensable, plus encore que le programme et même le nom. Je me demandais toutefois, s'il ne serait pas plus discret de ne pas nous mettre en évidence et plus délicat de ne pas faire bande à part, si donc le port de l'églantine rouge ne suffirait pas, provisoirement, pour marquer notre adhésion sincère au marxisme. Elle voulut bien me répondre que je n'y entendais rien, et que nous aurions moitié moins de femmes si leur affiliation au parti ne leur servait de prétexte pour porter un bijou de plus, qui, tout en témoignant de leurs

sympathies révolutionnaires, permît de ne les pas confondre avec ces dames de la rue.

Je m'empressai de changer d'avis et je m'abstins de lui faire remarquer qu'elle n'était pas tout à fait débarrassée encore de ses préjugés de classe.

— Alain, me dit-elle, dessine très joliment. Il pourrait nous crayonner quelque chose...

— Voilà, dis-je, une excellente idée... Mais Alain consentira-t-il à travailler pour la troisième internationale?

— Pourquoi n'y consentirait-il pas, si je le lui demande?

— N'est-il pas croix de feu?

Madame de Longueville haussa les épaules.

— Il l'était, dit-elle.

« Allons! pensai-je, il souffrira. Il aura des remords, comme moi d'ailleurs, mais il fera ce que sa maîtresse veut ». Il obéit en effet et garda pour lui le secret de ses angoisses. Dès le lendemain, il nous apporta un projet charmant. Il y avait de la faucille et du marteau, dans un petit encadrement Louis XVI tout à fait inattendu, mais bien français. Madame la duchesse le remercia d'un regard qui le payait avec usure, non seulement de son travail, mais de tout ce qu'il avait dû souffrir moralement.

— C'est parfait, dit-elle. N'est-ce pas?

— Oui, dis-je.

— Je vais faire exécuter cela par... (Ici, le nom de son joaillier ordinaire, qu'elle convoqua d'urgence).

Mais ce bijou soviétique d'Alain de Courpière donna lieu à un incident que nous n'avions prévu ni les uns ni les autres, et dont je m'amusai, je dois l'avouer, fort méchamment.

Lorsque... Chose, enfin le joaillier de la duchesse, qui était ce que j'ai jamais vu de plus vénérable comme vieillard à barbe, aperçut le marteau et la faucille, il entra dans une colère épouvantable. Il suffoquait. Les mots les plus malsonnants sortirent de sa bouche contractée. Il demanda — sans oublier néanmoins les règles de l'étiquette mondaine — à madame la duchesse si madame la duchesse se... enfin se moquait de lui. Madame la duchesse, à ma grande surprise, lui répondit sur le même ton. Ils firent assaut de langue verte et ce n'est pas le vieux bijoutier qui eut le dessus. Je ne regrettais pas d'être

venu, sur la prière instante de madame de Longueville, assister à cette scène poissarde, d'autant plus piquante que les deux adversaires étaient extrêmement bien élevés, surtout le fournisseur.

Comme les choses allaient cependant un peu loin et que cela durait plus que de raison, je sentais que j'aurais dû intervenir, mais je riais trop. Quant à l'infortuné Alain, déjà naturellement timide, il avait à la lettre perdu la voix et eût été moins capable encore que moi de mettre le vieux monsieur à la porte. Mais ce dernier, recouvrant à l'improviste le sentiment des convenances et de sa dignité, dit sévèrement :

— Madame la duchesse, ou c'est une plaisanterie, ou c'est un guet-apens. Vous voulez me faire perdre toute ma clientèle aristocratique.

— Vous avez perdu la mienne, dit la duchesse.

C'était un congé. Il prit son chapeau, fit un magnifique salut à la Cyrano et se retira. Je donnai un libre cours à mon hilarité, dont je m'excusai en disant que c'était nerveux; mais le fou rire gagna madame de Longueville, et même Alain qui se força un peu. Lorsque nous fûmes calmés tous les trois, je rassurai la duchesse. Je lui dis qu'elle n'aurait aucune peine à remplacer ce vieux réactionnaire, et qu'elle trouverait bien dans les faubourgs quelque petit bijoutier sans principes, trop heureux d'ajouter à une clientèle peu reluisante celle des camarades du faubourg Saint-Germain.

Elle voulait me charger de lui dénicher cela, mais je n'ai pas le goût de faire les commissions. Je m'excusai sur le peu de loisir que laisse à un prolétaire intellectuel le soin de gagner sa vie, et je ne sais comment elle se débrouilla : le fait est qu'une semaine après, jour pour jour, elle fit une distribution d'insignes aux dames affiliées ou, comme on dit, « sympathisantes », réunies en foule dans le salon de son hôtel.

Le parti des duchesses les attirait d'autant plus que neuf sur dix n'étaient pas même baronnes et que presque toutes celles qui étaient comtesses n'avaient qu'un titre de courtoisie. Madame de Longueville était charmée sans doute de voir grossir nos effectifs, mais ne tenait pas autrement à voir son salon envahi. Elle fit deux séries inégales de nos adeptes, dont la plus nombreuse n'était invitée que dans les grandes circonstances, et elle annonça, en priant qu'on n'en dît rien, qu'elle

recevrait les *happy few* tous les jours ouvrables, de six à huit.

Il n'en fallut point davantage pour changer du tout au tout le régime de ma vie. La plupart des femmes qui tiennent salon sont indépendantes quant à l'état civil : célibataires, veuves ou divorcées; mais un homme est indispensable, et leur premier soin est de s'adjoindre un prince consort. M. de Courpière était désigné pour cet emploi. Il prit donc tout soudain l'habitude d'aller achever ses après-midi chez madame la duchesse de Longueville; et n'ayant plus, ni elle, ni Alain, que faire de mon appartement, tout à l'heure encore terrain neutre et lieu de rencontre si commode, personne, du jour au lendemain, n'y mit plus les pieds. Je n'avais d'autre ressource que la résignation : je transférai rue de l'Université nos réunions quotidiennes.

A vrai dire, cela ne se ressemblait point et je n'y trouvai plus guère de charme. Il n'y avait pas moyen d'échanger deux mots en particulier, notamment avec M. de Courpière, absorbé par sa fonction officielle, qui n'était pas de diriger la conversation — il n'aurait su — mais de présider, sous l'œil attentif de madame la duchesse de Longueville qui la dirigeait effectivement, comme j'avais vu faire autrefois lady Ventnor.

Je pouvais me croire reporté aux beaux jours de l'ex-Solférino, ou même plus loin, dans un de ces salons de la fin du siècle où le jeu de société favori était de défaire en paroles l'œuvre néfaste de la révolution. Je trouvais assez plaisant le renversement complet que je voyais qui s'était opéré chez les bien-pensants, en si peu d'années, puisqu'il ne s'agissait plus de faire la révolution, mais d'en faire une autre, pire. D'ailleurs, quand je poussais la comparaison, il me paraissait que la somme des bêtises entendues jadis pouvait être sensiblement égale à celle des bêtises, seulement plus dangereuses, que j'entendais aujourd'hui.

Comme je ne me souciais ni de dissimuler mon sentiment à ce propos, ni de l'exprimer avec la franchise un peu brutale qui m'est coutumière et qui eût semblé de mauvais ton, je prenais à la conversation fort peu de part. On m'en savait plutôt gré, car on se méfiait de moi, et on me laissait volontiers dans mon coin.

Un vieil universitaire, nommé Bousillac, fut un jour moins

patient que moi, et madame la duchesse ayant fait ingénument une profession de foi terroriste tout à fait extravagante, il s'écria :

— Je ne conçois pas que l'on tienne de pareils propos quand on s'appelle Longueville.

Je dis un peu trop haut :

— Et moi, je conçois qu'on ne puisse pas les entendre quand on s'appelle Bousillac.

Ce qui n'était, de ma part, ni très brave, ni juste; car le Bousillac n'avait tort que de prendre naïvement au tragique ce qui ne méritait même pas d'être pris au sérieux.

M. de Courpière, au rebours, bien qu'il ne parlât guère plus que moi, semblait parfaitement à son aise et, ainsi que disent les Anglais, *confortable*. Il me faisait penser à Chateaubriand chez madame Récamier, par un côté du moins : il était ici chez lui et bien content d'avoir enfin un chez lui. Sans doute, sa résidence était encore à l'hôtel et je le déplorais pour la dignité de sa vie; mais enfin il n'y était plus guère qu'à l'heure de dormir, et si les convenances ne le lui eussent pas interdit, il aurait pu donner son adresse rue de l'Université.

Un jour, comme nous partions ensemble sur le coup de huit heures et que nous traversions la cour des orangers, mes yeux s'arrêtèrent par hasard sur l'une des ailes en retour du bâtiment principal, celle qui fait vis-à-vis et pendant au logis du concierge ; et je dis :

— Tiens! pourquoi ne va-t-on jamais dans ce pavillon?

— C'est, me répondit Maurice, que la duchesse n'en a pas la jouissance. Elle le loue au vieux marquis de la Roche-Canillac, qui n'y est jamais, et qui n'en finit pas de mourir quoiqu'il ait bien fait son temps.

— Quel âge a-t-il! dis-je.

— Quatre-vingt-neuf ans sonnés.

— Il y a de l'espoir.

— Moins que jamais! Consulte les tables de mortalité. S'il va seulement jusqu'à ses quatre-vingt-dix, il est fichu de nous enterrer tous.

— Oh! dis-je, pour ce qu'il nous gêne...

Après un court silence, M. de Courpière reprit :

— C'est une garçonnière idéale.

— Comment le sais-tu?

— Le concierge me l'a fait visiter. Deux étages, formant hôtel; cinq mètres de hauteur de plafond...

— Tout à fait ce qu'il te faut.

— Évidemment.

Je vis qu'il y avait pensé. Cela me causa un léger malaise. Nous parlâmes d'autre chose.

Comme j'étais, je ne sais pourquoi, de méchante humeur, je me mis à critiquer fort âprement l'action purement verbale où, ce qui revient au même, l'inaction de nos amis, et je traitai le parti des duchesses de « mare stagnante ». J'étais de mauvaise foi, car j'étais déjà suffisamment bourrelé quand le parti que j'avais constitué en le nommant ne faisait rien, et je pense que j'aurais succombé sous le poids de ma responsabilité s'il avait fait la moindre chose; mais l'humeur ne se raisonne point.

M. de Courpière me répondit assez judicieusement qu'une action déterminée n'était pas de première importance et que l'essentiel était d'avoir créé un mouvement dans un milieu réfractaire où l'on aurait pu craindre que la mystique de la révolution n'eût aucune chance de succès. Il me promit cependant qu'il ferait part de mes critiques à madame la duchesse de Longueville.

J'eus l'étonnement d'apprendre qu'il l'avait fait, qu'elle m'approuvait de tout point, et qu'elle avait même aussitôt proposé à M. de Courpière un programme, dont le premier article était la fondation d'un périodique mondain d'extrême-gauche et de grand luxe; mais M. de Courpière avait cru devoir la détourner de ce projet, pour deux raisons. D'abord, il avait gardé un assez mauvais souvenir d'un quotidien que nous fabriquions ensemble au temps où lady Ventnor l'avait poussé dans la politique; et puis, une cousine détestée de la duchesse, qui l'avait précédée de loin dans les voies de la révolution, passait pour inspirer une espèce de *Père Duchesne* illustré magnifiquement et tiré sur grand papier; il n'était pas de la dignité d'une Longueville d'imiter une rivale, il fallait inventer autre chose.

Lorsque M. de Courpière me rapporta l'entretien qu'il venait d'avoir avec notre bonne hôtesse, je trouvai ses objections sans

réplique; d'autant que je n'étais pas fâché de voir tomber cet alarmant projet d'hebdomadaire. J'y aurais eu bon gré mal gré la haute main : je sais par expérience ce que c'est que de collaborer avec M. de Courpière et ses amis, et je ne peux pourtant pas écrire, ne fût-ce qu'une fois par semaine, des articles où je dise exactement le contraire de ce que je pense.

Cependant mes imprudentes suggestions ne devaient pas demeurer sans effet, et faute d'un journal, on résolut de se livrer à des manifestations un peu moins secrètes que nos entretiens privés.

On n'avait pas l'embarras du choix. Le port de l'insigne passait complètement inaperçu. Les gardes mobiles eux-mêmes s'y seraient trompés. Il avait trop l'air d'un bijou pour avoir l'air d'un insigne. Ces dames avaient bien appris la musique du *Ça ira* et de l'*Internationale* à une espèce de cours de solfège qui avait lieu les mercredis et samedis soir dans un petit salon de l'hôtel de Longueville; mais elles n'arrivaient pas à se mettre dans l'esprit les paroles de ces deux hymnes, qui semblaient aux unes trop bêtes et, aux autres, inintelligibles.

Elles craignaient, en outre, si elles allaient chanter cela place de l'Étoile à l'heure où l'on ranime la flamme, d'y rencontrer quelques-unes de leurs amies de l'autre côté de la barricade, et elles préféraient éviter ces collisions ou, pour user de moins grands mots, ces carambolages. Madame de Longueville, notamment, qui sentait les résistances d'Alain et ne voulait pas le pousser à bout, déconseilla ces sortes de manifestations.

Elle apprit sur ces entrefaites, par le *Populaire*, ainsi que par une feuille fasciste, que l'anniversaire de la Commune approchait et qu'il serait de bon ton d'aller ce jour-là tendre le poing devant le mur des Fédérés. Ce recoupement de deux journaux, de couleurs si différentes, lui donna confiance. Elle s'étonnait cependant, ne sachant pas trop bien l'histoire contemporaine, que les épigones de la Commune allassent en pèlerinage au mur contre lequel ont été fusillés, en 1871, le président Bonjean, le curé de la Madeleine et l'archevêque de Paris. On lui fit comprendre que ce n'était pas le même mur, et que personne ne se souciait plus de l'assassinat des otages, du moins dans la bonne société. Elle sentit qu'elle pouvait sans se compromettre prendre part à cette manifestation.

Elle s'en ouvrit aussitôt à M. de Courpière, qui comprit que sa place était là. Elle voulut bien, à la dernière minute, dispenser Alain, qui tremblait d'être obligé de la suivre et, d'avance, en était malade. Quant à moi, je m'étais excusé dès la première heure, et elle en avait conçu pour moi, en même temps qu'un certain mépris, une certaine considération.

Je ne m'étais dérobé qu'après un assez vif combat intérieur : il me déplaisait de me montrer, mais j'étais curieux de voir; et aujourd'hui encore je regrette un peu de n'avoir pas assisté à cette grandiose cérémonie populaire quand j'arrive au moment où je devrais la décrire; mais ma conscience me l'interdit absolument.

J'ajoute que mes scrupules font voir trop de délicatesse; car il me fut loisible de contempler le soir même, à ce qu'on appelle les actualités du cinéma, une duchesse de Longueville et un comte de Courpière, le bras tendu, le poing fermé, aux accents enregistrés des deux hymnes que j'entendais ânonner chaque mercredi et chaque samedi par les élèves sans espoir de notre cours de solfège. Mais je n'avais même pas dû attendre l'après-dîner pour recueillir les échos de cette journée et en connaître les premières conséquences.

Dès son retour du Père-Lachaise, madame la duchesse de Longueville trouvait réunis chez elle *les Amis du Vieux faubourg Saint-Germain*, dont elle partageait la présidence avec le prince de Montbazon. Le secrétaire lut, dans un grand froid, le procès-verbal de la précédente séance, qui fut approuvé. Après quoi le prince de Montbazon prit la parole. Il rappela que les Amis du Vieux faubourg Saint-Germain ne s'étaient jamais occupés de politique et protesta qu'ils ne s'en mêleraient jamais. Toutefois, à titre personnel, il désirait savoir s'il était vrai que cette après-midi madame la duchesse de Longueville se fût rendue au mur des Fédérés en compagnie du comte de Courpière, et qu'elle eût salué les morts de la Commune en étendant le bras et en fermant le poing.

Madame de Longueville outrée, cria que c'était vrai et qu'elle en était fière.

— Alors, madame, dit le prince de Montbazon sans s'émouvoir autrement, je vous prie de vouloir bien agréer ma démission.

Et il se retira dans l'instant même, suivi de tous les membres de la société. Il ne resta plus dans le salon que M. de Courpière et moi, qui n'en faisions pas partie.

Nous n'aurions su quelle contenance prendre, si, fort à propos, un valet de pied n'était venu apporter à la duchesse une dépêche qu'elle ouvrit après nous en avoir demandé la permission d'un signe; car elle suffoquait au point de ne pouvoir articuler un mot; mais, sitôt qu'elle y eut jeté les yeux, elle recouvra comme par enchantement la voix et la parole. Elle fit une exclamation joyeuse et dit :

— Oh! ce pauvre marquis...

J'avais deviné, mais je murmurai, pour éviter, par convenance, que ce ne fût Maurice qui posât la question :

— Quel marquis?

— La Roche-Canillac. Il est mort.

Je n'osais regarder M. de Courpière. Nous sortîmes peu après. Je n'osais pas non plus, en passant, regarder le pavillon, mais M. de Courpière, que je surveillais en dessous, n'eut pas le même scrupule, d'ailleurs absurde, du moins de ma part.

Le lendemain fut le jour des coïncidences. Les journaux d'information, surtout mondaine, les mettent d'autant mieux en valeur qu'ils n'ont pas l'air de le faire exprès. Je lisais non sans gaieté un compte rendu très malveillant de la parade du Père-Lachaise où madame la duchesse de Longueville était bel et bien nommée — nommée Longueville et duchesse, — quand, arrivé au bas de la colonne, je vis : *la suite page 3, colonne 2.*

Je m'empressai de retourner mon journal; mais, à la page 2, ce même nom de Longueville frappa ma vue. Il était écrit au-dessous de la photographie d'une assez jolie jeune femme en toilette de mariée. Je lus avec plus d'attention la légende : il s'agissait d'une demoiselle Dupont que le duc avait épousée la veille à l'heure même où sa première femme honorait les morts de la Commune. La suite de l'article de première page, qui, à la troisième faisait juste vis-à-vis au communiqué annonçant ce grand mariage donnait encore maints détails d'un assez bon comique sur les gestes de notre amie, encore plusieurs fois nommée, et cela faisait, si j'ose dire, un méli-mélo de duchesses de Longueville où le plus expert en choses mondaines ne se serait pas reconnu.

Je fus pris d'hilarité à la pensée qu'en ce moment peut-être le duc, et surtout la ci-devant demoiselle Dupont, lisaient le même journal que moi, et qu'ils enrageaient. Il ne pouvait déjà souffrir que son ex-femme se parât de son nom et de son titre lorsque ceux-ci étaient encore, somme toute, disponibles. Il lui avait signifié à ce propos toutes les défenses d'usage et exigé, dans les journaux, les rectifications les plus désobligeantes, par ministère d'huissier. Il ne fallait évidemment point s'attendre que le fait nouveau le rendît plus accommodant; mais j'imaginais surtout la fureur de la duchesse numéro deux.

Réduit à se marier civilement, il n'avait pu épouser une fille de son monde; il avait dû se contenter d'une Dupont, qui sans doute pensait, à rebours de Henri IV, qu'une couronne fermée vaut bien une absence de messe, mais qui tenait d'autant plus à s'assurer « l'exclusivité » de ladite couronne (je ne sais pourquoi je me figurais que cette Dupont-Longueville devait parler le jargon du cinéma). « Bon! pensais-je, Longueville va faire un esclandre à tout casser, on va rire. » Pour cette fois je me trompais.

Cette obstination à nommer Longueville madame de Dunois le mettait hors de lui; mais l'article était si drôle, d'une méchanceté si atroce, et lui avait fait passer un si bon quart d'heure qu'il aurait eu mauvaise grâce à se fâcher. Il alla donc au journal sans faire de moulinets avec sa canne. Il adressa d'abord au rédacteur ses félicitations et ses remerciements; puis il le pria le plus poliment du monde de ne plus donner à madame Marie-Thérèse de Dunois un nom et un titre qui ne lui appartenaient plus. L'auteur de l'article s'excusa de l'avoir fait par ignorance et promit que non seulement il ne le ferait plus, mais qu'il veillerait à ce que dorénavant ses collaborateurs ne le fissent point.

Ils se séparèrent dans les meilleurs termes, et cette petite affaire fut si bien étouffée que moi-même je n'en aurais rien su si je ne m'étais trouvé par hasard dans un bureau voisin.

ABEL HERMANT
de l'Académie Française

(A suivre.)

VAGABOND DE LA FAIM

Pour comprendre le récit de Tom Kromer il paraît utile de rappeler au lecteur français que de tous temps aux États-Unis, mais surtout au début de la crise économique, un nombre considérable d'individus ont pris l'habitude de se faufiler dans les trains et de voyager sans payer. Étant donné l'étendue des réseaux de chemins de fer, la distance qui sépare les gares dans certaines régions et la difficulté de surveiller les voies d'une façon satisfaisante, il est très difficile d'empêcher la circulation de ces voyageurs sans billet. Ils se cachent dans les fourgons vides, sur les toits des wagons, se perchent sur les accouplements, sur les rebords des plate-formes ou sur les tampons. Les vagabonds en quête de travail ont toujours circulé ainsi en Amérique, mais pendant la *Dépression*, ce n'est plus pour trouver du travail que les chômeurs ou les chemineaux se déplaçaient continuellement. Ils « bordaient » les trains de marchandises ou de voyageurs dans le but de trouver un climat meilleur ou par simple esprit d'aventure. Beaucoup voyageaient ainsi pendant des années, pour satisfaire leur instinct nomade, sans but précis. Au plus fort de la *Dépression*, c'est par dizaine de milliers que des individus de toutes catégories ont circulé à travers toute l'Amérique, fondant ainsi une sorte de confrérie particulière ayant ses mœurs, ses habitudes et son langage à elle. Souvent des femmes accompagnaient les hommes ou voyageaient seules, vivant de la prostitution. On a vu des bandes d'enfants misérables circuler ainsi pendant des mois. Inutile de dire que les accidents tels que ceux décrits par l'auteur ne se comptent pas. Ce nomadisme nouveau a pris, à un certain moment, l'allure d'une calamité nationale.

(R. de R. de S.)

Je suis recroquevillé dans la porte du fourgon à bagages. Il y a cinq heures que je suis là blotti dans le froid glacial. Mes pieds pendent sous le wagon. Le vent siffle sous moi et balance mes jambes. Les roues chantent sur les rails. A l'avant, la locomotive gronde dans l'obscurité, plus noire que la nuit. Elle vomit de la fumée et du feu, répandant des étincelles qui

me brûlent le cou et le dos. Je ne sens pas le vent qui balance mes jambes. Elles sont gelées. Plus aucune sensibilité. Je me renfonce dans la porte et je mets mes mains sur ma figure. Bon Dieu, quelle misère! Impossible de tenir beaucoup plus longtemps. J'ai été idiot de border[1] le fourgon de ce train de voyageurs. J'ai été idiot et maintenant je vais mourir de froid.

Je songe. Comment vais-je descendre de ce rapide s'il s'arrête jamais? Je ne peux pas marcher. Mes pieds gelés ne me porteront pas. Je suis assis là, je réfléchis, je somnole. Je me réveille en sursaut.

« Espèce d'idiot, que je me dis, tu ne vas pas t'endormir ici. Tu vas tomber sous les roues qui chantent sous toi. Ton affaire sera bonne. Ces roues feront de la chair à pâtée de toi. Tu n'aurais plus froid longtemps. »

Je me mets à chanter. Je chante à haute voix. Je gueule à cause du fracas des roues et du vent qui rugit sous moi. Je ne veux pas passer sous ces roues. Je ne suis qu'un *stiff*[2] et je sais qu'un *stiff* est plus heureux mort que vivant, mais je ne veux pas passer sous ces roues. Je sens que je m'engourdis. J'essaye de chanter plus fort. J'essaye d'entendre ma voix au-dessus du fracas du vent et du train, mais je ne peux pas. Je ne peux pas rester éveillé. Je vois bien que je ne peux pas rester éveillé. Je tombe de sommeil. Je me demande si c'est comme ça que ça se passe quand un type meurt gelé. J'ai moins froid maintenant. J'ai presque chaud. Le vent rugit aussi fort qu'avant. Je dois avoir aussi froid qu'avant, mais je sens moins le froid. J'ai chaud. Nom de Dieu, il ne faut pas que je me laisse geler vif. Je bats des bras. Je me penche aussi loin que possible en dehors du fourgon. Le vent me déchire la figure, mais je reste ainsi jusqu'à ce que les larmes coulent sur mes joues. Est-ce que ce *dur*[3], Bon Dieu, ne s'arrêtera jamais?

Je sens les chaînes d'accouplement qui ballottent sous moi. Leurs secousses me jettent en avant. J'entends le gémissement des freins. De toutes mes forces. je me cramponne aux parois du wagon. Mes doigts gelés glissent, puis s'agrippent. Je n'ai

1. C'est-à-dire de sauter dans le fourgon.
2. Vagabond, mendiant.
3. Train.

pas peur. Je suis cramponné aux côtés du fourgon, je ne les lâche pas. Je sens que le train ralentit. J'aperçois les lumières dispersées d'une ville. Quelques lumières seulement, mais le train va s'arrêter. Je me mets à rire. Je ris comme un fou quand je vois que le train va s'arrêter.

Je me cramponne de toutes mes forces. Il y aura une secousse dure au moment de l'arrêt. Je n'ai pas envie de passer sous ces roues. Nous nous arrêtons devant une prise d'eau. Il n'y aura pas de flics par ici. La chose à faire, c'est de dégringoler de ce *dur* avant qu'il reparte. Il ne va pas rester ici longtemps. Comment faire pour atteindre le sol ? Mes jambes sont gourdes. Je les frictionne vigoureusement, vite. Je sens des picotements et des brûlures quand le sang se remet à circuler. J'essaye de les remuer. Je les remue. Je les vois remuer. Mais je ne sens rien. Je me dresse sur mes pieds. Me voilà debout. Je sais que je suis debout, mais je ne sens pas le fourgon sous moi. Je me penche et j'agrippe l'échelle. Je descends. Je me tiens d'une main et de l'autre, je guide mes jambes, mais je descends. Je m'arrête sur le dernier échelon. De mes pieds gelés au sol, la distance est grande. Je saute. Je tombe la figure dans les scories, le long de la voie. Le train siffle. Il démarre. Je reste couché dans les scories, la figure en sang, à regarder défiler les wagons. Je suis couché avec mes jambes gelées, qui ne sentent rien. Je frémis en pensant à ce fourgon avec le fracas des roues et le bruit du vent sous moi. Je m'appuie sur mes poings et je me lève. Une douleur aiguë dans les jambes me fait faire la grimace, mais je serre les dents et je marche.

Ce qu'il me faut tout de suite, c'est une tasse de café. Une bonne tasse de café brûlant, ça vous réchauffe un bonhomme. J'ai trop froid pour avoir faim. Je me dirige vers la rue principale de cette ville. Dans les rares boutiques qui sont encore ouvertes, il y a de la lumière. Je passe devant un restaurant. Il y a une pancarte dans la devanture qui dit : « Essayez nos *hamburgers*[1] à dix *cents*. » Je me demande s'ils permettront à un *stiff* gelé d'essayer leurs *hamburgers* à dix *cents*. J'entre. Il y a là deux clients qui mangent. Je m'avance vers le type

1. *Hamburgers :* Boulettes de viande hachée. On en fait une grande consommation en Amérique dans les milieux populaires.

qui est derrière le comptoir. Il recule. Il jette un œil vers sa caisse. Il a l'air effrayé. Je regarde dans le miroir pendu au mur. Je ne peux pas lui en vouloir à ce type d'avoir peur. Ce que je vois me fait peur à moi aussi. Ma figure est noire comme l'as de pique. Elle est maculée de sang à cause des scories dans lesquelles je me suis traîné. J'ai cogné dur en tombant.

— Frère, — je lui dis, — je suis fauché. Ne pourrais-tu pas me donner une tasse de café?

— Rien à faire, — qu'il dit. — Fous le camp avant que je te flanque dehors.

Avez-vous jamais vu un pareil salaud. Me voilà à demi-mort de faim et de froid et il me fout dehors parce que je lui demande une malheureuse tasse de jus. J'ai trop froid même pour l'engueuler. C'est pas l'envie qui m'en manque de l'engueuler, mais j'ai trop froid. Je continue à descendre la rue et j'entre dans deux autres gargottes. On me flanque dehors. Impossible de rien trouver pour me réchauffer. Mais il y a une chose qu'il faut que je trouve et c'est un endroit où me pieuter. Par un temps comme ça, un *stiff* doit coucher quelque part.

— Où est le flic de l'endroit? — Je pose la question à un type planté au coin d'une rue.

— Dans le garage, — me dit-il, — occupé à se rôtir devant le poêle.

Je vais au garage et je trouve cette vache villageoise en train de se chauffer devant le poêle.

— Chef, — que je lui dis, — je désirerais être mis en boîte. Je suis fauché et je ne sais pas où coucher.

— La prison, — qu'il fait, — n'est pas un hôtel. Impossible de vous coffrer. Je ne vais pas saloper le violon en vous fourrant dedans.

Si c'est pas à pleurer d'entendre une chose pareille! Un *stiff* qui ne peut même plus se faire fiche en boîte! On appelle ça un pays libre et pas moyen pour un *stiff* de se faire mettre en tôle pour éviter le froid et le vent.

— Est-ce que je peux me réchauffer un peu près de votre feu? — je lui demande. — Je suis gelé.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, — que fait ce flic, — les pouilleux dans notre ville nous n'en voulons pas.

Un bon conseil : prenez la grand'route et déguerpissez.

— Pourquoi pas me demander de me faire sauter le caisson, — que je réplique.

— Si je vous repince dans cette ville demain matin, vous regretterez probablement de n'avoir pas mis à exécution cette excellente idée.

Je sors dans la rue et je marche. Je marche vite. C'est pas que j'ai envie de marcher vite, mais il le faut si je ne tiens pas à crever de froid. C'est là où j'en suis. Là-bas, loin de la route, je vois une baraque où brille une lumière. Je frappe à la porte. Un vieillard, une lanterne à la main, m'ouvre.

— Bonsoir, — je lui dis. — Vous n'auriez pas un coin par ici où je puisse passer la nuit? Je crève de froid et je ne sais pas où aller.

Il pose sa main sur ma tête.

— Mon fils, — dit-il, — croyez-vous en Jésus-Christ?

— Bien sûr que je crois en Jésus-Christ. Avez-vous un coin pour moi quelque part?

— Le Jour du Jugement approche. Les trompettes vont bientôt retentir. Repens-toi ou tu brûleras dans le Feu éternel.

Le type est complètement marteau. Je m'en rends compte.

— Je coucherais bien dehors, si vous aviez un coin? Un hangar ou n'importe quoi?

Je ne tiens pas tant que ça à être trop près de ce bonhomme. Il est mûr pour le cabanon.

— Que la brebis égarée se fie au Seigneur, — dit-il.

Il me mène vers une grange. C'est une vaste construction. Sur le sol s'entassent des pyramides de noix. Avec une pelle il creuse un trou dans un des tas. Il y pose deux sacs de chanvre.

— Mon fils, — dit-il, — couche-toi dans ce trou et repose-toi.

Je me couche.

Il empile des sacs sur moi. Il n'y a que ma tête qui dépasse. Il met un sac sur ma figure.

— Repose-toi pour pouvoir mieux combattre aux côtés du Seigneur.

Il prend sa lanterne et rentre dans sa baraque.

Il fait nuit noire maintenant ici. Couché sous les sacs je me mets à réfléchir. Me voilà couché dans un trou. Me voilà

couvert de noix. Avant d'être dans la mouise je couchais dans un lit de plumes. Je me croyais pauvre alors. J'étais respectable. Trois repas par jour et un bon lit. Comment peut-on se croire pauvre avec trois repas par jour et un lit? Il y a deux ans de cela, mais deux ans de mouise ça compte pour dix. J'avais l'air d'un muscadin dans ce temps-là. J'étais un muscadin. J'avais de la couleur aux joues. Depuis je suis tombé dans le ruisseau. On ne peut pas tomber plus bas qu'au fond de ce trou. Si l'on avait du cran, on ne supporterait pas ça. Je réfléchis. Pourquoi faut-il qu'il y ait des types qui ont un million de dollars et que moi je sois dans un trou? Peut-être qu'ils sont des malins ces types-là. Peut-être qu'ils travaillent dur. Je ne sais pas. Qu'est-ce que ça peut me faire à moi? La religion, qu'ils disent dans les Missions. La religion et la moralité. Mais qu'est-ce que ça peut me faire la religion et la morale quand je suis dans un trou creusé dans un tas de noix?

Couché dans l'obscurité, je médite. Il fait trop froid pour dormir. Sur le fourgon à bagages, je ne pouvais pas tenir mes yeux ouverts. Maintenant je ne peux pas les fermer. J'écoute les rats qui trottinent sur le sol. J'écarte le sac de mon visage et j'écarquille les yeux pour essayer de percer l'obscurité. Les rats me font peur. Un jour, en me réveillant dans le bled, il y en avait deux sur ma figure. Depuis lors, je rêve de rats gros comme des chats qui sont assis sur ma figure et me rongent le nez et les yeux. Je n'arrive pas à les voir. Il fait trop noir. Je ne peux pas rester couché comme ça à attendre avec mon cœur qui cogne contre mes côtes. Je ne peux pas rester couché ainsi et les écouter galoper autour de moi sans pouvoir les voir. Je m'extirpe de mon tas de noix et je me lève. Sur la pointe des pieds je rejoins la route. Je ne veux pas réveiller ce vieux loufoque qui m'a creusé mon trou. Je ne veux pas lui faire d'offense, et du reste, il serait capable de piquer une crise.

Je marche. Je baisse la tête pour empêcher que le vent qui siffle ne me coupe la figure comme un couteau. J'écoute craquer les arbres secoués par le vent. Je marche sur le côté gauche de la route. Je ne pourrais pas entendre les autos qui viendraient derrière moi. A cause du vent on n'entend rien. De

temps à autre, je tourne la tête pour voir s'il n'y a pas des phares qui s'amènent. Quand j'en aperçois, je m'arrête et je tends le bras pour qu'on me ramasse. Ils ne s'arrêtent pas quand ils voient mon signe. Ils appuient sur l'accélérateur et vont plus vite. Ça ne leur dit rien de ramasser un *stiff* à bout de forces qui a des ampoules aux pieds. Il fait nuit. Ils ont peur. Ils ont peur qu'on leur casse la tête. Je ne les blâme pas d'avoir peur. Qui peut dire ce dont un *stiff* est capable quand il a aussi froid que moi et qu'il est aussi fatigué? Un *stiff* ne se connaît plus lui-même quand il a aussi froid que moi.

J'arrive à une ville et j'en fais le tour. Les rats me font peur et le flic que je rencontre a une tête de rat. Je me dirige vers le dépôt du chemin de fer et je me glisse dans un des wagons rangés sur une voie de garage. Je ferme la porte mais pas tout à fait. S'ils se mettent à bouger ces wagons pendant la nuit, je veux être prêt à pouvoir décamper en vitesse. Je tire un journal de ma poche et je l'étale par terre. J'ôte mes chaussures et j'en fais un oreiller. Je m'allonge. Je n'en puis plus. En moins d'une minute je m'endors.

J'ignore combien de temps dure mon sommeil. Je m'éveille en sursaut. Quelque chose m'a éveillé. Brusquement mes yeux sont grand ouverts, écarquillés. J'ai une sensation étrange dans le haut de ma tête. Je connais cette sensation. Je l'éprouve toujours quand il y a quelque chose qui ne va pas. Je l'ai eue une fois quand le *dur* dans lequel j'étais a déraillé dans le fossé. J'ai eu cette sensation au sommet du crâne juste avant qu'un type auquel je parlais dans la rue tombât raide mort. Ma respiration devient haletante. J'ai le sentiment que quelque chose rampe sur moi. Un picotement part de mes pieds et se propage jusqu'à mes cheveux. J'ai un frisson à la racine des cheveux. Je connais ça. Mes cheveux se dressent. Je me lève sur un coude. Le bruit du papier que je froisse en bougeant est comme le tonnerre dans le calme du fourgon. Un rayon de lumière passe par l'entrebâillement de la porte. Il n'est pas assez fort pour atteindre jusqu'au fond du wagon, mais je sais qu'il y a quelque chose là. Cette chose est derrière moi. Quelle que soit cette chose qui est avec moi dans le wagon elle est derrière moi.

Je me dis qu'il n'y a pas de raison d'avoir peur. Il n'y a que moi dans ce fourgon et rien d'autre. Ce n'est qu'un cauchemar. Tu as voyagé sur le *dur* trop longtemps. Tu es nerveux comme une chatte. Faudra que tu renonces aux voyages pendant quelque temps et que tu te reposes un peu dans le bled. Tu en as trop fait. Mais je ne me dis ces choses que pour arrêter le picotement que j'ai au sommet du crâne et les frissons qui me courent dans le dos. Ce n'est pas voyager sur le *dur* qui me fait ça. J'y suis habitué depuis trop longtemps. Et qu'est-ce que je ferais si je ne voyageais pas sur le *dur*? Je sais qu'il y a quelque chose dans ce fourgon. Il y a quelque chose près de moi. Il y a quelque chose derrière moi. Je sens des yeux qui me percent la nuque. Quand je me sens comme ça c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas, qui ne va pas du tout. Bon Dieu, mais j'ai peur. J'ai la chair de poule. J'ai envie de hurler. J'ai envie de me ruer vers la porte. J'ai envie de me précipiter dans la nuit et de courir à toute jambes. A tâtons je trouve mes chaussures. Je les enfile. Impossible de nouer mes lacets. Mes doigts tremblent trop. Je reste là assis par terre frissonnant, claquant des dents, essayant de redevenir maître de moi.

« Quel idiot tu es, je me dis, quel foutu idiot. La porte est presque fermée, comment veux-tu te ruer hors de cette porte. Cette chose qui est derrière toi t'attrapera avant même que tu aies le temps de l'ouvrir. Mais qui peut te faire du mal? Tu n'es qu'un *stiff*. Tu n'as pas un sou sur toi. Qui pourrait vouloir te faire du mal? Il faut que tu restes ici. Il faut que tu te tiennes tranquille. Il faut attendre. »

Pendant cinq, dix minutes, j'attends, appuyé sur mon coude. Il ne se passe rien. Je sens la sueur me couler sur le visage. Elle dégoutte de mon menton. Il fait froid mais la sueur m'inonde la figure. Je ne peux attendre comme ça dans le noir. Je deviendrai fou si ça continue plus longtemps. Je me mets à quatre pattes et je commence à ramper vers la porte. Je rampe tout doucement, plus lentement que je n'ai jamais rampé dans ma vie. Si vous me voyiez, vous ne me verriez même pas bouger. Et puis j'entends un bruit. Je m'arrête net. Ce n'est qu'un léger bruit. Un bruit comme ferait quelque chose qui glisserait de plus en plus près. Un bruit comme ferait

quelqu'un qui lèverait un pied puis le poserait. Puis glisserait précautionneusement l'autre pied. De plus en plus près.

Alors, dans l'obscurité, éclate un hurlement. Un hurlement sauvage. Le hurlement que pousserait un dément, quelqu'un d'enragé, quelqu'un qui serait devenu fou. Je sens que ça bondit dans l'air et que ça me tombe sur le dos. Cela me renverse par terre. Des griffes aiguës m'entrent dans la nuque. Des doigts très longs m'agrippent la gorge jusqu'à ce que ma respiration devienne un sanglot. J'étrangle. Je saisis ses griffes. Je sens le poignet d'un homme. Un poignet solide. Un poignet tout couvert de poils comme une bête. Je suis à plat ventre sur le plancher du fourgon. Ces doigts serrent de plus en plus fort comme un fer brûlant. Ces genoux m'écrasent les reins. Mon cou est tordu en arrière, si brutalement que j'attends de l'entendre craquer. Tout se brouille de plus en plus. Comme en un rêve, je sais que ces griffes qui m'enserrent la gorge essayent de me tuer, de m'étrangler jusqu'à ce que je meure. Comme un aveugle, je me débats dans les ténèbres.

Je me jette sur le dos. Je sens mollir l'étreinte des griffes. Elles glissent le long de mon cou et arrachent ma chair en lambeaux. Je sens ma gorge comme une brûlure et une moiteur qui est du sang. Je me relève en titubant tandis qu'il se débat sur le sol. Il se dresse à son tour. Ce n'est qu'une masse informe en face de moi. C'est une masse informe qui cherche à me tuer, à m'étrangler jusqu'à ce que je rende l'âme. Je le vois bondir dans l'espace. Je m'arc-boute contre la paroi du wagon et je donne un coup de pied de toutes mes forces. Je sens que le coup a porté, dur. J'entends un grognement, un grognement plaintif comme ferait un cochon. Mon pied est enfoncé dans son ventre. Il s'affaisse sur le plancher. Il roule plusieurs fois sur lui-même mais il se relève encore une fois. Dans sa main, une lueur. Dans le faible rayon qui filtre par l'entrebâillement de la porte, je vois cette lueur. J'ai froid dans le dos. Je sais ce qu'est cette lueur. C'est un couteau. Il ne faut pas qu'il puisse m'avoir avec ça. Il ne faut pas qu'il m'éventre avec ça. Je vais être tué à coups de couteau. Il faut que je sorte d'ici. A tout prix, Bon Dieu, sortir d'ici. Je bondis vers la porte. Je l'agrippe et j'essaye de l'ouvrir.

Elle est coincée. Les échardes de bois m'entrent sous les ongles. Je ne prends pas garde à la douleur. J'ai trop peur pour sentir ces échardes sous mes ongles. De nouveau, derrière moi, j'entends ce hurlement.

Je fais volte-face. Le couteau trace un éclair dans l'air au-dessus de ma tête. J'attrape le poignet velu qui tient le couteau. La lame effilée comme un rasoir me taillade le bras. J'en suis conscient à cause de la sensation de brûlure et de cette chose humide qui me gicle dans la figure. Je me débats avec ce poignet qui tient le couteau et avec ce bras qui me frappe la tête. Je me sens faiblir. La perte de sang m'a affaibli. Impossible de retenir ce bras qui tient le couteau. J'ai l'œil fixé sur cet éclair qui zigzague au-dessus de ma tête, tandis que nous luttons dans le rayon de lune qui filtre à travers la porte. De plus en plus près. De toutes mes forces je tords ce poignet. Je le tords jusqu'à ce que je l'entende craquer parmi nos halètements et nos piétinements. J'entends encore ce hurlement, tandis que le bras devient mou et que le couteau tinte sur le plancher du fourgon. Je me jette sur ce couteau mais un poing s'abat sur ma figure. Je vais rouler à l'autre bout du wagon. Je me débats dans l'obscurité en essayant de me relever. Je ne puis pas. Je suis trop faible pour me tenir sur mes jambes. Allongé par terre, je tremble de tous mes membres.

Dans le rayon qui vient de la porte je vois ce type debout qui fixe le plancher. Le couteau luit dans l'ombre. Il ne le ramasse pas. Ce n'est pas le couteau qu'il regarde. C'est la mare de sang, de ce sang qui a coulé de mon bras lacéré. Il fixe ce sang comme s'il était en transe. Il se jette à genoux, barbotte dans le sang à deux mains et hurle. Puis il se barbouille de sang le visage. Je le vois qui tremble et frémit et je l'entends bégayer, tandis qu'il se barbouille de sang. Couché par terre j'attends de voir luire le couteau, mais rien n'arrive. D'un bond, il se redresse et se rue vers la porte du fourgon. Il bégaye et jacasse en essayant de l'ouvrir. Elle glisse enfin et il saute sur la voie. Je l'entends hurler tandis qu'il bondit à travers les buissons.

Couché dans l'obscurité avec mon bras ensanglanté, je frissonne et je sanglote.

*
* *

Rampant sur nos mains et nos genoux, nous nous dirigeons vers les voies de triage. Il fait si noir que nous ne voyons même pas nos mains devant nous. Derrière la palissade qui nous sépare des voies, nous entendons les wagons qui s'entrechoquent. Nous entendons le halètement de la locomotive de manœuvre qui s'essouffle à former notre train. Nous n'avons pas longtemps à attendre. Voilà le train qui siffle, signal du départ. Nous nous glissons aussi près que possible pour ne pas être vus des garde-voie. Nous écorchons nos genoux et nos mains sur les cailloux du ballast et nous culbutons sur les traverses inégales. Nous jurons à mi-voix. Nous rampons jusqu'au bord de la voie et nous nous aplatissons contre une pile de traverses. Nous sommes nerveux. Un *stiff* est toujours nerveux quand il sait qu'il va falloir *clouer* un *dur*[1] dans l'obscurité. Le *dur* démarre. Nous voyons le serre-frein dans sa guérite faire signe au mécanicien avec sa lanterne. Le voilà qui s'aboule en haletant. Je tends l'oreille pour écouter ce halètement. On peut juger de la vitesse d'un train qui approche en écoutant son halètement. Celui-ci s'emballe vite. Il sera lancé à fond quand il passera devant nous. J'ouvre l'œil rapport aux cognes. S'ils ont embarqué sur ce train, ils nous guettent. J'ai mon compte de cicatrices pour savoir ce qu'il en coûte d'être repéré par les cognes.

Le voilà qui arrive. Je vois les étincelles qui sautent de la cheminée et la flamme qui en jaillit. Les machines halètent puissamment. C'est un long convoi avec deux machines. Les étincelles font que je distingue nettement les deux locos. C'est pour ça qu'il s'emballe si vite, ce *dur*. C'est clair. Il ne va pas perdre de temps à aller là où il va. Les trains de voyageurs se rangeront sur les voies de garage pour laisser passer la Grande Vitesse.

Un vieux *stiff* ramasse son baluchon et s'en retourne dans le bled.

— Celui-là est trop brûlant pour moi, — qu'il dit. —

1. *Nail a drag* est l'expression d'argot employée ici. Nous l'avons traduite littéralement. L'opération qui consiste à aborder un train en marche est expliquée dans ce chapitre et dans ceux qui le suivent. (N. D. T.)

Y en aura un autre demain. J'ai pas envie de vendre des crayons[1].

Quatre ou cinq *stiffs* le suivent. Quand un *dur* est trop chaud[2], ils ne s'y trompent pas, eux non plus. Eux non plus ne veulent pas vendre des crayons.

Tapi dans l'ombre j'attends. Un peu plus loin sur la voie, je vois les autres *stiffs* tapis comme moi le long des rails. Des ombres dans la nuit. J'espère bien que je l'aurai, mais je suis tout plein nerveux. Il fait trop noir pour voir les marchepieds des wagons. Il faudra y aller au jugé. Je choisis un endroit plat pour courir. Je fais bien attention qu'il n'y ait pas d'aiguillage pour me faire buter. Si un type butait contre quelque chose en cavalant après ce *dur*, ce serait bien dommage pour lui. Il n'aurait plus jamais à s'occuper des *durs* celui-là.

Les locos passent devant nous en mugissant. Je me rends compte que j'ai attendu dans le froid pour des prunes. Pas moyen de l'accrocher celui-là. Il est trop chaud. Le fracas qu'il fait en dévalant sur les rails et les étincelles qui jaillissent des cheminées prouvent qu'il est trop chaud. Un *stiff* serait fou de vouloir le *clouer* celui-là. Mais ça me fait mal au cœur, nom de Dieu, d'attendre toute la nuit pour un *dur* et de le rater parce qu'il est trop chaud.

Le *stiff* qui est devant moi ne pense pas qu'il est trop chaud, lui.

« Vieux frère, que je me dis, j'espère que tu as raison, parce que si tu as tort tu n'auras plus jamais rien à penser. »

Je le vois qui court à côté du train. Je le vois qui se jette sur le marchepied. Il l'a. Ça l'envoie à toute volée contre la paroi du wagon. D'où je suis j'entends le coup qu'il reçoit. Il ne lâche pas prise. Il se cramponne. Je le vois qui se met à grimper l'échelle qui mène au toit du wagon. Du beau travail, y a pas à dire. En voilà un qui n'aura pas attendu le *dur* toute la nuit pour le louper. C'est un type qui connaît son affaire. Je vois ça à la façon dont il l'a *cloué*.

Un autre *stiff* galope le long du convoi. Il a la trouille, celui-là. D'une main il saisit le marche pied du train lancé

1. C'est-à-dire : devenir cul-de-jatte.
2. *Too hot*, dans le texte. Terme d'argot.

à toute allure et puis il le lâche. Ce *stiff* ne saura jamais y faire. Je vois ça. C'est le culot qui lui manque. Il faut qu'un *stiff* prenne son parti d'accrocher ce marchepied et puis alors qu'il l'accroche. Ce type prend son parti de courir sa chance. Il tend le bras et *cloue* la marche. La secousse le fait pirouetter et l'aplatit contre le wagon. Il cogne dur. S'il peut tenir, ça va bien, mais il ne tient pas. Il lâche prise et vole, la tête la première, dans le fossé, le long de la voie. Au fond de ce fossé, il y a des scories. Bon sang de malheur, voilà un *stiff* qu'est mort ou écorché vif. Je ne peux pas voir s'il remue ou non dans le fossé. Il fait trop noir pour voir. Je ne peux pas aller jusqu'à lui. J'ai attendu toute la nuit pour avoir ce *dur* et je l'aurai. Le premier *stiff* l'a eu. S'il l'a eu, je l'aurai aussi. Y a pas de *stiff* qui en ait *cloué* plus que moi.

« Prends garde à *clouer* l'avant du wagon, que je me dis. Prends garde à *clouer* le marchepied par le bout qu'est à l'avant. Si tu lâches prise tu atterriras dans le fossé comme cet autre *stiff*. Ça ne sera déjà pas très drôle, mais si tu *cloues* à l'arrière et que tu lâches, c'est entre les wagons que tu atterriras. »

C'est vraiment pas de chance pour un type d'atterrir entre les wagons. J'en ai vu un, une fois, après qu'on l'avait sorti de dessous un fourgon. En voilà un qui n'avait plus à se faire du tracas pour *clouer* les *durs* qui passent dans la nuit.

Je calcule ma distance. Je me mets à courir le long de la voie. Je mets mes mains contre les parois des wagons. Ils me grillent les doigts au passage. Mes doigts rencontrent le marchepied. Je me lance. Bon Dieu, quelle veine ! Mes doigts accrochent. Je m'agrippe de toutes mes forces. Je sais ce qui m'attend. A toute volée je suis projeté contre le côté du wagon. Je me dis que mes bras vont sortir de leurs articulations. Mes côtes, c'est comme si elles étaient enfoncées, tant elles me font mal. Je me cramponne. Je l'ai eu. Je suis couvert de bleus et plein de douleur, mais je l'ai eu. Je grimpe sur le toit. Le vent me cingle et rafraîchit la sueur qui m'inonde la figure. En voyant le train qu'il mène ce *dur*, je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu l'avoir. Je tremble de tous mes membres. Mes mains tremblent comme des feuilles. Mon

cœur cogne contre mes côtes. Je suis toujours nerveux comme ça quand j'ai *cloué* dans la nuit un *dur* qui va aussi vite que celui-ci.

Je m'allonge sur le toit, balayé par le vent, et je pense à ce pauvre bougre, là-bas dans le fossé. Je me demande s'il est tué. Je sais bien que les autres *stiffs*, qui ont loupé ce *dur*, s'occuperont de lui, mais je ne peux pas détacher de lui ma pensée. Un *stiff* comme ça ne devrait pas vadrouiller. Ce type-là devrait devenir *stiff* de Mission. Il n'a pas ce qu'il faut pour *clouer* un train dans la nuit. Il devrait se contenter des trains de jour. On ne peut pas demander à un *stiff* de tâtonner comme ça dans le noir et d'accrocher la marche. On est obligé de sentir le train qui vous frôle les doigts et puis il faut se lancer. Si on l'a, on a de la veine. Si on le loupe, eh bien, et puis après? Qu'est-ce que ça peut faire qu'un *stiff* crève? Un *stiff* crevé vaut autant qu'un *stiff* dans la panade. Mais, tout de même, je suis rudement content d'être ici sur ce toit et pas écrabouillé sous ces roues qui chantent sous moi.

Je reste étendu là-haut pendant deux heures avant que ce train s'arrête devant un signal rouge. Je suis raide comme une planche à cause du vent froid et du verglas qui couvre le toit. Il faut que je trouve un fourgon vide. Il fait aussi froid dans un fourgon qu'ici, mais on n'a pas le vent qui vous coupe comme un couteau. Je descends et je cours le long de la voie jusqu'à ce que j'entende les voix de plusieurs *stiffs* dans un des wagons. Je pousse la porte et j'entre. Ils sont déjà une dizaine là-dedans. Ils marchent de long en large et battent de la semelle. Ce n'est pas gai là-dedans, et ces types ne sont pas gais. Moi non plus, je ne suis pas gai. Mais qu'est-ce que ça peut fiche? Un *stiff* n'est jamais gai. S'il ne sentait pas sa misère, ce ne serait pas un *stiff*.

Certains de ces *stiffs* sont étendus par terre avec des journaux de dimanche dernier en guise de couvertures. Ils ont moins froid. Il y a bien des couvertures qui ne valent pas un journal du dimanche. Je n'ai pas de journal. Je m'assieds dans un coin et je frissonne. Mes dents s'entrechoquent. Tout autour de moi, j'entends des *stiffs* claquer des dents. Ces claquements de dents battent la mesure de la chanson

des roues sur les rails. Je ferme les yeux et j'essaye de dormir. Mais je n'y parviens pas : ma pensée travaille trop. Je songe : donc me voici. Je suis dans un fourgon. Je m'en vais vers l'ouest. Pourquoi est-ce que je vais vers l'ouest? Eh bien, il fera plus chaud dans l'ouest. Il n'y aura ni neige, ni pluie. On n'aura plus à écouter ses dents qui s'entrechoquent chaque fois qu'on essaye de pioncer. Il fait trop froid pour rester allongé ici. Je me lève et je me dirige vers les autres *stiffs*.

Nous nous serrons les uns contre les autres. Par terre, il y a un morceau de papier goudronné. Nous le déchirons en petits morceaux et nous y mettons le feu. Les flammes jaillissent, éclairant nos visages crasseux, nos sales mines. Une fumée noire monte et emplit le wagon. Accroupis autour de ce feu, nous sommes suffoqués. Mais tant pis pour la fumée si on peut avoir un peu moins froid. Nous battons la semelle avec nos pieds gourds. Nous tapons des mains. Nous ne sommes qu'une cargaison de *stiffs* frigorifiés. Avec nos yeux bordés de rouge et nos joues caves, nous ne sommes pas beaux à voir. Mais qu'est-ce que ça peut nous foutre que nous ne soyons pas beaux à voir? Ce qui nous intéresse, c'est de nous réchauffer. J'enlève mes godasses. Je mets un de mes pieds engourdis au-dessus de la flamme. Je ne sens pas le feu qui me brûle, mais je reste ainsi jusqu'à ce que ma chaussette se mette à griller. Puis je change de pied. Un pied après l'autre, alternativement.

Nous nous pressons les uns contre les autres, toussant et crachant dans la fumée. Nous n'osons pas ouvrir la porte. Si le serre-frein voyait la fumée sortir de ce fourgon, ça ferait mauvais effet. Il mettrait les cognes à nos trousses au prochain arrêt. Et ces cognes ne seraient pas longs à vous fiche en boîte pour le restant de vos jours s'ils vous pinçaient jamais à faire du feu dans un fourgon. Nous ne tardons pas à épuiser notre provision de papier goudronné. Nous tirons nos couteaux et nous nous mettons à tailler des morceaux dans les poutrelles du fourgon. Elles sont en bois dur ces poutrelles et c'est un rude boulot que de tailler assez vite pour entretenir le feu. Il finit par s'éteindre.

Je regagne mon coin et j'attends le matin. Le désert! En voilà un bobard. Les livres racontent qu'on crève de chaleur dans le désert. Je me demande si aucun des auteurs de ces

livres l'a jamais traversé ce désert, la nuit, dans un fourgon? Allongé dans mon coin, j'écoute les *stiffs* claquer des dents. Même le fracas des roues ne couvre pas ce bruit-là.

— Nom de Dieu, — dit le *stiff* qui occupe le coin en face de moi, — je n'y tiendrai plus longtemps. Attendez voir que je mette la main sur un pétard. Je leur apprendrai à ces salauds que je n'ai pas l'intention de crever de froid dans leur sacré fourgon.

Il bat de la semelle pour rétablir la circulation.

— Ta gueule, — dit le *stiff* qui est avec lui. — Y a des années que je l'entends cette histoire-là. Quand on est *stiff*, on gèle dans les fourgons, et avec le sourire encore. C'est là sa place à un *stiff*, dans le fond d'un fourgon.

— Si jamais je mets la main sur un pétard, je leur apprendrai qui je suis — continue l'autre. — Si je fais un malheur, ce sera vraiment dommage.

— Cause toujours, — fait l'autre. — Moi aussi, je disais ça dans le temps. Et puis, j'en ai dégotté un de pétard, un jour, et qu'est-ce que j'en ai fait? Rien. Voilà ce que j'en ai fait, absolument rien. Un *stiff* n'est bon qu'à bouffer de la saloperie et à crever de froid. C'est pour ça qu'il est fait. C'est pour ça que c'est un *stiff*.

J'écoute étendu dans mon coin et je sais que ce *stiff* a raison. Un *stiff* n'est bon à rien. Moi aussi j'ai mis la main sur un pétard, un jour. Qu'est-ce que j'en ai fait? Tout comme lui. Rien. Peut-être que je me la coulerais douce à cette heure si j'avais mené jusqu'au bout cette histoire de la banque. Je me la coulerais douce, à moins que je ne sois à six pieds sous terre. Mais quelle différence cela ferait-il que je sois à six pieds sous terre. Est-ce que six pieds de terre ne valent pas mieux que d'être couché là avec mes dents qui claquent, tandis que les roues chantent sous moi? Il n'y a rien de pis que ça.

Le *dur* s'arrête devant une prise d'eau. Un courant d'air me frappe. J'entends qu'on fait glisser la porte. Ça serait bien notre veine qu'un garde-voie nous foute dehors dans ce pays de malheur. Mais ce n'est pas ça. Deux nouveaux *stiffs* grimpent dans le fourgon. Ils ont à la main deux grosses torches électriques. A la lueur de ces torches qu'ils promènent autour du fourgon, je vois que ces particuliers sont une paire

de mauvais bougres. Leur visage est couvert d'une barbe sale. Il y a longtemps qu'ils ne se sont pas rasés. Ils sont infects. Y a pas de raison pour qu'un *stiff* devienne aussi dégoûtant que ça. C'est pas l'eau qui manque sur la terre. L'un de ces *stiffs* a un bandeau noir sur l'œil. Il est vêtu d'un vieux manteau de pluie. L'autre porte un pardessus marron en loques et un bonnet de laine bleu.

Le train siffle et démarre. J'écoute le halètement de la machine et je me demande combien de kilomètres nous avons encore à faire.

— Rangez-vous tous dans le fond du fourgon, tas de salauds, et un peu vite.

Je me lève d'un bond. Les deux *stiffs* qui viennent de monter sont debout devant la porte et nous font face. D'une main ils tiennent leur soufflant et de l'autre leur torche électrique. Ils ont une sale mine. Ces deux pétards pesants et noirs ont une sale mine aussi. L'un des types braque son joujou droit sur moi. Le *dur* se balance et saute sur les rails. Ce joujou est capable de partir d'une minute à l'autre. Sans traîner, je vais à l'autre bout du fourgon. Ces deux brutes n'ont pas l'air de vouloir rigoler. Si c'était pour la rigolade, ils n'auraient pas ces soufflants. Et pourquoi a-t-il fallu que ce soit moi qu'il choisisse, cet arsouille, pour me menacer de son joujou? Pourquoi qu'il le braque pas sur un des autres *stiffs?* Y a pas que moi dans ce fourgon. Mais les autres *stiffs* n'ont pas l'air d'apprécier plus que moi l'allure de ces soufflants. Eux aussi se cavalent vers le fond du fourgon.

Nous savons bien ce qui se passe. Nous savons ce qui nous attend. Ces deux *stiffs* sont une paire de *hi-jackers*[1]. Ceci est un *hold-up*[2]. Je sais ce que je pense d'un *stiff* qui *hold-up* un autre *stiff* pour le dévaliser de ses trois sous. Un type qui fait ça est le dernier des salopards. Voilà ce que je pense, mais je ne le dis pas tout haut, rapport à ces soufflants braqués sur nous.

— Haut les mains ! — crie le type au bonnet bleu.

1. Terme qui désigne une catégorie spéciale de pirates parasites qui attaquent le « pirates réguliers ». Pendant la prohibition, les *hi-jackers* étaient plus redoutés des *bootleggers* que la police. (N.°D. T.)

2. Attaque à main armée ou tout acte de banditisme à base d'intimidation.

Nous nous hâtons d'obéir.

— Toi, le rouquin, — dit l'autre *stiff*, — aboule-toi. S'il y en a un parmi vous, tas de sales bougres, qui essaye de faire le malin, il peut s'attendre à être transformé en écumoire.

Le rouquin s'avance jusqu'au milieu du wagon. Il tient ses mains levées au-dessus de sa tête. Il tremble. Il a la trouille et je le comprends. Je ne suis pas fier moi-même. Ces deux mecs ont les plus sales gueules que j'ai vues de longtemps. L'un des deux fouille le rouquin, tandis que l'autre continue de nous couvrir avec son joujou et à nous balayer avec sa torche.

— Où est ton fric? — grogne le type qui fouille le rouquin.

— Dans la profonde de mon falzar, — répond l'autre. — Dans la poche de gauche. Je n'ai que des sous.

— On va bien voir ce que tu as, — fait le *hi-jacker*. — Si tu racontes des bobards, on t'étripera et on te flanquera dans le désert pour que les buses te bouffent.

Le type qui fouille connaît son affaire. Ce n'est pas la première fois qu'il dévalise des *stiffs*. Il ne se borne pas à fouiller les poches. Il examine aussi la bande du chapeau et les doublures. Il ne trouve rien que quelques sous sur ce rouquin.

— Rentre dans ton coin, — qu'il fait, — et garde tes pattes en l'air.

Il passe au suivant. Dans la doublure du veston de celui-là, fixés avec des épingles, il trouve cinq dollars. Imaginez un peu. Ce *stiff* a cinq dollars épinglés dans la doublure de son veston, et il a passé son temps à taper les copains pour des sèches. Un *stiff* aussi rapiat mérite ce qui lui arrive.

— Tu as voulu nous refaire, — dit le *hi-jacker*.

Avec la crosse de son browning, il lui frappe la figure et l'envoie rouler à l'autre bout du wagon. Le *stiff* s'effondre et ne se relève pas.

— Le premier qui bouge, je le crève, — dit le *stiff* qui nous couvre avec son soufflant.

Nous ne bougeons pas.

L'un après l'autre, on nous fouille. Je suis le dernier. C'est mon tour.

— Amène-toi — qu'il me dit.

Je m'avance au milieu du wagon, les bras levés. Il me

fouille. Je n'ai que cinquante *cents* et c'est tout ce qu'il prend. Il ne trouve rien d'autre.

— Où caches-tu ton fric? — qu'il crie. — Allons, déballe, ou je te fous sur la gueule comme à l'autre.

— J'avais cinquante *cents*, pas un sou de plus. Tu les as pris, je n'ai rien d'autre.

— Bon, rentre dans ton coin, — qu'il me dit.

Je recule. Ça n'a pas été trop mal. Ce salaud qui m'a fouillé est moins futé que je ne croyais. Je parie que je suis le seul *stiff* dans ce fourgon auquel il reste encore un *cent*. Je l'ai eu le salaud. Sous le bandeau que j'ai au bras, j'ai caché deux dollars. La bande est toute tachée d'iode. On dirait que j'ai le bras bien malade. Mais je n'ai rien du tout. C'est un truc auquel j'ai pensé au cas où, précisément, je tomberai sur des *hi-jackers*. Ce n'est pas la première fois que j'en rencontre depuis que je vadrouille.

Le train s'engage dans une voie de garage et ralentit. On va laisser passer un train de voyageurs. Les *hi-jackers* ouvrent la porte. Ils savent que ce *dur* va s'arrêter ici. Je parie qu'ils font ce coup-là tous les soirs.

— A plat ventre et la tête au mur, — commande le type.

Nous nous couchons. Le train s'arrête. Nous entendons les types se débiner. Nous entendons la porte se fermer et le claquement du verrou. Ils nous ont enfermés. Tous les *stiffs* se lèvent et se mettent à sacrer contre les *hi-jackers*. Tous, sauf moi. Moi je la ferme. Moi, j'ai mes deux dollars sous mon bandage tout badigeonné d'iode.

*
* *

Il fait nuit et nous sommes dans le bled. C'est là que nous avons élu domicile ce soir. Notre domicile est un tas d'ordures. Autour de nous, il y a des monticules de boîtes de conserves et de tessons de bouteilles. Entre ces monticules, des feux. A notre droite, un homme et une femme sont penchés sur un feu. Dans les bras de la femme, un bébé suffoque. Il a le croup. Il tousse jusqu'à ce que sa figure devienne noire. La femme a peur. Elle lui tape dans le dos. Pendant quelques instants, il retrouve sa respiration, mais c'est tout. On ne

guérit pas un bébé du croup en lui tapant dans le dos avec le plat de la main.

L'homme marche de long en large entre les tas d'ordures. Il a les épaules voûtées. Ses mains sont croisées derrière son dos. Il marche dans un va-et-vient incessant. Il a un drôle de regard. Je connais ce regard-là. Je l'ai eu moi-même. Rien qu'à voir ce regard-là dans les yeux d'un *stiff*, on sait à quoi il pense. Il pense qu'il donnerait n'importe quoi au monde pour pouvoir mettre la main sur un browning. Mais son vœu ne sera pas exaucé. Un pétard, ça coûte de l'argent. Il n'a pas d'argent. Ce *stiff* est un pouilleux. Jamais il n'aura d'argent.

Où vont-ils? Je n'en sais rien. Ils ne le savent pas. Lui cherche du travail, l'imbécile. Il n'y a pas de travail. Il ne peut pas laisser sa femme et son enfant crever de faim tout seuls, alors il les emmène avec lui. Comme ça, s'ils meurent de faim, il le verra. Que peut-il faire? Rien d'autre que ce qu'il fait. S'il s'embusque dans une rue sombre et qu'il fasse son affaire à un bonhomme, on le flanquera en boîte pour le restant de ses jours si on l'attrape. Il sait ça. C'est pourquoi il évite les rues sombres et fait cuire de la saloperie pour sa femme et son gosse dans la jungle entre deux tas d'ordures.

Je contemple ce bled parsemé de feux. Ils font peine à voir ces *stiffs*, avec leurs vêtements en loques et leurs joues creuses. Ils se serrent autour des feux. Ils font leur popote. Ils sortent des bouts de saucisson de leurs sacs et les mettent à cuire dans leurs poêles. Ils se pelotonnent autour des feux dans la nuit. Demain, ce sera la même chose, et la nuit d'après, et la suivante encore. Pas ici, toutefois. Les cognes ne permettent pas aux *stiffs* de séjourner à la même place. Mais ce sera la même vie. Un tas d'ordures est pareil à un autre tas d'ordures.

Nous sommes cinq autour de ce feu. A tour de rôle nous partons dans l'ombre pour chercher des morceaux de bois en butant à chaque pas. Le bois est rare. Les *stiffs* nettoient le bled. Je tâtonne dans la nuit cherchant du bois quand je tombe sur des barbelés. Mes mains sont déchirées, mais je m'en moque. Je m'en moque, parce que je me rends compte que la question du bois est réglée pour la nuit. Nous n'aurons plus besoin de quitter notre bon feu pour aller chercher du

bois. Les barbelés sont soutenus par des poteaux. Un ou deux poteaux bien solides brûlent longtemps. Qu'est-ce que ça peut me fiche que cette barrière appartienne à quelqu'un? Nous sommes cinq. Nous avons froid. Il nous faut un feu. Il faut du bois pour faire du feu. Avec un morceau de tuyau en fer je commence à déchausser ce poteau.

C'est du bois de bonne qualité. Cela fait une belle flambée. Nous n'avons plus à nous serrer autant. Ça chauffe bien, sauf quand le vent siffle un peu trop fort dans notre dos. Alors, nous frissonnons et nous tournons le dos au feu en regardant les rats qui gambadent dans l'obscurité. Ce ne sont pas des rats ordinaires. Ils sont énormes. Mais je suis trop malin pour eux. Je prends un grand morceau de toile. Ce n'est pas pour me tenir chaud. C'est pour empêcher ces rats de m'emporter un morceau du nez quand je dormirai. Mais ça ne m'empêche pas de les entendre, ni de les sentir galoper sur moi. Un rat de bonne taille, on le sent passer. On sent son poids qui presse sur votre corps. On les entend flairer un trou pour entrer. Mais je tire la toile au-dessus de ma tête et ils ne peuvent pas entrer.

— Allez-y, sales bêtes, flairez et courez tout votre saoul, — je leur dis, — vous n'entrerez pas chez moi.

Contempler ces *stiffs* autour de leurs feux, c'est regarder un cimetière. C'est à peine s'il y a de la place pour circuler entre les tombes. Pas d'épitaphes gravées dans le marbre, par ici. Ces tombes sont des hommes. Les épitaphes sont ces sillons qui creusent leurs joues. Ces hommes sont des morts. Le jour, ce sont des fantômes qui errent dans les rues. La nuit, ce sont des fantômes qui dorment enveloppés dans un journal d'hier, en guise de couverture. Ce sont des fantômes qui gémissent et s'agitent pendant toute la nuit. Je les observe. De temps à autre, une tache blanche se lève du sol. C'en est un qui ne peut pas dormir à cause des rats et du froid. C'est un fantôme agité. A moins que ce soient les crampes qui lui rongent l'estomac, qui l'empêchent de se reposer et de dormir. Le sol est dur. Dur et humide. Il y a bien des choses qui empêchent un fantôme de se reposer la nuit, dans le bled. Moi-même, je suis un fantôme agité.

Je regarde les visages de ceux qui sont autour de ce feu.

Nous ne sommes pas étrangers les uns aux autres. Ce feu nous a réunis. Nous ne nous posons pas de questions les uns aux autres. Il n'y a rien à savoir. Nous sommes ici. Nous sommes ici parce que nous ne savons pas où aller ailleurs. Avec des yeux creusés, cernés de noir, ces hommes regardent le feu. Leurs épaules tombent et se voûtent. Les hommes deviennent ainsi quand il leur faut, chaque nuit, chercher des brindilles, dans le bled, pour entretenir leur feu. Ce type en face de moi, un bossu, s'accroupit sur ses hanches et parle. Sa voix est monotone et sans timbre.

— Je suis arrivé dans ce patelin en 1915 avec cent dollars que j'avais ramassés dans le Kansas, à l'époque des moissons. En descendant du *dur*, je suis entré dans un bistrot de la ville. Il faisait froid à se trimballer sur le ballast et j'avais besoin de boire un verre pour me réchauffer. Avant même d'y penser, j'étais saoul et vilain. Un mec, accoudé au bar, s'appuie sur moi et je le repousse. Je n'ai jamais aimé les rastas, faut dire. Mais, en un clin d'œil, nous voilà en train de jouer du couteau. Je le pique entre les côtes. Il lâche son surin et se met à gueuler. Rien qu'une piqûre, pourtant, mais ça lui a flanqué les foies. Quelqu'un m'empoigne et me prend les bras par derrière. Je me dis que je suis tombé dans un traquenard. J'étais grand et costaud, dans ce temps-là. J'étais bossu, mais costaud. Je me dégage et je lui rentre dedans, au mec. Je le touche droit au cœur. Il s'effondre par terre. Dans sa chute, ses mains me passent sur la figure. Pas brutalement. Avec douceur. Une caresse légère, comme feraient des mains de femme ou de fantôme. Quand je dors, je rêve de ces mains me frôlant le visage avec douceur et légèreté. Je ne savais pas que ce type était un cogne en civil, avant qu'on me mette en boîte.

» J'ai attrapé vingt ans. C'est long. C'est une vie. J'écrivis à ma mère que j'allais travailler dans les carrières au Mexique. C'est la dernière fois qu'on a eu de mes nouvelles. Je voulais qu'on croie, chez moi, que j'étais mort là-bas. J'ai fait quinze ans. Ça m'a vidé. Ça viderait n'importe qui. Quand je suis sorti, j'étais comme je suis maintenant. Mon sang est changé en eau. Je ne peux plus supporter le froid. C'est pas du sang que j'ai dans les veines, c'est de l'eau.

» Quand on m'a libéré, j'ai vadrouillé à bord des trains de marchandises. Je n'étais plus qu'un ballot. Y avait rien d'autre à faire. J'étais devenu un vieux. Et puis, j'ai eu cette idée dingo de revenir au patelin pour voir comment c'était. Je sautai sur un *dur* qui allait vers l'est. Je retrouvai le patelin comme je l'avais laissé. Vous connaissez le genre d'endroit. A peine si on y avait construit un *building* neuf pendant toutes ces années. Je n'ai pas perdu de temps à baguenauder. La première chose que je fis fut d'aller au cimetière. Je cherchais une tombe, la tombe de ma mère. Je n'eus pas à chercher longtemps pour la trouver. Je savais qu'elle était là. Quinze ans, c'est long. J'avais une sœur, dans la ville, et un frangin, mais j'avais vu tout ce que je voulais voir. Je fis demi-tour et je regagnai les rails. Y avait un train de nuit pour l'ouest, ce soir-là. Je le *clouai.* »

Il a fini. Nous nous taisons. Assis en rond, nous regardons le feu. Il y a toutes sortes de raisons pour qu'un type tombe dans la panade. Un jour, on est comme un prince, le monde vous appartient, et le lendemain on est assis dans le bled, autour d'un feu, à raconter comment ça vous est arrivé. Les autres en auraient des histoires à raconter, eux aussi, s'ils voulaient. Chacun a la sienne. Mais ils se taisent. Il y a des *stiffs* qui n'aiment pas causer. Ils marchent de long en large tout au long de la nuit, parmi les tas d'ordures, avec ce drôle de regard dans les yeux.

De l'autre côté du ballast, nous entendons des voix. Elles viennent vers nous. Nous levons la tête. D'autres *stiffs* gelés, pensons-nous, qui cherchent un coin où se réchauffer. Mais ce serait trop de veine si ce n'était que ça. Quatre types franchissent les rails au trot. Ils ont des matraques à la main. A leurs ceintures des étuis à revolver. Ce sont les cognes. Quelle misère, bon Dieu, quand les cognes vous laissent même plus dormir tranquilles sur un tas d'ordures!

— Debout, bande de pouilleux, — hurle le chef.

Il fait le moulinet avec sa matraque. Ça le démange de l'abattre sur le crâne d'un *stiff*.

Nous nous levons. Nous sommes vingt. Nous sommes vingt et eux sont quatre, mais que pouvons-nous? Si nous en crevons un, nous y passons tous. S'ils tuent l'un de nous, on augmente

leur paye. Pour un *stiff*, y a pas de bon Dieu. Ils le savent bien qu'il y a pas de bon Dieu pour un *stiff*.

— Haut les mains ! — gueule le chef.

Nous levons les bras et ils nous fouillent. Ils ne trouvent rien, ce qui les met en rogne.

— J'ai bonne envie de vous assommer tous, dégoûtants que vous êtes, et de vous laisser bouffer par les rats, — dit un des cognes. — Du reste, vous n'êtes pas autre chose que des rats d'égout.

Il regarde le bled autour de lui. Il voit notre rata qui mijote sur le feu. Il va d'un feu à l'autre et, à coups de pied, renverse tout notre fourbi. Je voudrais lui tirer les tripes du ventre à celui-là et sans mettre de gants. Nous sommes vingt *stiffs* dans le bled au ventre vide. Nous avons dû trimer dur pour ramasser cette boustifaille. Faut toujours qu'un *stiff* trime dur pour avoir de quoi bouffer. Notre rata était presque à point et voilà qu'on nous a tout flanqué en l'air à coups de pied.

— Décampez d'ici avant qu'on vous assomme — dit un des cognes.

— Vous n'êtes que des salauds, — dit le type qui a la femme et le gosse, — des salauds et des propres-à-rien.

Le cogne s'avance vers lui et lui assène un coup de matraque sur le haut de la tête. Ça fait un bruit sourd. Le type s'effondre sur le sol. Le sang gicle de l'entaille qu'il a dans la tête. Puis il se relève et va en chancelant du côté du feu. La femme et le môme se mettent à chialer. Nous nous avançons vers les cognes. Par terre, à tâtons, nous ramassons des bâtons et des pierres.

— Pendons-les — dit un vieux *stiff*. — Arrachons-leur la peau à ces salauds.

Les cognes voient que ça devient sérieux. Ils sortent leurs brownings et les braquent sur nous.

— Le premier qui me touche, je le crève — dit le chef.

Nous cessons d'avancer. Qu'est-ce qu'on peut faire devant ces soufflants braqués sur nous ? Il n'y a rien à faire.

— Allez, foutez le camp d'ici et un peu vite, — hurle le cogne, — et ne vous y frottez plus.

Nous nous cavalons vers la voie. Pour nous, ça va être la nuit, le froid, les ampoules aux pieds et le ventre vide.

A cinq milles d'ici, il y a un réservoir. Il arrive que les trains s'y arrêtent pour prendre de l'eau. Si nous avons de la veine, il se peut que nous puissions en *clouer* un ce soir. Nous marchons. Nous avons parcouru un mille quand l'homme qui a une femme et un gosse nous lâche. C'est dur de marcher sur le ballast la nuit. Ils sont crevés de fatigue et de faim. Ils s'affalent sur le bord de la voie pour dormir. Nous continuons. Nous entendons le bébé qui s'étrangle en essayant de respirer. Nous entendons la femme qui lui tape dans le dos.

Nous butons sur les traverses. Il fait trop noir pour les voir. Nous descendons sur le côté de la voie pour pouvoir marcher. Les épines me rentrent dans les semelles, mais je continue. Je ne peux pas m'arrêter. Si je m'arrête, je ne pourrai plus repartir. Mes pieds enfleront. Je marche toujours et, à chaque pas que je fais, les épines s'enfoncent dans mes pieds. Je rajuste mon baluchon sur mon épaule et je boite. Je regarde les étoiles dans le ciel au-dessus de moi, mais ça ne me réconforte pas. Je pense à ce pauvre bougre couché là-bas dans les buissons avec sa femme et son gosse.

— O mon Dieu, si tu existes, pourquoi faut-il qu'il y ait des choses pareilles !

Nous clochardons pendant des heures avec nos lourds baluchons avant d'atteindre le réservoir. Nous nous affalons dessous. Nous ôtons nos chaussures sans semelles pour reposer nos pieds saignants. Étendus, pareils à des morts, nous regardons le ciel au-dessus de nos têtes. Nous nous mettons à causer dans la nuit. Nous causons et ça nous est bien égal que quelqu'un nous entende ou pas. Nous nous en foutons. Il faut que nous parlions. C'est le seul moyen de nous sortir de la tête les idées qui y sont. Le bossu raconte ses ennuis au *stiff* qui porte un chandail rouge râpé. Le type au chandail rouge se moque bien des ennuis du bossu, mais il y retrouve l'écho de ses propres embêtements. Alors, il écoute. Ce n'est pas pour lui seul que parle le bossu. Il parle pour nous tous. Nos embêtements sont les mêmes.

— Voilà trois ans, — dit un vieux, — que je couche comme

ça, dans le froid et dans la nuit. Est-ce que ça va durer toujours? Est-ce que ça va jamais changer? Combien de temps un type doit-il supporter ça?

— Tu claqueras dans le bled, — dit le bossu, — et moi aussi. Ça n'ira jamais mieux. Ça ira plus mal. J'ai un journal dans ma poche. — Il donne une tape sur sa poche où il y a le journal. — Y a un article dans ce journal qui dit que la crise, c'est bon pour la santé. Ça dit que les gens mangeaient trop, avant. La crise, ça les fait revenir à Dieu. Ça dit que les gens apprennent les vraies valeurs de la vie.

— Les salauds, — fait le *stiff* qui ronge un bout de saucisson vert, — les foutus salauds. Je l'imagine comme si je le voyais, le type qui a pondu cet article. Je vois sa femme et ses mômes aussi. Ils sont assis à leur table. Un larbin en livrée est debout derrière leurs chaises et leur passe ce qu'ils désirent. Toute la journée ils se baladent en Rolls-Royce. Quand c'est qu'on le verra devant une soupe populaire, ce type-là? Jamais. Mais le salaud continuera à écrire ces foutaises et il y aura des gens pour le lire. Les vraies valeurs de la vie, bong sang de Dieu! S'il en a tant envie que ça de revenir à Dieu, ce type, pourquoi qu'il n'échange pas sa Rolls contre un seau en zinc et qu'il fait pas la queue? Ah, le salaud!

— Il dit qu'on peut très bien vivre rien qu'avec du blé — continue le bossu. — Il dit qu'il n'y a aucune raison de s'en faire à cause de cette crise. Les gens ne crèveront pas de faim. Il y a du blé tant qu'on en veut. Si un type a faim, qu'on lui donne un boisseau de blé.

Tout au loin, nous entendons le *dur* qui siffle dans la nuit. C'est un cri morne et désolé. Nous mettons nos godasses et nous sortons sur le ballast pour attendre. Nous nous couchons sur la voie et nous collons notre oreille aux rails. Nous écoutons le ronronnement qui les fait vibrer. Nous nous regardons en secouant la tête. Trop vite. S'il ne s'arrête pas pour prendre de l'eau au réservoir, il est trop brûlant pour qu'on l'attrape au vol. Y a pas un *stiff* capable de *clouer* celui-là au vol. Nous sommes des vieux de la vieille. Rien qu'à la chanson des rails nous pouvons dire quand un *dur* brûle trop fort. Nous revenons à nos baluchons. S'il ne s'arrête pas, il y en aura un autre demain. Un jour plus tôt, un jour plus tard, ou même

un mois ou un an, qu'est-ce que ça peut nous faire? Nous n'allons nulle part.

Nous le voyons qui crache de la vapeur en prenant la courbe. Pour sûr, il ne va pas s'arrêter ici.

— Il prend le virage — hurle un gosse. — Vous allez donc pas le *clouer*, vous autres?

Nous secouons la tête. Trop chaud. Nous savons. Ça se voit à la fumée et aux escarbilles qui sortent de la cheminée.

Il s'avance sur la voie et attend. Est-ce que ce sacré morveux va vraiment essayer de le *clouer*? Alors, c'est qu'il est piqué. Mais quoi, tous ces petits morveux sont piqués. Ça nous rend la vie plus dure à nous autres vieux. Le train siffle. Il pète le feu. La machine et une douzaine de wagons nous passent sous le nez avant que nous ayons le temps de les voir. Il ne peut pas perdre de temps à ralentir, ce rapide, pour une bande de *stiffs*. Le gosse, debout près des rails, regarde ça filer. Il est en train de se demander s'il va le *clouer* ou pas.

C'est un bel idiot de même y penser. J'en ai trop vu de types avec des moignons à la place de jambes pour penser à *clouer* celui-là. Je peux encore marcher, moi. C'est quelque chose.

Assis sur mon baluchon, je regarde le gosse. Ce n'est qu'une ombre au bord de la voie. Les wagons passent en éclair. Il se met à courir. Il se lance sur le marchepied, sur le marchepied arrière. Pourquoi est-ce que cet imbécile pique sur l'arrière? Est-ce qu'il ne sait même pas que c'est à l'avant qu'il faut *clouer*? Il est jeté à toute volée, haut en l'air, et puis plaqué entre deux wagons. Il lâche prise. Il s'écrase contre l'attelage. Il hurle. Il est dessous. Bon Dieu de misère, il est dessous! Il est dessous les roues. Nous nous précipitons. Il est étendu à côté des rails. Là où il y avait son bras et sa jambe, du côté droit, il n'y a plus que deux trous rouges.

Nous le traînons sur le côté. Il est foutu. Je le vois tout de suite qu'il est foutu. Ses yeux sont mi-clos. Le regard est vague. Il y a une sorte de ricanement sur son visage. Un ricanement niais et cafard. Un *stiff* n'aime jamais se faire jeter par un *dur*. Ça blesse son amour-propre de *stiff*. Ça a blessé l'amour-propre de ce gosse aussi, c'est pourquoi il a ce ricanement cafard, malgré ses deux moignons d'où le sang coule sur la cendre.

Je me penche sur lui. Je lui demande :

— Tu veux une sèche, vieux frère?

— Tiens, bonjour, — qu'il fait. — Bien sûr que je veux une sèche.

Je la lui mets entre les dents et je l'allume.

— Je me sens tout chose dans le bras, — qu'il dit. — Ça picote et c'est mort. Ah, il gazait ferme, le vieux *dur*. J'ai dû être salement sonné.

— Oui, t'as été secoué, — que je lui dis, — mais ça va aller mieux tout à l'heure. Tu parles qu'il brûlait fort celui-là.

— Oui, il brûlait fort, — fait-il. — Quand j'ai glissé, j'ai cru que j'étais foutu.

Il ne sait pas qu'il est blessé. Il ne peut pas voir ses moignons qui saignent sur la cendre. Je me penche sur lui pour qu'il ne puisse pas voir. A quoi ça servirait qu'il sache? Il sera bientôt au bout de ses peines.

Je le veille. J'en ai mal au cœur. Je veille un gosse qui est en train de mourir. C'est toujours affreux de voir n'importe qui mourir. Même quand c'est un vieux, même quand je sais que la mort vaudra mieux pour lui, je n'aime pas ça. Mais un gosse, c'est différent. Un gosse, on s'attend, pour ainsi dire, à ce qu'il vive, mais pas à ce qu'il meure.

Son visage est décoloré maintenant. Toute la couleur est par terre, mélangée à cette cendre. Il ferme les yeux. La cigarette tombe de ses lèvres. Un simple frisson, comme s'il avait froid. C'est tout. Il est mort. Je déplie un journal et j'en couvre son visage.

Assis dans la nuit, nous nous regardons les uns les autres.

TOM KROMER

(Traduction de RAOUL DE ROUSSY DE SALES.)

LA
CHRONIQUE DE GÉRARD BAUËR

En 1937, s'il se trouve peu de vrais journalistes, c'est moins la faute des écrivains que des journaux, puisque ceux-ci, pour la plupart, accordent aux photographes et à des titres énormes la place qu'ils réservaient jadis à la chronique. On les cite, ceux qui, dans les quotidiens, ont la chance d'imposer régulièrement leur talent de moraliste. Pour eux il ne s'agit pas de troubler en vain l'opinion, ce qui est la chose la plus facile. Quand on a de la culture et de l'expérience, une âme difficile avec un fonds permanent de jeunesse, on donne au public ce qui lui manque le plus, cette sécurité qu'enlèvent chaque jour davantage à son esprit comme à son cœur, la menace, la panique, tout ce bruit que la presse entretient presque malgré elle.

Prendre les choses d'assez haut, s'amuser quand ils le méritent des petits et des grands faits ; en humaniste faire le point de son époque ; mettre l'accent sur ce qui ne divise pas la société, l'apaiser au contraire, l'ordonner, la guérir vivement de son ignorance, qui est à la fin le plus grand mal ; servir la vérité et la beauté sans se donner pour plus malin qu'un autre, c'est estimer ses lecteurs, c'est aussi une bonne part du plaisir d'écrire.

M. Gérard Bauër est de ces privilégiés qui, dans les journaux, connaissent encore ce plaisir. Toujours l'étincelle, jamais blasé, malgré l'air de paresse qu'on lui voit, de nonchalance plutôt, altière et mélancolique. L'amusant, c'est qu'aujour-

d'hui ce soit un livre qui attire sur lui l'attention, le propre du journaliste étant de n'en point publier. Je ne veux pas dire par là qu'avant la réunion en volume des *Billets de Guermantes*, on ne lui portait pas d'intérêt. Mais enfin, Guermantes, tout le monde ne savait pas qui, au *Figaro*, se dissimulait chaque jour, depuis trois années déjà, sous ce pseudonyme proustien. Qu'il ait écrit, ici et là, mille articles et davantage, autrement longs pour la plupart, d'une élégante ardeur, d'une logique bienveillante, sur les lettres et sur le théâtre, dans cette forme qui a le dandysme de sa personne, puisqu'elle ne prétend surprendre que par la sobriété, nul ne l'ignore bien sûr dans le Tout Paris lettré et libéral. Que Gérard Bauër ait de la grâce, de la sagesse, on se le disait de temps à autre, mais on ne l'affirmait pas avec cet ensemble qui soudain salue son volume. En vérité, le mystère ne fait jamais de mal à un écrivain d'une certaine classe, pas plus que le silence bien entretenu d'où l'on sort guetté par la faveur impatiente. Et puis, chaque talent a son heure. Sans doute peut-elle revenir une seconde fois, une troisième, de son vivant même. M. Gérard Bauër était attendu.

C'est qu'on est bien las aussi, sans oser toujours l'avouer, de ceux qui ne ressemblent pas à ce distingué compagnon d'infortune. On se fait plaisir à soi-même en admirant un écrivain qui maintient certaines vertus — certaines valeurs essentielles, si le mot vertu vous effraye — qui sont, après tout, l'honneur de l'homme. Et sans rien prendre au tragique, si ce n'est la perte de la liberté, M. Gérard Bauër a suffisamment souffert pour que sa frivolité ne soit qu'apparente.

Il est né à Paris, il n'y a pas cinquante ans encore, et il y vit la majeure partie de son temps. Mais son horizon est vaste, il dépasse les Champs-Élysées. Si je ne l'avais vu qu'à Paris, il est probable que je ne le connaîtrais pas aussi bien. On s'aperçoit, on se serre la main dans une salle de spectacle ; un bout de chemin ensemble au sortir d'un salon ou d'un restaurant, et d'ingrates besognes vous relancent, chacun rejoint son travail. Dans les faciles années de l'après-guerre, je l'ai peut-être vu un peu plus longtemps, mais j'avais moins à lui dire. C'était, parfois, chez ces jeunes filles, qu'il a recensées dans un charmant ouvrage, avec d'autres beautés

moins sages qui, d'ailleurs, étaient persuadées bien à tort que ces fruits verts leur faisaient concurrence. Les petites intellectuelles naissaient au Monde ; il y en avait pour jouer aux vedettes avec une assurance dont elles doivent sourire à présent. On s'asseyait par terre sur des coussins. Léon-Paul Fargue déjà était en retard, mais on s'entretenait de ses poèmes. Et d'autres, plus obscurs. La peinture la plus avancée trouvait là de délicieuses fanatiques. Elles affectaient quelque cynisme, tout verbal. On pouvait penser que leur existence coulerait longtemps encore dans l'insouciance, puisque le sentiment semblait tenir si peu de place dans les jeux de ces jeunes personnes, lesquelles se fardaient à merveille, avec l'assentiment des parents et en dépit de leur fraîcheur naturelle. Le *cœur* ne se porte plus, notait Jean Cocteau. Dans Auteuil alors on n'allait plus cueillir les roses de Verlaine, mais des heures incrédules ; aussi les plus prudents comme les plus secrets obstinément rêvaient à la douceur des provinces encore respectables, mais embrasées. Gérard Bauër observait, avec une autorité qui ne les intimidait point, mais m'en imposait comme eût fait Benjamin Constant en personne — dont il prenait d'ailleurs quelques façons, — ces jeunes filles qui, vers la quarantaine, étaient condamnées au lyrisme, ou à la bourgeoisie, aux deux à la fois, ce qui est pire. Chaque dimanche, on le voyait, des jumelles en bandoulière, car il revenait des courses, ce qui paraissait à tous d'un autre âge, mais il était parmi les plus jeunes, comme il l'est toujours, son imagination ayant Byron pour maître, Henri Heine, Liszt, et encore quelques autres beaux poètes de la vie.

« Il n'y a plus d'amour à Paris, mais des relations amoureuses » pouvait-il écrire alors dans une nouvelle physiologie de l'amour moderne, qu'il a dédiée à Paul Bourget, comme de juste. Quelques années plus tard, dans la manière dialoguée de M. Hermant, il composait une histoire contemporaine de la galanterie et du plaisir. Cela s'appelait *les Six Étages*, où il avait pénétré à la faveur d'une diabolique machine, éminemment littéraire, on s'en doute ; et de cette introspection directe, il revenait avec un nonchalant sourire, et la conviction qu'il y a toujours péril à regarder de trop près ce qui se passe derrière les murs, surtout quand les mai-

sons sont de ciment armé, et que, par conséquent, aucun romantisme n'y saurait loger.

Ce n'était pas que l'amour qu'ensemble nous cherchions longtemps après à travers l'Europe, mais des paysages tonifiants, des héros encore de la littérature et de l'histoire, pour renouveler et fortifier nos songes. C'est sur la Baltique, un matin, que j'ai vraiment rencontré Gérard Bauër. La veille nous avions traversé ces plaines stériles dont l'Allemagne menace le monde. Les mouettes tournaient autour du navire, s'abaissaient brusquement et repartaient avec allégresse comme pour entraîner nos pensées et les élever vers le ciel. Quel exquis compagnon il allait me faire durant ce voyage en Suède ! Plus de soucis ! Nous étions heureux comme si l'argent n'existait pas, ni l'envie, ni la bêtise. Où en étions-nous depuis cette après-guerre, d'abord fervente et renaissante, pleine de toutes les promesses et devenue brusquement si aride ? Quelles étaient nos ambitions, avec quels grands morts vivions-nous ? Les comprendre toujours mieux, les admirer, faire partager ce respect, comme cela, sans vanité, sans pédanterie, au courant de la plume ; prendre en eux, dans leurs exemples, la matière de nos écrits, mais pas seulement dans les livres certes ! Dans la vie ! C'est avec elle qu'on fait encore les meilleures pages. On se raconte toujours plus ou moins, même quand on ne parle pas directement de soi, par orgueil, ou par modestie. Être exact, rapide, donner cette impression, raturer, peiner sur le papier, qu'importe si cela ne se voit pas ! Par le fruit de la contrainte peut-être, faire en sorte que l'existence soit allègre et bonne, mettons meilleure, pour ceux qui vous lisent. Et après ? Qu'ils nous oublient, c'est le sort des chroniqueurs. L'important : être un esprit libre. Faire du bien, en passant, reposer, équilibrer, ranimer d'un trait des êtres qui désespéraient une seconde avant, qui ne croyaient plus en rien. Quel métier plus beau ! Ce matin-là, je le reconnais, nous étions assez lyriques, à la Jean-Jacques, et à la Stendhal aussi dans ses bons jours de chasse. C'est que nous respirions l'air marin. « La terrasse d'Elseneur, me dit Gérard Bauër en me tendant sa lorgnette. » Rien que pour Shakespeare, la vie vaudrait d'être vécue.

Bientôt, à Stockholm, ce fut Descartes qui nous occupa. Nous imaginions son existence à la Cour de Christine de Suède, à laquelle il apprenait la philosophie, et qui lui commandait aussi des ballets. Lui qui aimait rester tard dans son lit, la reine l'obligeait à se lever à l'aube : et par ce froid, il en mourut. C'était le plein été et la lumière de l'Acropole au bord du Moelar, et nous passions des heures à causer comme si à Paris nous ne devions plus nous revoir. Il nous arrivait de parler de la critique aussi, littéraire et dramatique, malgré l'éloignement où nous étions de nos livres et de nos spectacles. C'est ainsi qu'un soir, très avant dans la nuit verte, Gérard Bauër me parla de son père qu'il admire et qui, en effet, est admirable.

Ce fut un grand critique qu'Henry Bauër. Il était d'ailleurs conscient de son importance, et quand il prenait place dans sa loge à la première d'une pièce, il ne passait pas inaperçu. Mais c'est son article, le lendemain, qui faisait du bruit ! On ne se représente pas l'atmosphère d'alors, les niaiseries que l'on prônait, l'académisme sous toutes ses formes, contre quoi Henry Bauër était seul à s'insurger. Il avait une cour qui allait de Laurent Tailhade à monseigneur Bauër, et l'on n'osait applaudir qu'après lui. Toujours attentif aux jeunes, impatient de les défendre, alors que ses confrères refusaient de comprendre, et raillaient, Sarcey en tête, tout ce qui avait un air de nouveauté. Laudateur de Wagner avant qu'il y eût des wagnériens, plus tard pour Claude Debussy en ne dépensant pas une ardeur moins vive, il fut pour Becque un frère incomparable et Ibsen sans lui n'eût pas été adopté par Paris ; il lança Porto-Riche. Ce que *l'Œuvre* lui doit, et le *Théâtre Libre* ! Que de noms on pourrait citer, toujours parmi les plus grands et les plus indépendants, et qu'Henry Bauër imposa, non sans une certaine joie farouche et provocante ! Un jour, il passa la mesure avec Jarry : ayant mis *Ubu* un peu trop haut, la riposte de Fouquier, dans *le Figaro*, — l'article avait pour titre *la Terreur blanche*, — ameuta ses ennemis et lui fit perdre sa situation. Jusque-là, il avait officié à *l'Écho de Paris :* outre ses articles de critique dramatique, il publiait deux chroniques par semaine, qui lui étaient payées mille francs chacune. Une somme alors, et

aujourd'hui encore ! Je donne ce chiffre pour montrer la considération dont jouissait Bauër auprès de son journal ; elle n'était évidemment pas désintéressée, car le tirage montait les jours où il collaborait. Pour conquérir cette tribune, s'y maintenir avec cet éclat, après l'existence qu'il avait eue, il fallait de sa part une volonté peu commune. Dix mois après sa sortie du lycée, Henry Bauër avait été condamné à dix ans de prison pour son opposition à l'Empire, et c'est le peuple qui l'avait délivré en septembre 1870. En novembre, de nouveau il avait été repris et enfermé à Mazas, dont les gardes nationales devaient le faire sortir. Il en profita pour figurer au premier rang de la fougueuse troupe qui emportait l'Hôtel de Ville. Par miracle, il échappa aux terribles fusillades de la Commune et ne fut condamné qu'à la déportation. C'est ainsi qu'à vingt ans à peine il voguait avec Rochefort vers la Nouvelle-Calédonie, où il demeura prisonnier jusqu'en 1880. Il revint à l'amnistie et entra au *Réveil* comme échotier. Alphonse Daudet, qui avait été frappé par ses mérites, lui céda bientôt son feuilleton dramatique. Sa vie littéraire était faite.

Critique dramatique, il s'enivre jusqu'au bout, au *Réveil*, à *l'Écho*, dans une feuille plus obscure enfin, d'une mâle passion pour le vrai et pour la justice. Le culte de l'art pur, comme on écrivait alors, n'eût pas eu de servant plus fidèle si l'époque n'avait été aussi fiévreuse : la société traversait une crise qui annonçait le siècle où nous sommes, et Henry Bauër dut mêler à ses préoccupations artistiques des sentiments qui témoignèrent de la générosité non point aveugle, mais certainement tumultueuse de son cœur. On le vit, de toute sa taille, qui était gigantesque, requérir contre les contempteurs de la justice. Du haut de ses tribunes, il fit trembler ces méchants qui ne se croyaient pas responsables des plus cruels excès d'un Émile Henry, dont les bombes indignaient la capitale. Pour défendre le capitaine Dreyfus, le premier, il se leva.

On ne se dépense pas avec cette fougue pour maintenir l'indépendance de la pensée et pour libérer son prochain des servitudes de la Raison d'État, si l'on n'a pas voué à la vie une adoration sans frein. Henry Bauër était à sa manière un héros byronien. Pour ne rien ignorer de ses préférences

lyriques, il faut ouvrir ses deux recueils d'articles. On ne saurait en vérité, se montrer aussi peu bourgeois que lui. Son aversion de la force ne l'empêchait point cependant d'admirer les héros militaires, quand ils avaient un accent jacobin. Il admire le général Dumas. Et s'il admire ensuite Dumas fils, c'est principalement pour avoir montré que la courtisane elle aussi avait une âme, ce dont on doutait avant *la Dame aux Camélias*. Dans la société, il ne voit que des esclaves à affranchir. Voilà bien des vues romantiques.

Gérard Bauër n'a cessé d'admirer son père. Il a fait le projet d'écrire sa biographie ; en attendant, il travaille à une vie d'Alexandre Dumas père. « Je l'ai entreprise, m'a-t-il confié un jour, plus par reconnaissance que par inclination, car enfin, je me dois bien de lui rendre la vie, s'il est vrai que mon père lui doive la sienne. » La République n'a peut-être pas agi avec Henry Bauër comme elle aurait dû ; elle l'avait nommé inspecteur des Monuments historiques, c'était la moindre des choses, ayant reçu de lui beaucoup plus. Quand il mourut en 1915, sa veuve ne toucha qu'un mois de son traitement, et non sans difficultés. Gérard eut juste de quoi payer les obsèques, modestes il est vrai, mais singulières. « Qu'on jette mes restes au vent », avait précisé le testament. On sait que cela est interdit. Henry Bauër eut le corbillard des pauvres qu'il avait demandé. « Mourir en beauté », avait écrit Ibsen ; le critique avait placé ces mots en épigraphe à un de ses chapitres les plus saisissants. On récita *la Mort du Loup* pendant l'incinération. Les cendres furent ensuite déposées à Chatou.

Il était tombé malade à Lyon, à l'hôtel Terminus. Gérard avait rencontré Paul Bourget dans les couloirs et le conduisit au chevet de son père. Ils ne s'étaient pas revus depuis bien longtemps, car leurs opinions politiques les avaient divisés, mais ils ne s'étaient jamais défendus d'avoir de l'estime l'un pour l'autre. « Que Bourget surtout ne me parle pas de médecine, ni de religion », avait spécifié le malade qui se sentait déjà perdu. Bourget eut les mots les plus amicaux. En souvenir de cette entrevue, Gérard Bauër conserva toujours à l'auteur des *Essais* une affection touchante. Est-ce Bourget qui fit entrer Gérard à *l'Écho de Paris* ? Il a rempli place de l'Opéra, tous les emplois jusqu'à ceux de chroniqueur et de

critique dramatique. Auparavant, à la fin de 1905, il était entré à *l'Aurore*, de Clemenceau, où il passa une dizaine de mois. Les bureaux se trouvaient 142, rue Montmartre. Il y avait là Georges Mandel, qui régnait sur la politique étrangère, François Albert, Émile Buré, qui avait été président des Jeunesses Socialistes Unifiées. « Unifiées? interrogeait Clemenceau. Alors, vous avez tous des boutons à la même place? » Clemenceau devint ministre l'année suivante et Robert de Jouvenel le remplaça à *l'Aurore*. Gérard Bauër avait appris son métier par le commencement, il avait fait la cuisine : un peu de secrétariat de rédaction, des bouts d'articles, des informations, de la mise en page, il y publia son premier article, sur les cahiers d'un instituteur. A *l'Écho de Paris*, on l'employa bientôt aux petits reportages, à Paris et en province. Pendant la guerre, il assura une rubrique : « Ce qu'on écrit dans la presse française et étrangère ». En 1920, il créa un courrier littéraire quotidien, et, chaque jeudi, il publia, en tête du journal, une chronique sur la littérature et les mœurs. Un moment, dans son adolescence, il avait songé à l'École Navale. Une faible santé l'en détourna. C'est sur un autre navire qu'il s'était embarqué.

Et romantique assurément, comme son père, mais avec plus de nuances. Moins de feu, l'horreur des coups et du bruit, plus de culture, plus de lectures, mais romantique tout de même ! « N'avouons pas trop nos parentés romantiques », lui écrivait, en 1923, Maurice Barrès en le remerciant d'un article, et il ajoutait : « Chez vous, elles sont criantes et le sang de 1830 court visible à fleur de peau. » Gérard Bauër n'est pas un réfractaire, dans le sens qu'on donnait à ce mot en pleine mêlée sociale, à l'heure où son père, compagnon de Vallès, élevait dans sa prose de perpétuelles barricades. Mais il mène un combat encore, à sa manière, qui est évidemment plus feutrée. « L'humain, notait jadis Henry Bauër, se trouve opposé au mondain. » Gérard ne saurait dire les choses avec cette brutalité. Et il y aurait certes quelque injustice à le faire. Il est certain que le fils s'adresse à un autre public, mais il ne lui faut pas moins de courage, sans qu'il y paraisse. D'ailleurs, lorsque de bonne heure on s'est trouvé à l'école de l'adversité, on ne peut guère l'oublier si vite dans les vanités de la

mode et du Monde, fussent-elles très flatteuses. Qu'il ait moins de goût pour le réprouvé, il n'en continue pas moins son père, lequel serait fier de lui ; et, avec une modération d'accent, qui porte souvent davantage que l'éloquence un peu carnassière, Gérard maintient par la plume ce qui fait l'honneur de vivre. Il mérite le beau nom de libéral.

Voilà pourquoi, l'autre année, sur la place d'Armes d'Orthez, pour l'inauguration d'un monument à Pierre Lasserre, fils de cette petite ville que traverse en chantant un gave pyrénéen, on le vit prendre la parole. C'est que nul plus que lui n'avait pu être sensible à la campagne que Lasserre, vers la fin de sa vie, avait entreprise en faveur d'un libéralisme menacé par les extrémistes de tous bords. Gérard Bauër, à son rang, entendait porter témoignage et marquer sa gratitude au grand critique disparu. Nous avions été quelques-uns à ramener publiquement au jour les bienfaits d'une œuvre considérable et en apparence contradictoire quand Gérard Bauër s'excusa de n'apporter qu'un faible hommage improvisé. Quelle impression j'en garde ! D'abord cette humanité, cet instinct, comme filial, qui le fit s'adresser à la veuve de l'écrivain béarnais, ces nobles et fermes paroles, enfin l'autorité de cette voix grave, ample, et entraînante qui dominait la foule ! C'était un orateur, j'aurais pu m'en souvenir. Qui ignore aujourd'hui qu'il est un des premiers conférenciers ? Le premier peut-être, monologuant, causant avec son auditoire, sans papier, en se promenant sur l'estrade, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde de connaître et d'aimer aussi bien les grands poètes et les grands musiciens de tous les temps, et de réciter par cœur les poèmes les plus longs et les plus difficiles. Oui, c'est cela ! Il cause avec une simplicité chaleureuse, et, qu'il parle au public, dans l'intimité, ou seul avec vous, c'est toujours le même homme, on pourrait dire : le même ami. En Béarn, je le voyais docile aux grandeurs de la campagne et à ses plaisirs, qui sont parfois insolites et sans charmes pour un citadin comme lui. Dans un long bosquet enchanté, où Henri Bremond, Thibaudet, Pierre Lasserre lui-même, nous avaient laissé leurs ombres amicales, je le retrouvais tel que naguère au matin sur la Baltique, au nord de cette Europe dont la

pensée ne nous quitte pas, quand nous nous étions sentis soudain si libres. C'est que l'admiration nous portait toujours vers tant de beautés compromises par la tempête et qu'une espérance profonde nous restait. Puis la minute venait où il fallait écrire le *Billet de Guermantes*. Rien ne lui semblait plus aisé, jamais les idées ne lui manquaient. C'est le choix qui est difficile ; qui le serait plutôt, pour un autre. Un quart d'heure après, il réapparaissait la tâche faite, « sans aucune affectation », en vrai stendhalien. Mais on aurait tort de croire qu'on peut écrire d'aussi jolies choses si l'on n'a point, au préalable, pris la précaution d'observer, d'étudier, de méditer, de rêver, ce qui s'appelle vivre. On reviendra au livre qui groupe ces billets légers. Et plus tard, on dira de l'auteur, probablement, que c'était un poète raisonnable. Barrès aimait beaucoup cette formule, c'est ce qu'il ambitionnait d'être, ce qu'il a été en somme, sur son vaste domaine quand la nuit commençait à y descendre. Ceux qui se plaignent contre la vie ce sont ceux qui ne savent qu'en faire et n'en sont pas dignes. Il faut apprendre à vivre aux hommes et aux femmes, et l'on ne sera jamais trop.

MAURICE MARTIN DU GARD

L'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DU SOL FRANÇAIS

ÉPOQUES PRÉHISTORIQUE ET GALLO-ROMAINE

Ce n'est pas sans appréhension que j'entreprends l'étude et l'exposé de l'exploration archéologique du sol français, après les savants et brillants articles consacrés dans la *Revue de Paris* à l'*Archéologie française en Grèce*, par M. de La Coste Messelière (15 juillet 1927), aux *Missions archéologiques françaises en Orient*, par M. René Dussaud (1er août 1929), aux *Fouilles archéologiques en Italie*, par M. Jacques Heurgon (1er juillet 1931), aux *Fouilles récentes en Afrique*, par M. P. Wuilleumier (1er septembre 1932), aux *Fouilles en Crète*, par M. J. Charbonneaux (1er octobre 1935), à la *Civilisation Sumérienne*, par M. A. Parrot (1er novembre 1935), aux *Fouilles d'Indochine*, par M. E. Gaspardone (1er décembre 1936). L'exploration archéologique du sol français n'a point donné de résultats comparables aux découvertes qui se sont succédé depuis un siècle sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, en Grèce, dans la vallée du Nil, en divers points du monde hellénique, au pied des Apennins. Qu'il s'agisse de monuments, de sanctuaires, de palais, de tombeaux; que l'on envisage la richesse matérielle ou la beauté artistique des objets ramenés à la lumière, la moisson recueillie en France paraît, au premier abord, très modeste et très pauvre en regard des conquêtes réalisées en Orient, en Grèce, en Italie. D'autre part les fouilles rencontrent dans notre pays des difficultés qu'elles ignorent ou qui sont beaucoup moins graves en d'autres régions : dans l'Afrique du Nord, comme en Chaldée et en Mésopotamie, aucune civilisation sédentaire n'a recouvert ou détruit les vestiges antiques; en France beaucoup de nos grandes villes occupent exactement ou à peu près l'emplace-

ment des cités gallo-romaines les plus prospères : Nîmes, Narbonne, Marseille, Lyon, Strasbourg, Paris, Bordeaux sont dans ce cas. Enfin il est nécessaire d'ajouter que les ressources, dont peuvent disposer les recherches entreprises dans les limites de la vieille Gaule, sont beaucoup moins abondantes que les crédits largement distribués, soit par la France elle-même, soit par d'autres nations, aux explorations archéologiques organisées dans la plupart des régions méditerranéennes et dans le proche Orient.

Toutefois, nous sommes d'autant plus attachés à l'œuvre archéologique réalisée en France même, que cette œuvre nous éclaire sur notre propre passé, sur l'histoire de nos ancêtres. Quoi que l'on pense des grands empires d'Orient, les populations dont Vercingétorix fut le premier héros national nous tiennent plus au cœur que les sujets d'un Goudéa, d'un Hammourabi, d'un Tout-Ank-Amon, de tel souverain des Mitanniens ou des Hittites ; notre pitié et notre admiration sont beaucoup plus éveillées par le martyre des chrétiens à Lyon en 177 que par le sacrifice des Sumériens et des Sumériennes, ensevelis tout vivants dans les tombes royales d'Our, avec la reine Shoubad et le roi Abargi. Si nous accordons une attention plus sympathique et plus émue aux grandes fouilles de Grèce et d'Italie, c'est parce que nous voyons dans les Hellènes et dans les Romains les initiateurs de nos aïeux à la civilisation méditerranéenne, classique; c'est aussi parce que nous apercevons, à travers la gaucherie et les maladresses trop fréquentes de l'art gallo-romain, les modèles dont il a voulu s'inspirer.

*
* *

A l'origine des grandes entreprises et des principales explorations archéologiques, se trouve souvent l'initiative soit d'un érudit ou d'un chercheur local, soit d'une Société savante de province. Le rôle de ces pionniers et de ces groupements a été considérable dans l'activité et les progrès de l'archéologie française en France; mais il est juste de reconnaître que leurs efforts n'auraient pu être continués longtemps sans l'appui de l'État, des principaux corps savants de Paris, des assemblées et des administrations départementales et municipales. Au Minis-

tère de l'Éducation nationale, la Direction de l'Enseignement supérieur avec la Section d'archéologie du Comité des Travaux historiques et scientifiques, et la Direction générale des Beaux-Arts, avec la Section des Fouilles et Antiquités classiques de la Commission des monuments historiques coordonnent, contrôlent et soutiennent les œuvres d'archéologie qui se multiplient dans les diverses provinces françaises. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la Société française des Fouilles archéologiques, l'Association française pour l'avancement des Sciences, concourent avec l'État à assurer la vitalité et le succès de ces œuvres. Des conseils généraux, des conseils municipaux de villes importantes s'empressent de fournir des crédits parfois considérables à des fouilles, qui font reparaître au jour des monuments, vestiges et témoins de la vie d'autrefois. Il n'est pas rare que de simples particuliers, séduits, enthousiasmés par cette résurrection, à la fois archéologique et historique d'un passé qui nous est cher, se fassent honneur d'y contribuer par de généreuses donations.

L'action de l'archéologie française en France et les succès qui en sont, pour ainsi dire, la consécration, sont dus à la collaboration, à la convergence de forces diverses, de dévouements et de compétences multiples. Assurément l'État, les pouvoirs publics, les administrations officielles, l'Académie des Inscriptions jouent ici un rôle éminent, d'ailleurs indispensable; mais il faut rendre hommage également et accorder la grande place qu'elles méritent dans l'œuvre accomplie, dans les progrès réalisés, à l'initiative et à l'action, souvent prolongée et tenace, des Sociétés savantes de France.

*
* *

Sans nul doute du point de vue monumental et artistique, les efforts de l'archéologie française ont été surtout récompensés pour la période gallo-romaine, dont le début se place exactement vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne, et qui dura jusque vers l'an 400 après Jésus-Christ. Mais ce serait méconnaître une des conquêtes les plus originales de notre science du passé que de ne pas rappeler au moins brièvement les principales découvertes qui ont projeté la lumière sur

les plus anciennes populations de la Gaule, sur leurs modes de vie, sur leur activité, sur leur civilisation. Pendant de longs siècles avant la conquête romaine, la vaste région que les Grecs et les Romains connurent sous le nom de Celtique ou de Gaule, fut occupée par des populations sédentaires, dont l'histoire et l'évolution sont marquées par des étapes d'une importance essentielle dans les progrès de la vie économique et sociale. Il serait d'autant plus injuste de laisser dans l'ombre, quand il s'agit de définir et de décrire l'œuvre de l'archéologie française en France, ses découvertes en préhistoire, que « la branche préhistorique des études ethnographiques est une science essentiellement française; c'est à notre pays que revient l'honneur des premières découvertes et de leur interprétation » (J. de Morgan). Les initiateurs de la science nouvelle ont été : Boucher de Perthes, Édouard Lartet, Gabriel de Mortillet, Ed. Piette, à qui ont succédé Cartailhac, L. Capitan, l'abbé Breuil, J. Déchelette, S. Reinach, Adrien de Mortillet.

Il ne saurait être question d'exposer ici en détail les innombrables succès de l'archéologie préhistorique en France[1]. Du moins il nous paraît nécessaire de distinguer et de caractériser, grâce aux explorations et aux trouvailles les plus fécondes, les grandes périodes au cours desquelles, dans les limites de l'ancienne Gaule, l'humanité s'est élevée progressivement de la barbarie primitive, presque animale, à un stade de civilisation, fruste encore sans doute, mais qui témoignait déjà d'une organisation sociale, d'une activité économique et de qualités intellectuelles remarquables.

Les armes les plus anciennes dont l'homme se servit pour lutter contre les grands fauves de l'âge quaternaire et ses outils primitifs étaient de pierre éclatée, avec parfois des retouches; bientôt les os des animaux tués à la chasse, l'ivoire, la corne, les bois de renne lui fournirent de nouvelles matières premières, dont il usa pour fabriquer des épingles, des poinçons, des aiguilles, des pointes de flèches ou de sagaies, des harpons garnis de barbelures. Il est douteux que l'industrie céramique ait été pratiquée, même sous sa forme la plus grossière, sans le tour. Pour se vêtir, l'homme se couvrait de peaux de bêtes.

1. Voir à ce sujet l'étude de Mme Noëlle Roger : *Études préhistoriques*, parue dans la livraison du 1er octobre 1936.

Suivant les régions, les habitats étaient fort variés : plateaux voisins de cours d'eau, comme à Chelles et à Saint-Acheul, grottes près de Menton, dans la vallée de la Vézère, dans les Pyrénées, dans la région de l'Yonne et de la Cure, abris sous roches *passim*. Mais un fait extraordinaire a été révélé par de nombreuses découvertes : ces êtres à demi-sauvages, ces chasseurs, vêtus de peaux de bêtes, qui ne savaient ni cultiver la terre, ni élever des troupeaux, ni tourner des vases, ni filer ou tisser, ces primitifs étaient des artistes, de vrais artistes. Quel que soit le sens qu'on veuille donner aux peintures, aux sculptures, aux gravures de l'ère paléolithique, quelles qu'aient été les intentions des artistes qui ont exécuté ces œuvres, on ne saurait leur dénier un sens aigu de la vie, un don remarquable d'observation, une rare habileté technique, au moins en ce qui concerne les représentations animales. Si les statuettes quaternaires de femmes nues, recueillies à Brassempouy par exemple ou dans les grottes de Grimaldi à Menton, sont, les unes informes et presque barbares, les autres d'une maladresse vraiment naïve, au contraire les bisons, les rennes, les cervidés, les équidés, soit figurés sur les parois de maintes cavernes voisines de la Vézère, de la Dordogne, de la chaîne des Pyrénées, soit sculptés en ronde bosse ou en relief (statuette d'équidé de la caverne des Espelongues, à Lourdes; rennes en ivoire de Bruniquel; tête de cheval hennissant du Mas d'Azil; bisons de Bédeillac, reliefs de La Quina, etc.), soit encore gravés sur os ou sur bois de renne, ces diverses figures témoignent d'un talent d'animalier tout à fait inattendu à cette époque reculée. « L'admirable tête d'équidé du Mas d'Azil, a écrit Déchelette, révèle un art consommé, maître de ses moyens, apte à rendre avec une saisissante vérité l'expression de la vie dans toute son intensité.[1] » Ces œuvres d'art découvertes par les archéologues français, parmi lesquels il convient de retenir les noms d'Ed. Piette, d'Arcelin, de D. Peyrony, du comte Begouen, du docteur Henri Martin, forment aujourd'hui un ensemble incomparable.

A la période paléolithique que distingue l'emploi de la pierre simplement éclatée, succède l'ère néolithique, sans que l'on connaisse exactement dans quelles circonstances, sous l'action

1. *Manuel d'Archéologie*, I. Archéologie préhistorique, pp. 219-220.

de quelles causes s'accomplirent les progrès considérables alors réalisés. Il y eut peut-être afflux, dans l'Europe occidentale, de populations nouvelles venues de l'Est, à travers les vastes plaines de l'Eurasie; il y eut peut-être aussi des siècles de transition, au cours desquels les anciens habitants subirent l'influence des nouveaux venus. Les précisions chronologiques seraient ici bien téméraires. Ce qui est certain, ce que de nombreuses fouilles ont révélé, sans contestation possible, c'est qu'une transformation profonde se produisit dans le mode de vie des hommes, dans leurs rapports avec la nature. Alors apparurent l'agriculture, l'élevage et la domestication de plusieurs races animales; l'homme apprit à se procurer par un travail régulier ce qui est nécessaire à son alimentation. Les armes et les outils sont, non plus en pierre taillée ou éclatée, mais en pierre polie. Au travail agricole et pastoral s'ajoute le travail industriel; l'industrie céramique, l'industrie textile, l'industrie du bois prennent un essor remarquable. Des relations commerciales s'établissent entre des tribus, des régions souvent éloignées les unes des autres.

En ce qui concerne l'habitation, l'homme crée artificiellement sa demeure : il construit des huttes ou cabanes soit rondes soit rectangulaires, avec fond ménagé au-dessous de la surface du sol, ou bien des habitations lacustres. Huttes et habitations lacustres forment des villages assez étendus. Les êtres humains se groupent, sans doute pour mieux se défendre.

Une conception nouvelle préside aux coutumes funéraires et à la disposition des sépultures; la demeure du mort se sépare de l'habitation du vivant; c'est l'âge, ici des mégalithes, simples ou composés; là, des ossuaires placés dans des grottes et des cryptes sépulcrales.

Ainsi la vie sociale est apparue. Les vivants se groupent; les morts sont groupés, eux aussi, en cités funéraires ou nécropoles.

Mais il est un domaine de cette vie nouvelle où il y a nettement régression sur la période antérieure. Les arts de l'âge des cavernes disparaissent. Il n'y a plus de peinture, ni de sculpture, ni de gravure vraiment artistique. Les premiers essais de céramique ne portent qu'une décoration très rudimentaire.

S'il est possible de tracer ainsi un tableau de la civilisation néolithique, c'est uniquement à l'archéologie que la science en

est redevable. L'archéologie française a joué, ici encore, un rôle de premier plan. En 1908, dans le premier volume de son *Manuel d'Archéologie*, J. Déchelette mentionne plusieurs centaines de stations et ateliers néolithiques situés en France et déjà explorés; quelques-uns de ces sites archéologiques ont été particulièrement féconds : le Camp de Peu-Richard, commune de Thénac (Charente-Inférieure), le Grand-Pressigny, près de Tours (Indre-et-Loire), le Camp de Chassey (Saône-et-Loire), la station du plateau des Hautes-Bruyères, commune de Villejuif (Seine), les diverses stations du territoire de Thoiry (Seine-et-Oise), le Campigny, commune de Blangy-sur-Bresle (Seine-Inférieure), le Camp de Catenoy (Oise), le Camp-Barbet, à Janville (Oise). La France ne possède que peu de palaffittes néolithiques : citons en Savoie, celle du lac d'Annecy; dans le Jura, celles des lacs de Clairvaux et de Châlain. A ces ateliers et stations néolithiques s'ajoutent les mégalithes, dolmens et allées couvertes, menhirs et alignements, cromlechs, nombreux surtout dans l'ouest et le centre de la France, du Finistère à l'Aveyron et au Gard. Les préhistoriens français, qui ont découvert et fouillé ces stations, ces ateliers, ces palaffittes, ces mégalithes de toute espèce, sont légion. Il en est qui se sont attachés à l'étude d'un seul site ou des sites retrouvés dans les limites d'un territoire restreint; d'autres ont étendu leurs investigations à beaucoup de stations, et leurs conclusions ont acquis par là une valeur plus générale : qu'on se reporte aux bibliographies données par J. Déchelette dans son *Manuel*, et l'on pourra se convaincre de la somme considérable de travail fournie par nos archéologues, Vauvillé, H. Muller, L. Coutil, Chauvet, de Saint-Venant, Jobard, Henry Corot, Piroutet, Du Châtelier, P. Raymond, Daleau, Aveneau de la Grancière, Arcelin, Chantre, Savoye, Lafay, Salmon, Le Rouzic, P. Gaby, Cazalis de Fondouce, et tant d'autres, dont les recherches, les explorations, les études locales et régionales ont permis et rendu possibles les grandes synthèses d'Alexandre Bertrand, de Cartailhac, de Déchelette, de Gabriel et Adrien de Mortillet, de J. de Morgan.

L'apparition des métaux et de la métallurgie dans l'Europe occidentale ouvre une ère nouvelle : nous ne saurions ici rechercher les origines et les causes de ce phénomène capital. Mais il

n'est pas besoin de longs développements ni d'une démonstration en règle pour que l'on comprenne l'importance extraordinaire et les répercussions sur la vie individuelle et collective d'une telle révolution. Le cuivre, le bronze, le fer entrent successivement en usage : sans doute l'outillage lithique ne fait pas place d'un seul coup aux outils, instruments et armes de métal; c'est progressivement que le métal se substitue aux matières premières précédemment utilisées.

L'agriculture et l'élevage progressent par suite de l'emploi de socs de charrues, de mors de chevaux, de roues de chars en métal. La chasse et la pêche se perfectionnent grâce à l'usage d'armes et d'engins de bronze ou de fer. Les conditions de l'habitation se transforment; l'homme taille plus aisément la pierre à bâtir, entame plus facilement le roc, coupe sans difficulté le bois dont il fabrique les poutres qui s'entremêlent aux assises de moëllons dans les murs soit des demeures particulières, soit des cités. Les objets de parure en métal se multiplient : fibules, torques, bagues, anneaux, bracelets, pendeloques et pendentifs sont faits de métaux soit coulés, soit martelés, souvent ciselés et gravés. Il en est de même des armes : haches, épées, poignards, pointes de lances, de javelots, de flèches, casques, etc.; des instruments de travail, couteaux, faucilles, ciseaux, aiguilles de tailleurs de pierre; de la vaisselle courante, vases de toutes formes et de tout usage, véritables batteries de cuisine.

Les coutumes funéraires subissent une évolution : c'est le temps des tumulus, des sépultures en forme de fosses aux parois faites de moëllons, des tombes creusées dans la craie, des nécropoles marniennes.

Le sens de la décoration, encore bien rare ou très fruste aux temps néolithiques, se développe, s'affine dans les ornements de maintes armes et de plusieurs bijoux de métal.

Pour cet âge plus voisin de l'époque proprement historique, comme pour les périodes antérieures, la source unique de documents est encore l'archéologie. Il n'est pas, à cet égard, de lecture plus suggestive et plus convaincante que les appendices joints par J. Déchelette au tome II de son magistral *Manuel d'Archéologie*: qu'il s'agisse de dépôts d'objets d'or ou d'objets de bronze, de moules en pierre ou métal, d'objets divers en bronze,

haches, épées, lances, marteaux, ciseaux, bracelets, fibules, etc., de nécropoles ou de sépultures isolées, du mobilier funéraire recueilli dans ces nécropoles ou ces sépultures, on ne peut qu'être frappé de l'abondance des découvertes dues aux archéologues, aux chercheurs, à tous ceux que passionne la révélation de ces époques lointaines. Parmi ceux-là, à qui nous devons une connaissance chaque jour plus complète et plus précise des siècles que les spécialistes désignent sous les noms de : âge du bronze, période de Hallstatt ou premier âge du fer, période de La Tène ou second âge du fer, il n'est que juste de citer : pour la Provence, Arnaud d'Agnel, de Gérin-Ricard, Vasseur; pour la région alpestre et le Dauphiné, Ch. Cotte; pour le Languedoc et la région pyrénéenne, Ulysse Dumas, Rouzaud, Thiers, Joulin, Julien Sacaze, le général Pothier; pour la Franche-Comté, Feuvrier; pour la Bourgogne, Bulliot, Déchelette, Flouest, Brulard, Lagorgette, l'abbé Parat; pour la Champagne, Léon Morel, l'abbé Favret; pour la Lorraine, Goury, Linckenheld; pour l'Alsace, R. Forrer, Cl. Schaeffer, Werner; pour la région parisienne, Abel Maître, l'abbé Philippe; pour la Bretagne, Le Pontois; et nous devons ajouter à cette liste les noms de maints chercheurs déjà cités par nous pour l'âge néolithique.

Avec la période des métaux, bronze et fer, nous atteignons, dans la succession des âges qu'a traversés en Gaule l'histoire de la civilisation, les débuts de l'époque historique. Les découvertes archéologiques nous ont appris en effet que la Gaule est désormais en relations avec le monde méditerranéen, avec la Grèce, non seulement avec les colonies grecques installées sur son littoral, Nicæa, Antipolis, Massalia, Agathe, mais avec l'Hellade proprement dite. Les Grecs connaissent la Celtique; leurs écrivains donnent aux populations de l'Europe occidentale soit le nom général de Ligures, soit le nom plus précis de Celtes ou Gaulois. L'archéologie, dès lors, n'est plus notre seule source de documents sur l'histoire de la Gaule. Toutefois elle est encore d'un très grand secours : c'est elle qui nous révèle, dans le voisinage du littoral méditerranéen, l'existence de véritables acropoles de type hellénique, comme celle qui vient d'être dégagée à Saint-Blaise, non loin des Saintes-Maries-de-la-Mer; c'est elle qui attire notre attention sur le caractère grec de telle construction antique de Saint-Rémy-de-Provence, sur les

influences grecques qui se révèlent dans tel monument d'Arles ou d'Orange; c'est elle qui recueille à Ensérune une collection remarquable de vases peints, attestant l'existence aux VIe et Ve siècles de relations commerciales entre la côte du Languedoc et les centres de fabrication céramique de la Grèce; c'est elle encore, d'autre part, qui fait reparaître à la lumière le sanctuaire si curieux, si original, unique à ce jour, de La Roque-Pertuse, dans les Alpilles, sanctuaire exclusivement indigène, ligure ou gaulois, où n'a pas été relevée la moindre trace d'influence soit romaine soit hellénique; c'est elle qui, grâce aux fouilles méthodiques entreprises et patiemment poursuivies, sur les emplacements de Bibracte, d'Alésia, de Gergovie, d'Uxellodunum, a permis d'ajouter aux renseignements fournis par César des données concrètes, dont la valeur ne saurait être exagérée.

Et nous arrivons ainsi à l'époque où la conquête et l'établissement de l'autorité romaine déterminent le début d'une ère nouvelle, d'une transformation importante dans l'aspect et dans la vie de la Gaule. A l'archéologie préhistorique, puis protohistorique, succède l'archéologie gallo-romaine, sinon plus riche, du moins plus variée, plus fertile en véritables monuments, en œuvres d'art, en documents figurés, et par là même plus vivante, plus féconde pour l'histoire de notre passé national.

*
* *

Il n'est point de province de France où soient absents les vestiges de la période gallo-romaine, qui ne puisse apporter à l'archéologie de cette époque quelque témoignage. Mais il est nécessaire, si l'on veut tracer un tableau exact et donner une juste idée de cette archéologie, de l'œuvre historique à laquelle elle fournit les matériaux les plus solides, il est nécessaire de distinguer parmi les explorations, les fouilles, les découvertes, celles qui s'inspirent d'une vraie méthode scientifique et sont, pour ainsi dire, une création continue, et celles qui sont dues au hasard, sont rapidement délaissées ou encore ne s'avancent qu'à tâtons et sans règle définie; celles qui s'efforcent, sans souci des trouvailles de détail, de déterminer le plan général,

le caractère d'un monument, d'un sanctuaire, d'une cité, et celles dont on peut dire qu'elles veulent être avant tout une chasse à l'objet de musée, au trésor monétaire. Ce sont les premières seules qui représentent vraiment l'archéologie gallo-romaine. Elles sont d'ailleurs fort nombreuses et pour en montrer l'importance, nous les mentionnerons région par région, en suivant l'ordre géographique adopté tant par le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, tome XII et tome XIII, que dans le *Recueil général des Bas-Reliefs, Statues et Bustes de la Gaule romaine*, de M. Émile Espérandieu.

Entre les pentes occidentales du massif alpestre, la Méditerranée et le cours du Rhône, s'étend l'un des domaines les plus riches, en Gaule, de l'archéologie gallo-romaine. Sous la haute direction du Service des Monuments historiques, ici représenté par M. Jules Formigé, ce domaine est exploré, avec une activité et un succès remarquables, par de nombreux archéologues, dévoués, compétents, passionnés. A la frontière même de l'Italie, sur l'un des contreforts des Alpes-Maritimes qui dominent immédiatement le littoral, à La Turbie, le fameux Trophée élevé par Auguste en l'an 6 avant Jésus-Christ pour commémorer la soumission des quarante-six peuples ou tribus qui occupaient les Alpes, dresse aujourd'hui sa ruine à demi réparée et l'on y peut lire, reconstituée à l'aide de menus fragments très nombreux et du texte complet que nous en a conservé Pline l'Ancien, l'inscription qui énumère ces peuples et ces tribus. La restauration du Trophée, à laquelle sont attachés les noms de M. Ph. Casimir, maire de La Turbie, de M. Ed. Tuck, qui fut pour l'œuvre le plus généreux des mécènes, de MM. Formigé, père et fils, a provoqué des objections; elle a été jugée excessive. Il faut cependant reconnaître qu'elle est fondée sur des gravures anciennes, que de nombreux fragments de la décoration architecturale ont été retrouvés, dont plusieurs ont été remis en place, et que le monument, dans sa forme actuelle, produit un grand effet.

A Fréjus, l'antique colonie de *Forum Julii*, créée par César, et qui fut l'une des stations de la flotte de guerre romaine durant tout l'Empire, M. le docteur Donnadieu scrute depuis plusieurs années l'emplacement de la ville romaine. Le plan de l'ancien port a pu être établi; on a reconnu l'arsenal, le

chantier de constructions navales, la résidence du commandant en chef ou *praetorium*; de la cité groupée autour du port, ont été retrouvés le Forum, le théâtre, l'amphithéâtre, des thermes, certaines parties de l'enceinte; les débuts du christianisme y sont évoqués par un très beau baptistère, considéré comme le plus ancien de France. Chaque année de nouveaux quartiers de Forum Julii sont dégagés.

A l'autre extrémité de la Provence, Arles et Saint-Rémy possèdent encore de grandioses édifices romains, ici le théâtre et les arènes, là le mausolée des Julii et l'arc de triomphe. Ni dans l'un ni dans l'autre site, les recherches archéologiques ne chôment. En 1922, M. Jules Formigé exposait au Salon des Artistes français une *Restauration des monuments romains de la colonie d'Arles*, que récompensa justement la médaille d'honneur d'architecture; la même année, M. L. Constans, ancien membre de l'École française de Rome, conquérait le titre de docteur ès lettres, accompagné de la mention très honorable, avec une excellente thèse sur *Arles antique*. En découvrant le moulage longtemps inconnu de la fameuse Vénus d'Arles, pris sur la statue après sa découverte en 1651 et avant qu'elle ne fût envoyée à Louis XIV en 1683, M. Formigé a pu mettre en lumière le traitement qui fut infligé au marbre antique par Girardon : l'image que nous avons maintenant sous les yeux, au Musée du Louvre, diffère notablement de celle qu'avait modelée l'artiste grec, probablement contemporain de Praxitèle. Tout récemment le sol du faubourg de Trinquetaille a livré de curieuses mosaïques.

Saint-Rémy-de-Provence est un des points de la Gaule méridionale où l'influence grecque se décèle sans contestation. De l'époque romaine date un sanctuaire du dieu qui fut nommé en latin Silvain, dont l'attribut principal était un maillet et dont le nom pré-romain était Sucellus. Un autre sanctuaire, dont la disposition en terrasses au flanc d'une pente rocheuse atteste l'origine indigène, a été déblayé voici quelques années par M. Henri Rolland. Il y a donc là, au pied des Alpilles, comme une synthèse des civilisations qui ont contribué à former la Gaule d'autrefois, synthèse où figurent des survivances celtiques, des apports grecs et des influences romaines.

Au nord de la Durance, deux ensembles forcent l'attention

des archéologues et des artistes : Orange et Vaison-la-Romaine. Le théâtre et l'arc de triomphe d'Orange sont depuis longtemps connus et leur réputation est devenue mondiale. Un grand édifice voisin du théâtre, dans lequel on voyait un cirque, a été étudié par M. J. Formigé; des fouilles qu'il y a pratiquées, il résulte que c'était un gymnase doté d'un temple très vaste, dont le plan et les dimensions ont pu être précisés. Quelques débris d'un plan de la colonie romaine, gravé sur marbre, ont été retrouvés.

Les fouilles, entreprises à Vaison-la-Romaine en 1911 et qui ont pris surtout depuis la fin de la guerre de 1914-1918 une remarquable extension, ont abouti à des découvertes qui représentent un des plus brillants succès de l'archéologie gallo-romaine. Le théâtre antique, adossé à la colline de Puymin, a été méthodiquement déblayé par M. l'abbé Sautel; des sous-sols de la scène ont été exhumées plusieurs statues impériales en marbre, un empereur cuirassé, un Tibère, un Hadrien, une Sabine, qui sont venues s'ajouter au fameux Diadumène, reproduction d'un original de Polyclète, pour témoigner de la richesse artistique de cette ville, capitale de la cité des Voconces. Outre le théâtre, plusieurs quartiers de Vaison ont été fouillés; un généreux Alsacien, M. Burrus, a doté cette œuvre de ressources considérables; un musée recueille sur place toutes les antiquités que rend le sol particulièrement riche; le catalogue des objets romains trouvés à Vaison et sur son territoire, dressé par M. l'abbé Sautel et qui forme le tome II de son grand ouvrage sur *Vaison dans l'Antiquité* comprend 2.292 numéros. Ainsi se trouve justifiée la définition que donne de Vaison le géographe Pomponius Mela : *urbs opulentissima*.

A Vienne, qui fut l'un des centres les plus animés et les plus prospères de la province romaine de Narbonnaise et qui possède encore intact le temple d'Auguste et Livie, M. J. Formigé a commencé, il y a dix ans, le dégagement du théâtre romain qui occupe la pente occidentale de la colline de Pipet, au-dessus de la partie méridionale de la ville moderne. Ce théâtre, dont les grandes lignes se dessinent aujourd'hui, ne mesure pas moins de cent onze mètres de diamètre; il est un peu plus vaste que celui d'Orange. Beaucoup de gradins ont été déjà retrouvés.

Plus près des Alpes, dans la plaine des Fins d'Annecy, un *vicus* de la colonie de Vienne, Boutae, a été exploré en détail par deux érudits de Savoie, MM. Ch. Marteaux et Le Roux; dès 1913, cette exploration leur a fourni la matière d'un important volume; depuis lors, de nouvelles trouvailles sont venues accroître la moisson d'antiquités recueillies et leur ont permis de compléter par des études de détail leur monographie de ce gros bourg gallo-romain, assez important pour être pourvu d'un théâtre.

A l'ouest du Rhône, entre les Cévennes et la Méditerranée, l'archéologie gallo-romaine proprement dite n'a réalisé dans ces derniers temps aucune œuvre originale. Les ruines d'Alba Helviorum, aujourd'hui Aps dans l'Ardèche, n'ont pas encore été étudiées scientifiquement. A Nîmes, les travaux d'édilité ramènent parfois au jour des témoins de la vie antique, inscriptions, mosaïques, menus objets, etc., mais les fouilles méthodiques y sont malaisées ; les Arènes, la Maison Carrée, le Temple de Diane, la Tour Magne, l'aqueduc célèbre, connu sous le nom de Pont du Gard, qui alimentait d'eau Nemausus, suffisent à attester la richesse de la ville et de ses environs en monuments et en souvenirs antiques.

Au nord des Pyrénées orientales, aux portes de Perpignan, de 1909 à 1914, plusieurs campagnes de fouilles, au lieu dit Castel-Roussillon, ont fait reparaître au jour le forum de la colonie de Ruscino, située sur la Via Domitia qui traversait la Gaule du sud-est, des Pyrénées aux Alpes.

*
* *

Dans la haute vallée de la Garonne, au sud de Toulouse, l'archéologie gallo-romaine a trouvé deux de ses champs d'action les plus féconds et les plus importants.

A Martres-Tolosanes, entre Muret et Saint-Gaudens, sur la rive gauche du fleuve, une antique villa a été découverte, dont les substructions s'étendent sur une superficie de plusieurs hectares. On a exhumé de ce site des centaines de statues plus ou moins intactes, de bustes soit d'empereurs soit de simples particuliers, de reliefs et de fragments de reliefs représentant pour la plupart des scènes mythologiques, de morceaux d'ar-

chitecture. L'abondance de ces œuvres d'art, réunies en un seul point, a posé un problème dont la solution est demeurée incertaine : tous ces marbres décoraient-ils une magnifique villa dont le propriétaire était grand amateur d'art, même collectionneur? Ou bien n'est-ce pas là l'emplacement d'un vaste atelier de sculpture, dont la présence s'expliquerait par la proximité des carrières de marbre de Saint-Béat, dont nous savons par des documents antiques, entre autres par une inscription, qu'elles ont été exploitées à l'époque romaine? Aucune région du monde antique n'a fourni à l'archéologie un ensemble d'une pareille importance. J. Joulin, qui avait dirigé les fouilles de Martres-Tolosanes, a consacré à la villa et à toutes les sculptures qu'elle renfermait une étude tout à fait précise et documentée. Le Musée lapidaire de Toulouse a recueilli ces curieuses et abondantes reliques.

La pittoresque ville moderne de Saint-Bertrand-de-Comminges occupe à peu près exactement le site de la ville gallo-romaine de Lugdunum Convenarum, capitale de la cité des Convenæ. L'exploration de ce site a été entreprise, il y a un quart de siècle, sur l'initiative de Marcel Dieulafoy; grâce à l'appui de la Société française des Fouilles archéologiques, de la Société archéologique du Midi de la France et du Service des Monuments historiques, les campagnes de fouilles se sont succédé d'année en année, et peu à peu les monuments de la ville antique ont été retrouvés : ce fut d'abord une basilique chrétienne du IVe siècle, puis divers édifices de l'époque impériale; sur l'emplacement du forum, furent recueillies plusieurs statues, restes d'un très beau monument triomphal, qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'art gallo-romain. Le déblaiement du théâtre antique a été entrepris. Ici, comme à Vaison-la-Romaine, comme en d'autres points de la France, dont nous parlerons plus loin, le succès des recherches met en lumière les très grands avantages de toute œuvre poursuivie méthodiquement, avec patience et continuité ; les maîtres ouvriers en ont été, en sont encore MM. Lizop et Sapène.

Autour de Bordeaux, soit au voisinage du Bassin d'Arcachon, dans le pays de Buch, soit vers l'est, aux lisières du département de la Dordogne, des fouilles heureuses ont révélé la présence d'habitats antiques loin des grands centres urbains.

A Périgueux, la Tour de Vésone évoque toujours le souvenir de la Vesunna gallo-romaine.

Sur le flanc occidental du Massif Central, le véritable emplacement d'Uxellodunum, où César rencontra les dernières résistances à sa victoire en 51 avant Jésus-Christ, n'a pas soulevé moins d'hypothèses ni de controverses que les problèmes analogues d'Alésia et de Gergovie. Capdenac et Luzech sur le Lot, le Puy d'Issolu près de la Dordogne, Uzerche sur la Vézère se sont longtemps disputé l'honneur de succéder à la place gauloise. Le débat est aujourd'hui clos en faveur du Puy d'Issolu, grâce à l'archéologie. Des fouilles habilement conduites par M. Laurent Bruzy, de Brive, ont remis au jour en ce point les traces incontestables des travaux de blocus et de la bataille livrée par César aux défenseurs de l'oppidum.

Les territoires très étendus des grandes cités gallo-romaines des Santones (Saintes), des Lemovices (Limoges), des Pictones (Poitiers), des Bituriges (Bourges), si éloignés qu'ils fussent de la Méditerranée et de l'Italie, n'en subirent pas moins l'influence de la civilisation classique. Les arènes de Saintes, les ruines si curieuses connues sous le nom de « Villa d'Antone » à Pierre-Buffière (Haute-Vienne) dont la Société historique et archéologique du Limousin a commencé l'exploration, les vestiges d'édifices exhumés à La Barbinière dans les Deux-Sèvres, à Sanxay dans la Vienne, à Cenon, au lieudit le Vieux Poitiers, le théâtre et le forum de Drevant (Cher) attestent l'existence et témoignent de la prospérité soit de gros bourgs situés en pleine campagne, soit de résidences presque monumentales, bourgs et résidences qui seraient demeurés parfaitement inconnus sans les efforts et les travaux des archéologues.

Au cœur de la Gaule, la cité des Arvernes a toujours gardé une physionomie originale. Le plus haut sommet de la chaîne qui domine la vallée de l'Allier, notre Puy-de-Dôme d'aujourd'hui, était couronné dans l'antiquité par un sanctuaire où, de toutes parts, on venait adorer le dieu Mercure. Ce sanctuaire a été retrouvé d'abord pendant la construction de l'Observatoire installé sur le même emplacement, puis lors des fouilles dirigées plus récemment par MM. Audollent et Ruprich-Robert.

Il est, chez les Arvernes, deux autres sites d'un intérêt particulier : Lezoux, à l'est de Clermont-Ferrand, entre l'Allier et la Dore, l'un des centres les plus actifs de l'industrie céramique en Gaule; les fours et l'outillage des potiers, les moules, les cachets qui servaient aux chefs d'ateliers pour décorer les vases et y imprimer leurs signatures, d'innombrables fragments de ces vases ont été ramenés à la lumière; — les Martres-de-Veyre, au sud de Clermont, où M. Audollent a exhumé d'une nécropole antique des corps et des vêtements dans un état de conservation exceptionnel, à cause sans doute d'émanations d'origine volcanique; au Musée archéologique de Clermont sont exposées des chevelures, des étoffes, des chaussures recueillies dans ces tombes.

Aux portes mêmes de Clermont, la présence sur le Plateau dit des Côtes de cases en pierres sèches et sur les pentes qui soutiennent ce plateau de puissants contreforts, a provoqué chez les Arvernes d'aujourd'hui de vives discussions. N'est-ce point sur ce plateau que se trouvait Gergovie, la capitale de Vercingétorix, sous les murs de laquelle César éprouva un grave échec? Un écrivain, P. de Nolhac, un artiste, M. Busset, se prononcèrent passionnément pour cette solution, à laquelle un archéologue très érudit, M. Audollent, ne contredisait pas. Parmi les spécialistes de nos antiquités nationales, la thèse nouvelle ne recruta pas beaucoup de partisans. Les cases en pierres sèches et les contreforts du Plateau des Côtes ne ressemblent en rien aux habitations celtiques ni aux remparts des villes gauloises, tels qu'on les connaît, les uns et les autres, d'après les écrivains antiques et les données de l'archéologie. Il est possible qu'il y ait eu des habitants sur le Plateau des Côtes aux temps préhistoriques ou sous l'empire romain; mais aucun indice sérieux ne permet de penser que ce plateau ait porté une ville gauloise fortifiée, comme était Gergovie. Les cases en pierres sèches et les contreforts qu'on peut y observer, ne sont caractéristiques d'aucune époque déterminée; il est telle région de la France où l'on en construit encore aujourd'hui.

Comme les Arvernes, les Ruthènes (Rodez) possédaient une grande fabrique de poteries artistiques, dont les produits se répandaient dans toute la Gaule. Ce centre d'industrie céra-

mique se trouvait au village qui s'appelle aujourd'hui La Graufesenque, près de Millau (Aveyron). Des fouilles y ont été pratiquées; elles ont amené la découverte d'un outillage et d'objets analogues à ceux de Lezoux, et surtout de graffites qui nous renseignent sur les vases fabriqués, sur les propriétaires des fours, sur le personnel qu'ils employaient. Des graffites en langue celtique y ont été recueillis.

*
* *

Au nord de la Loire, s'étendait, à l'époque romaine, la province de Lugdunaise; au delà c'étaient, d'une part la Belgique (au sens antique du mot), d'autre part les confins militaires du Rhin, dénommés au sud Germanie supérieure, au nord Germanie inférieure. L'exploration archéologique n'a pas été moins active ni moins fructueuse dans ces régions plus éloignées de l'Italie. Les grands champs de fouilles gallo-romaines y sont nombreux.

A Lyon même, les efforts se sont portés récemment sur la colline de Fourvière. Un vaste réservoir, un aqueduc, plusieurs bassins secondaires y ont été reconnus, qui assuraient l'alimentation en eau de la colonie de Lugdunum. Un magnifique théâtre a été découvert sur la pente orientale de la colline; le déblaiement de l'édifice est en cours, plusieurs étages de gradins, l'orchestre dallé de plaques de marbre, la scène, sont dès maintenant rendus au jour.

L'attention des archéologues s'est portée sur le village d'Izernore, près de Nantua (Ain), depuis qu'a été soutenue la thèse d'après laquelle le site de ce village serait celui d'Alésia. Cette opinion erronée a provoqué plusieurs campagnes de fouilles qui ont abouti à la découverte d'une villa gallo-romaine ornée de peintures murales simplement décoratives et d'un temple dédié probablement au dieu Mercure; des thermes antiques, déjà connus mais imparfaitement explorés, ont été méthodiquement dégagés et de nombreux objets y ont été recueillis.

La Bourgogne, depuis Mâcon jusqu'à Langres et jusqu'à Sens, dont le territoire fut jadis habité par les Éduens, les Senons et, en partie au moins, les Lingons, a gardé de l'antiquité

gauloise et gallo-romaine des vestiges nombreux et de grands souvenirs. Sans vouloir mentionner ici les divers sanctuaires élevés auprès des sources, en pleine campagne, ou sur les sommets d'éminences tels que le Mont de Sène, entre Chagny et Nolay, le Mont Martre, voisin d'Avallon, sans insister sur les fouilles de Bibracte qui intéressent moins la période gallo-romaine que l'époque celtique, nous devons nous arrêter sur trois chantiers de fouilles d'un intérêt considérable : ceux d'Alésia, de Vertault, des sources de la Seine.

De 1861 à 1865, l'exploration archéologique, due à l'initiative de Napoléon III, qui fut dirigée depuis 1862 par Stoffel et dont l'animateur, sur le terrain, fut Victor Pernet, s'était appliquée exclusivement aux travaux du siège de l'oppidum gaulois en l'an 52 avant Jésus-Christ. Aucune recherche n'avait été faite alors sur le plateau du Mont Auxois. Depuis 1905 c'est la ville elle-même d'Alésia qui est l'objet de fouilles continues, patientes, systématiques. De 1905 à 1914, et depuis 1922, plus de vingt campagnes ont été exécutées; la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois, qui en a pris l'initiative, en a confié la direction à MM. Espérandieu, Victor Pernet, J. Toutain. L'œuvre ainsi accomplie est comparable à celle de Vaison-la-Romaine et de Saint-Bertrand-de-Comminges. Les vestiges retrouvés dans le sol se rapportent aux trois périodes principales de l'histoire d'Alésia : les excavations creusées dans le roc, qui formaient le centre des habitations gauloises et qui furent encore occupées à l'époque romaine, évoquent le souvenir de l'indépendance et de la lutte héroïque soutenue par Vercingétorix; les monuments élevés aux premiers siècles de l'ère chrétienne, théâtre, sanctuaires de plan gréco-romain ou d'aspect indigène, basilique civile à trois absides, marché et quartier de magasins, maisons particulières avec leurs hypocaustes et leurs caves, attestent la prospérité que connut la ville gallo-romaine; les œuvres d'art en pierre et en bronze, les innombrables objets mobiliers, qui ont été recueillis dans ces édifices et ces habitations, prouvent l'intensité des influences classiques dans cette ville qui fut en Gaule le foyer suprême de la résistance nationale; enfin la basilique primitive de Sainte Reine et le cimetière qui l'entourait au début du moyen âge nous reportent à l'époque des

origines du christianisme. Un musée local, riche de toutes les trouvailles faites depuis 1905, présente comme la synthèse de l'œuvre réalisée. En même temps que la Société des Sciences de Semur se consacrait à sa tâche avec une continuité et une méthode auxquelles il a été souvent rendu hommage, M. Em. Espérandieu découvrait, à l'extrémité orientale du Mont Auxois, un sanctuaire fort original, sanctuaire d'un dieu gaulois, Moritasgus, qui fut assimilé à l'Apollon romain et qui était, comme lui, un dieu de sources. Ainsi l'antique cité, dont le nom symbolise la lutte engagée par les Gaulois pour leur liberté, sort peu à peu de terre; l'œuvre entreprise est une œuvre de longue haleine; la Société savante, qui en a pris l'initiative, les archéologues, qui en ont assumé l'organisation, la Direction générale des Beaux-Arts, qui l'encourage et lui assure chaque année les ressources nécessaires, collaborent étroitement dans un esprit de réciproque et parfaite entente.

Vertault, à quarante kilomètres environ au nord-nord-ouest d'Alésia, remplace une ancienne bourgade gallo-romaine, dont elle a gardé le nom : Vertillum. La Société historique et archéologique du Châtillonnais s'est attachée à faire reparaître au jour les restes de cette bourgade. Elle y a réussi. Pendant plusieurs années, sous la direction de son président, M. Lorimy, elle a scruté les ruines; elle y a retrouvé de nombreuses habitations, peut-être un marché formé de boutiques contiguës; elle a recueilli et soigneusement classé dans le musée de Châtillon beaucoup d'objets mobiliers, en particulier une série abondante de vases et de fragments de vases en terre cuite portant les noms de leurs fabricants. Cette collection présente un grand intérêt pour l'histoire de l'industrie céramique et de la vaisselle courante dans la Gaule romaine.

On sait la vénération, mêlée de crainte superstitieuse, dont nos ancêtres, à toutes les époques, ont entouré les sources. Nulle source ne saurait, à cet égard, attirer notre attention plus que celles de la Seine. Les Gaulois et les Gallo-romains ont, pendant de longs siècles, adoré la déesse du fleuve, la *Dea Sequana*, aux lieux mêmes où les premières eaux sourdent de terre, dans un vallon solitaire de la Bourgogne septentrionale. La Commission des Antiquités de la Côte-d'Or et l'Académie des Sciences, Arts et Belles-lettres de Dijon, l'une vers le

milieu du XIXe siècle, l'autre pendant ces dernières années, ont porté leurs efforts sur le sanctuaire élevé autour des sources, dont on a retrouvé les divers bâtiments, avec de nombreux ex-voto, parmi lesquels le plus curieux et le plus original est une figurine de bronze représentant une déesse debout sur une barque, peut-être la *Dea Sequana* elle-même. Les fouilles récentes, habilement menées par M. Henry Corot, n'ont probablement pas dit leur dernier mot. Le temple des sources de la Seine est sans contredit le plus important des sanctuaires de sources aujourd'hui connus.

Les vallées de la Seine et de ses principaux affluents, la Normandie, la Bretagne, le Maine, l'Anjou, la Touraine, l'Orléanais, ne sont pas dénués de restes antiques, et nous pourrions énumérer dans tous ces pays de nombreux vestiges gallo-romains; l'archéologie ne les néglige pas : Sens, Reims, Paris, Evreux ou plus exactement le Vieil Evreux, Lillebonne près de Rouen, d'autres sites encore dans tout l'Ouest, ont été, aux premiers siècles de notre ère, des centres de vie et de civilisation gallo-romaine. Toutefois aucune entreprise archéologique ne peut y être actuellement signalée.

Il n'en est pas de même pour les régions du Nord et de l'Est. Si, dans la vallée de l'Oise, les fouilles d'Hermes, aux portes de Beauvais, de Champlieu, entre Compiègne et Senlis, et de la forêt d'Halatte, datent surtout du siècle précédent, les recherches effectuées soit dans le Nord, à Bavay, entre Valenciennes et Maubeuge, soit dans l'Argonne, autour de Lavoye, soit en Alsace, datent d'hier ou d'avant-hier.

Les fouilles de Bavay, dont le mérite revient à M. Hénault, se distinguent par un caractère original. Elles ont été surtout pratiquées dans les nécropoles voisines de la ville antique et situées dans des sablières que l'on exploite actuellement. De nombreuses tombes gallo-romaines ont été repérées au cours de ces travaux; les objets, qui composent le mobilier funéraire de ces sépultures, consistent surtout en poteries le plus souvent fragmentées, dont beaucoup sont signées. La collection de ces fragments réunis dans le petit musée de Bavay est des plus suggestives pour l'étude de la céramique gallo-romaine.

Ce sont encore des découvertes céramiques, mais d'un autre caractère, qui distinguent l'exploration archéologique entreprise

en Argonne, autour du village de Lavoye, à l'ouest de Verdun. Là, comme en Auvergne à Lezoux, comme dans l'Aveyron à La Graufesenque, et comme en Alsace, ainsi que nous le verrons plus loin, ce sont les fours et l'outillage même des potiers gallo-romains que le sol nous a rendus. MM. le docteur Meunier et G. Chenet ont déblayé les restes de plusieurs fabriques où ils ont recueilli de nombreuses séries de vases avec les moules de la décoration et les matrices des signatures.

En Alsace, autour de Strasbourg, d'importantes découvertes ont été faites depuis le début de ce siècle : M. R. Forrer, conservateur du Musée gallo-romain de Strasbourg, a fouillé un grand sanctuaire de Mithra à Kœnigshoffen, faubourg de la capitale de l'Alsace; il en a retrouvé les dispositions principales et il en a exhumé un magnifique bas-relief, représentant le sacrifice du taureau par Mithra. C'est encore entre Strasbourg et Kœnigshoffen qu'a été explorée, à diverses époques et encore jusqu'en 1933, une nécropole très importante, où l'on a constaté, côte à côte, pour ainsi dire, des sépultures à inhumation et des sépultures à incinération. Un mobilier funéraire très abondant et fort bien conservé, qui comprend notamment beaucoup de vases en verre, carafes, gobelets, coupes, flacons à parfums, a été retiré de cette nécropole. De riches cimetières ont été de même fouillés près de Brumath, à Stephansfeld et à Saverne. Au pied même des Vosges, à Heiligenberg et à Ittenwiller, M. R. Forrer a découvert, comme MM. le docteur Meunier et G. Chenet en Argonne, des ateliers de potiers, avec tout leur outillage et de nombreux déchets, tessons de vases manqués dans la cuisson, tessons décolorés, etc.

*
* *

Nous avons parcouru la France de la Méditerranée à la Manche, des Pyrénées et de l'océan Atlantique au Rhin. Nous nous sommes arrêtés seulement sur les champs de fouilles, vraiment organisés, dont l'exploration a été ou est encore conduite méthodiquement, et sur lesquels se poursuit patiemment, sans hâte inopportune, une œuvre vraiment scientifique. En dehors de ces chantiers, beaucoup de découvertes surviennent au hasard, au cours de travaux agricoles plus profonds dans

les campagnes, au cours d'entreprises de constructions ou de canalisations dans les villes. L'exploration archéologique du sol français, qu'elle soit organisée et dirigée par des spécialistes compétents et expérimentés, ou qu'elle se présente sous la forme de trouvailles inattendues, se continue pour ainsi dire sans arrêt ni lacune. Elle met à la disposition des historiens une moisson, de jour en jour plus abondante, de documents figurés, épigraphiques, numismatiques, qui éclairent d'une vive lumière les siècles obscurs du passé, la vie quotidienne de nos ancêtres, les conditions économiques auxquelles cette vie était soumise, siècles obscurs, vie quotidienne, conditions économiques auxquels sont restés indifférents les historiens anciens dont les œuvres sont venues jusqu'à nous.

J. TOUTAIN

PROBLÈMES DE LA NUTRITION VÉGÉTALE

Il faut manger pour vivre. Vérité cruelle, exprimant le premier mobile de l'activité des êtres, expliquant leur lutte sans merci, source inavouée, pour nous autres hommes, de la science et même de l'art, et de tous les idéals que les périodes heureuses semblent libérer d'un déterminisme jugé dégradant. Et ne croyez pas que les lis, qui ne tissent ni ne filent, soient de ce biais plus libres que nous. Car ils vivent, et la vie leur impose cette même destruction continue de leur substance et les oblige à se nourrir pour la reconstituer. De plus, nous mettons instinctivement en relation l'idée de manger et celle de croître, qui est une caractéristique essentielle des vivants; nous savons de quelles tartines se paye le développement lent des petits d'hommes. Et le problème de la nutrition des plantes ne peut manquer de se poser à nous, quand nous voyons sortir de terre et se hâter vers le ciel les pousses des bambous ou les rejets élancés nés d'une souche vigoureuse. A voir comment se nourrissent les plantes, nous surprendrons quelques-uns des secrets de la vie et nous comprendrons mieux ce que noussom mes.

Bref historique.

Deux mots d'histoire : C'est d'abord comme agriculteur que l'homme, du paléolithique aux temps modernes, a connu les plantes : la terre est diversement fertile; ici, le limon du Nil apporté par les crues; ailleurs, les sols riches du pays de Cha-

naan ou de la Sicile... N'est-il pas naturel de voir, à l'éveil de la science, les derniers alchimistes et les premiers physiologistes tenter d'isoler des sols productifs le principe de végétation? En effet, qu'est-ce que la terre où s'enfoncent les racines des beaux blés? des roches désagrégées, des poussières, des déchets... et l'inféconde a souvent même apparence... L'une est riche sans doute d'un principe qui manque à l'autre; les racines des plantes sont épanouies dans le sol à sa recherche. Supposerons-nous qu'il est porté par la sève? les grains de blé s'alourdissent; et les fleurs cèdent leur place sur la branche à des fruits savoureux. Théorie romanesque; inutile, si on n'isole point le principe. Des cornues des alchimistes sortent en vain des huiles de cailloux, des élixirs, des poudres merveilleuses; aucun, en une nuit, ne tire un arbre ou même une herbe d'une graine. Bien beau déjà si son emploi ne jaunit les feuilles et ne sèche les fruits...

Lentement la science s'est construite : elle a précisé ses méthodes : biologique, puisqu'il s'agit d'étudier une des formes de la vie, elle s'est d'abord promis de tout expliquer par les sciences claires que sont la physique et la chimie et de renoncer aux forces vitales et aux principes. Analysant la plante, le biochimiste a reconnu l'identité fondamentale de la matière vivante et de la matière inorganisée, où les mêmes éléments sont groupés dans des combinaisons différentes. Étudier la nutrition végétale, cela revenait donc, pour une part, à rechercher les éléments chimiques dont la plante est composée et la manière dont elle se les procure dans le monde inerte qui l'entoure.

La plante choisit-elle ses constituants?

En effet, il peut au départ sembler simple et logique de penser que tous les éléments rencontrés par le chimiste dans la plante analysée ont été élus par elle. C'est imaginer qu'elle choisirait autour d'elle, avec précision, dans le mélange des substances qu'offre la nature, dans le sol, l'air et les eaux, cela seul qui lui est utile. Quel admirable pouvoir de sélection lui prête ainsi notre première hypothèse!

Certes, l'idée d'une sélection active s'accorde bien avec l'idée

de vie, qui implique l'organisation : argument purement théorique. Mais des preuves expérimentales ne manquent pas. Allons au plus frappant : oserait-on imaginer mieux que la plante digérant la roche pour y puiser un élément nécessaire? Et pourtant il en est ainsi : la plante n'incorpore jamais de matières solides; elle n'absorbe que des substances en solution. Or, elle s'entend fort bien à solubiliser, grâce aux sécrétions de ses racines, certains des corps dont elle a besoin. On l'a montré en particulier pour des combinaisons phosphorées, telles que les phosphorites : elles sont absolument insolubles dans l'eau et vous lessiverez en vain la poussière qu'elles constituent sans en arracher un atome de phosphore. Mais un pois ou une graminée savent parfaitement en faire leur profit et utilisent pour leur croissance le phosphore qu'on pouvait penser inaccessible.

Voici un autre exemple tout aussi frappant : nous mettons à la disposition des racines une solution diluée. Je choisirai, si vous permettez, le nitrate de calcium. Vous vous souvenez qu'en solution suffisamment étendue, ce sel va se dissocier : c'est-à-dire que, dans l'eau, seront éparpillés, non pas des molécules de nitrate de calcium, mais des ions, des ions calcium d'une part, des ions acide nitrique de l'autre, et d'ailleurs en nombre égal. Ceci nous permet de mieux saisir le pouvoir de sélection de la plante : nous voyons disparaître progressivement les ions nitriques, absorbés par la plante, — elle ne peut guère trouver plus utile, — tandis que le nombre des ions calcium, presque sans intérêt pour son développement, ne varie pour ainsi dire pas.

Pour être complète, une sélection active comporterait un autre aspect : après le choix, l'exclusion; la plante doit opposer une barrière aux substances inutiles ou nuisibles. Ce que l'expérience vérifie encore... si l'on choisit habilement; des substances toxiques, comme le sulfate de fer, peuvent bien pénétrer du sol dans les racines, mais on les voit faire halte avant d'atteindre aux vaisseaux où circule la sève; elles stoppent devant une barrière infranchissable : un plan de cellules juxtaposées, l'endoderme, arrête les molécules du poison et protège les tissus sous-jacents.

Mais la vérité complexe dépasse sans cesse nos schémas

trop simples : il y a des éléments chimiques utiles qui, dans les combinaisons où ils sont engagés, échappent aux efforts de la plante, si toutefois elle en tente; il y a beaucoup de substances toxiques ou inutiles qui, même dans des expériences de courte durée, franchissent la muraille endodermique et envahissent le corps du végétal.

Nous étions en route vers un finalisme aussi extatique que celui de Bernardin de Saint-Pierre, mais rajeuni à la mode plus savante de notre siècle. Il faut en rabattre et reconnaître que, pour notre science, la vie est souvent contradiction...

Variation de composition chimique.

D'ailleurs, une sélection parfaite imposerait à la plante une composition chimique absolument fixe, absolument pareille à elle-même, quel que soit le lieu où elle se développerait. Or il n'en est pas ainsi. Nous allons prier le chimiste d'analyser deux végétaux de la même espèce, développés sur des sols différents. Nous choisirons, si vous voulez, deux chênes : un beau chêne de la forêt de Marly, au corps trapu, sous l'écorce ridée, aux maîtresses branches grosses comme des troncs, portant un feuillage un peu épars, tout crevé de clartés. Et pour le comparer à lui, nous chercherons un autre chêne dans un site moins favorable : sur des coteaux calcaires et secs, dans notre Vexin français, nous en trouverons qui ont l'air souffreteux et rabougris. Combien sont différents dans leur port ces deux chênes, qui auraient pu naître de graines jumelles. Donnez un peu de leur bois au chimiste : il leur trouvera des compositions relativement dissemblables. Examinez vous-mêmes les cendres qu'une bûche de ces bois laisse dans l'âtre en se consumant; elles sont ici douces sous le doigt, et là rêches; le dosage indiquera dans les unes 30 pour 100 de chaux, dans les autres 70 pour 100, et la potasse, dont la présence surtout légitimait l'emploi des cendres dans les lessives, est abondante ici et manque presque là. Il n'y a donc pas une composition chimique fixe, pas plus qu'une forme standard pour une plante donnée. Si bien que c'est déjà une belle audace de dire : « le » chêne, hors des fables de La Fontaine.

Ainsi se révèle à nous un caractère de la nutrition végétale : elle est telle qu'un lien étroit unit la composition de la plante à celle du sol : la teneur en calcaire du sol, la teneur en chaux des cendres de l'arbre, deux faits qui découlent l'un de l'autre. Nous ne nous étonnerons pas : la matière vivante n'est-elle pas faite — et refaite sans cesse — de la matière inorganique, où s'est glissée, nous ne savons comment, l'étincelle de la vie.

Les éléments fondamentaux.

Nous serons donc un peu sceptiques devant les listes d'éléments que le chimiste voudra bien dresser après avoir analysé des plantes : s'il y relève parfois les traces d'éléments chimiques rares, comme le césium, nous penserons bien que les masses végétales étudiées venaient d'une terre anormale, riche en césium au point que peut-être y gîtent des émeraudes, et qu'il n'en serait point question dans les plaines de la Beauce. Seuls nous retiendront les éléments que la plante comporte toujours et partout, quelle que soit la nature du sol, et qui nous paraîtront ses éléments essentiels.

Voici, poussés drus sous le soleil de Gascogne, des maïs dont les bractées commencent à blondir, engainant des épis déjà dorés; les longues feuilles un peu ondulées sont vertes encore et riches d'une sève épaisse. C'est l'apogée; demain commencera le déclin. Quels éléments cette masse vivante a-t-elle rassemblés dans ses feuilles, ses tiges, ses racines et ses épis? L'eau évaporée, qui est une part considérable de la récolte, la matière sèche qui nous reste nous livre, pour 1 000 grammes, à peu près 440 grammes de carbone, autant d'oxygène, 62 grammes d'hydrogène et 58 grammes seulement du total des autres éléments. Ainsi près de 95 pour 100, pour les trois éléments principaux, de symboles C, O, H.

Où les maïs les a-t-il puisés?

On sait que le carbone est emprunté par les plantes vertes, ou plutôt pigmentées de chlorophylle, au gaz carbonique de l'atmosphère et que l'énergie lumineuse permet cette assimilation chlorophyllienne qui fait entrer le carbone dans le cycle de la matière vivante. La nature, prévoyante peut-être, est réglée de sorte que le carbone ne manque jamais; si bien

qu'en pratique, cette face essentielle de la nutrition ne cause aucun souci à l'agriculteur.

L'oxygène et l'hydrogène sont principalement tirés des molécules de l'eau, absorbée dans le sol. De l'arrosoir de Jenny l'ouvrière aux irrigations de la Californie, qui ont fait franchir des déserts à des fleuves pour vivifier d'admirables vergers, nous savons avec quelles peines on arrive à fournir assez d'eau aux plantes. Mais cette eau sert bien peu à la nutrition proprement dite et le rendement est excellent, si la millième partie de l'eau qui traverse un maïs entre, par ses atomes, dans la constitution du protoplasme, qui est la chair vivante de la plante, ou des membranes qui le protègent. Ainsi, point de difficultés de ce côté-là encore.

C'est donc des 5 pour 100 de matière, faits de ce qui n'est ni carbone, ni oxygène, ni hydrogène, de ce qui peut sembler presque négligeable, que nous allons nous occuper sous le prétexte de nutrition. Mais ces éléments ont-ils vraiment un rôle et la plante ne saurait-elle s'en passer? La méthode est simple pour répondre. Supprimons du milieu où nous sèmerons nos graines toute trace de l'élément contrôlé : si la plante croît, sans en être affectée, nous allègerons notre liste d'une unité. Si elle demeure chétive ou se refuse, nous aurons montré qu'un élément chimique est indispensable.

Nous allons être mis au fait, en ce qui concerne l'azote, en utilisant une expérience classique, réalisée par Boussingault en 1860, avec le souci de répondre à une question un peu différente de la nôtre. Le célèbre agronome français a choisi pour sujet le soleil ou tournesol, dont le mérite est aussi grand pour le physiologiste que pour l'habitant de la zone : semailles au printemps, floraison en été, graines mûres à l'automne : une expérience assez courte, pour une masse végétale fort importante. Donc, dans un même sol sableux, Boussingault cultive deux plants de soleil : même exposition, arrosages égaux; l'un, toutefois, reçoit de l'eau de pluie, tandis que l'autre, plus favorisé, voit s'y ajouter un peu de nitrate de potasse. L'expérience prévoit au total 1,4 g. en trois mois. C'est peu sans doute... C'est pourtant ce qu'on en trouverait dans 70 litres d'une terre fertile, et les racines du soleil n'en épuiseraient pas tant... Donc les deux graines

germent courageusement. Ne portent-elles pas dans leurs cotylédons de quoi passer le moment difficile du déploiement des premières feuilles, si elles reçoivent la moindre aide du sol où s'enfonce la racine? Mais à l'une, précisément, cette aide ne vient point. Ce sable aride ne contient donc rien! La plante chétive ébauche une tige, s'épuise à de petites feuilles, rassemble toute son énergie pour une fleur en miniature. A ses côtés, l'autre pousse, sans trêve; elle ne souffre pas du sable, — l'arrosage quotidien au nitrate en fait presque l'équivalent d'une terre fertile, — la tige s'allonge, épanouissant par étages ses amples feuilles rudes et les couronnant de la « fleur » aux rayons jaunes qui vaut une comparaison avec l'astre du jour. La preuve est faite. Inutile d'attendre l'automne et les graines mûries. On pèse; on dose : le pied nain a arraché au sable 2 milligrammes d'azote, trouvés Dieu sait comme, l'autre en a fixé 166 milligrammes, qui proviennent du nitrate.

Le caractère indispensable de l'élément azote est indiscutable. Et c'est vrai de toute plante : pour le maïs, 1,5 g. d'azote pour 100 grammes de matière sèche.

Mais l'expérience a fait coup double. Elle montre aussi que, faute d'azote, c'est toute la nutrition qui s'est trouvée freinée : la plante naine avait à sa disposition carbone atmosphérique, lumière et chlorophylle; et pourtant elle n'a fixé que 0,114 g. de carbone; sa compagne, qui ne souffrait point de faim d'azote, a assimilé 8,444 g. de carbone. Ainsi apparaît l'unité du phénomène de nutrition, qui est l'un des faits essentiels de la vie : malgré les sources diverses des éléments mis en jeu, il faut qu'une balance soit maintenue entre eux. Les proportions relatives oscillent un peu peut-être, mais on ne remplace pas, dans la matière vivante — ou même dans ses aliments — par du carbone, l'azote qui fait défaut.

Puisqu'un élément chimique indispensable à la croissance de la plante peut faire un pourcentage aussi faible de la matière qu'elle construit, le problème devient singulièrement difficile. Pour chacun des éléments rencontrés par le chimiste, il faut se demander s'il est ou non indispensable. Et la liste est longue à parcourir... une quarantaine environ d'éléments décelés; que d'expériences à faire!

Avant de les entreprendre, une remarque. Il allait de soi

que la plante ne saurait se passer d'azote : il entre en effet dans la composition des protides ou substances protéiques, qui forment sans doute le groupe chimique le plus caractéristique de la matière vivante ; c'est presque un principe qu'il n'y ait pas de matière vivante sans azote. Même raisonnement pour le phosphore, le soufre, qui contribuent à la constitution de molécules chimiques présentes, elles aussi, dans toute matière vivante ; et de même pour le magnésium, sans lequel il n'y a point de chlorophylle. Mais le calcium, le fer, la silice, l'aluminium, le chlore, le manganèse, etc., voilà ceux dont il faut savoir s'ils sont réellement nécessaires à la constitution de la plante. Ne passeraient-ils pas plutôt en elle, comme le suggérait notre comparaison des deux chênes, parce que présents en quantités importantes dans le sol où elle s'enracine?

Le problème technique des éléments essentiels.

Pour répondre à de telles questions, nous ne saurions malheureusement reprendre la méthode relativement simple de Boussingault. L'expérience que nous avons citée laisserait croire que l'azote est le seul élément indispensable. En réalité, le sable sur lequel le tournesol s'ingéniait à croître, contient de petites quantités des éléments banaux dont nous devons faire l'épreuve : la déficience en azote, relativement plus marquée, était le phénomène le plus frappant et une expérience grossière suffisait à en montrer les effets. Il importerait peu que l'eau d'arrosage fût exempte de calcium, si le sable pouvait en céder. Par quoi donc remplacer le sable? De minuscules billes de verre? Peut-être, si nous sommes assurés que ce verre est totalement insoluble. Mais il sera préférable de se passer de sol et d'offrir aux racines, pour s'y développer, une solution nutritive.

Donc nous choisirons un vase où la plante étudiée puisse sans trop de gêne s'installer. Ce sera fréquemment une fiole conique à goulot assez étroit, à base large, susceptible de contenir par exemple 2 litres du liquide nutritif, s'il s'agit de cultiver un pied de maïs. Avantage inestimable. Nous pourrons, à l'autoclave, stériliser parfaitement la fiole et son contenu, protégé par un bouchon de coton. Si nous savons

rendre aseptique notre graine de maïs et la faire germer à l'abri de toute bactérie, — ce qui est délicat, mais possible, — nous aurons organisé ce qu'en argot de laboratoire on appelle une expérience « propre » : le maïs, seul, en face de la solution nutritive, comportant dans cette fiole, ne comportant pas dans cette autre, l'élément mis à l'épreuve.

Quelle sera maintenant la composition de cette solution? Elle doit réunir tous les éléments indispensables, reconnus ou soupçonnés, moins celui sur lequel nous travaillons. On fait donc choix des sels qui les fourniront sous la forme la plus adéquate. La préparation est minutieuse. De l'eau d'abord... ; mais quelle eau prendre? Eau distillée, bien entendu... Attention! celle que le fabricant de produits chimiques livre à notre laboratoire a été distillée dans un alambic de cuivre et contient des traces de ce métal; donc à rejeter... Distillez votre eau dans du verre Pyrex, deux fois de suite ; ou mieux, utilisez l'eau qu'on peut obtenir, admirablement purifiée, par électrosmose. Nous allons maintenant dissoudre les produits solides : phosphate monopotassique, nitrate de calcium, sulfate de magnésium, etc..., qui apportent les éléments indispensables..., mais il faut que vous soyez assuré que les cristaux contenus dans les flacons correspondent d'une manière absolue au libellé de l'étiquette. Vous n'avez pas le droit de tolérer la moindre parcelle de bore, si c'est lui que vous voulez mettre à l'épreuve, non plus d'ailleurs que d'une autre impureté qui fausserait vos résultats. Donc des produits purissimes, minutieusement contrôlés. Et naturellement, pour toutes les opérations préparatoires comme pour l'expérience, des flacons d'un verre absolument insoluble.

Par cette méthode, on a établi assez aisément une première liste d'éléments indispensables. Dès 1900, il était acquis qu'elle contenait, outre les constituants fondamentaux de la matière vivante : carbone, oxygène, hydrogène, azote, soufre et phosphore, la tétrade : potassium, calcium, magnésium et fer. En l'absence totale de fer, par exemple, le maïs, qui en contient pourtant moins de 1 pour 1 000 de son poids sec, pousse mal, développe des feuilles souffreteuses et jaunâtres et ne fleurit point. Le fer est un élément indispensable. En contrepartie, d'autres éléments ne le sont point. La silice est relativement

abondante chez le maïs où elle semble, pour la plus grande part, localisée dans les membranes cellulaires; il y en a près de 12 pour 1 000. Or, en l'absence de silice dans la solution nutritive, la plante croît vigoureusement, forme ses épis et les fleurs mâles de la panicule florale épanouie en haut de la tige produisent et dispersent un pollen normal.

Scrupules scientifiques.

Le résultat une fois atteint, le savant est assailli de scrupules, quel que soit d'ailleurs ce résultat.

L'expérience vient de répondre que le maïs, cultivé sans silicium, peut fleurir et former ses graines. Est-ce suffisant pour que nous puissions conclure que le silicium n'est pas un élément indispensable à la vie du maïs. Nous avons, sans lui, parcouru un cycle vital. Les épis que nous venons de recueillir diffèrent un peu, peut-être, par leur aspect, de ceux dont nous sommes partis; pas plus que les épis d'une même variété, suivant les années ou les terrains de culture. Mais nous ne pouvons douter que la composition de nos graines ne soit modifiée : elles sont nécessairement appauvries en silicium. Vont-elles germer normalement? Les diverses fonctions pourront-elles s'accomplir? Le présent n'est pas compromis, mais l'avenir? Conclure à l'inutilité d'un élément, c'est affirmer qu'il serait possible aux plantes de croître et multiplier, durant l'infini des temps, dans un monde qui en serait exempt. On a parfois tenté cette épreuve du temps : on l'a poursuivie pendant quatre ans; malgré le scrupule, la lassitude vient.

Au contraire, nos recherches ont-elles répondu que le sarrasin, cultivé sur une solution exempte de bore, se développe mal et ne fleurit pas, le démon de l'esprit critique ne saurait nous laisser en repos sur ce résultat négatif. Nous n'avons pas craint, en véritables physiologistes, de placer notre sujet, qui est un être vivant, dans un milieu schématique en quelque sorte, défini suivant les règles de la logique humaine, de manière à exiger une réponse à la question posée. Mais comme nous nous sommes éloignés des conditions naturelles de la vie! Cultivez du maïs dans un sol noyé d'eau; je

ne donnerai pas cher de la récolte. Et puis comparez les racines développées dans l'eau et celles qui se forment dans le sol meuble pour lequel elles semblent faites. Regardez surtout, vers les pointes des racines développées dans un sol, comment s'établit le contact intime entre la plante et la terre. Ce manchon de poils absorbants délicats qui cache la racine sous son velouté, lorsqu'elle se développe dans l'air humide, est une merveille. Dans le sol, ces poils s'appliquent étroitement sur les particules rocheuses, les enserrent et y adhèrent si bien que, si nous arrachons la plante, ils emmènent avec eux, fils fragiles et presque invisibles isolément, les grains des sables les plus grossiers. Le contact parfait qui se réalise là, durant la croissance du poil absorbant, indique l'existence d'une sensibilité, — non que je veuille insinuer qu'il y a chez la plante quelque chose d'analogue à notre conscience, — mais on voit la plante réagir d'une manière adaptée à l'excitation que cause le contact, et c'est là définir une forme de sensibilité qui prête matière à une étude scientifique. Que devient cette sensibilité, quand les racines s'allongent dans un liquide? Quels troubles l'absence d'une stimulation élémentaire est-elle susceptible de causer à l'être qui croît? Il se peut bien que vivre implique toujours une réaction à des excitations et qu'en un milieu où tout serait invariable et immobile, la vie s'arrêterait. En fait, bien des plantes, fournies pourtant de toutes les substances qui peuvent être nutritives, se refusent à croître jusqu'à la fleur et à la graine, si leurs racines sont plongées non dans un sol aux contacts rudes, mais dans la fluidité des molécules liquides. Est-ce alors l'absence d'un élément, sont-ce les conditions biologiques anormales de la culture sur solution qui expliquent les résultats obtenus? Après une expérimentation qui semblait probante, il faut procéder à une expérimentation nouvelle, mieux adaptée; et la science, depuis les rêveries des alchimistes, va vers son but.

Résultats.

Ce qu'elle nous a révélé par ces méthodes?

Une part des éléments absorbés dans le sol par les racines sont les constituants chimiques essentiels des cellules mêmes de la plante. Nous en avons vu la liste : on peut en donner

pour type le potassium, abondant partout, dans des tissus jeunes, où la croissance va se produire; presque absent des tissus âgés qui ne croissent plus. De telles substances sont présentes en quantités aisément dosables, généralement plus de 2 pour 1 000 du poids sec. Dans le maïs, la proportion du potassium atteint à peu près 10 pour 1 000.

Les travaux d'un certain nombre de savants et, particulièrement en France, de Mazé et de Gabriel Bertrand, ont établi que d'autres éléments sont indispensables, qui se trouvent dans les végétaux en quantités beaucoup moindres et parfois à l'état de traces seulement. A leur sujet, la nature semble vouloir éluder la réponse demandée : les plantes qu'on en prive vivent moins bien peut-être, mais vivent; les rendements s'élèvent, si on les fournit à la concentration utile. C'est dans des cas semblables que la répétition des expériences pendant plusieurs générations est indispensable. En effet, ces éléments ne sont pas des pierres de construction dans les édifices moléculaires des cellules vivantes; ils n'agissent pas par leur masse. Ils ont dans la matière une action de présence. Les molécules chimiques où ils sont engagés, et que le plus souvent nous ne connaissons pas encore, jouent vraisemblablement un rôle de catalyseur indispensable dans les réactions dont l'ensemble constitue la vie, puisque sans elles, ou lorsqu'elles sont trop diluées, qu'elles deviennent trop rares dans la matière vivante, progressivement la vie s'arrête.

Mais quelles sont les concentrations limites qu'il faut atteindre pour mettre en évidence leur action? De l'ordre sans doute de 1 pour des millions. Et moins encore peut-être. Combien de temps faudra-t-il cultiver du maïs à l'abri de toute trace de silicium pour tomber au-dessous de cette valeur, à partir des 12 pour 1.000 qu'il en contient naturellement? Si bien qu'aujourd'hui, en présence d'expériences d'ailleurs contradictoires, on ne sait encore s'il faut ranger le silicium dans le groupe des éléments indispensables à action catalytique, où se classent le zinc, le chlore, l'aluminium, le manganèse et sans doute aussi le bore.

Tous les trésors de pat ence, de minutie et de scrupule scientifique qui ont été dépensés dans de telles recherches sont-ils payés par ces résultats?... Le savant, que la joie d'établir une

vérité récompense de toute sa peine, ne se le demande pas. Et pourtant il est sensible au fait que ses découvertes aient des conséquences utiles. Or, l'agronomie est à l'affût des résultats de la science. Les grands agronomes, Boussingault, Georges Ville, Schlœsing, pour ne citer que des noms anciens déjà, ont été de grands savants. Les recherches agronomiques proprement dites gardent un caractère un peu empirique, du fait de la multiplicité des facteurs qui interviennent dans la croissance des plantes : elles ont difficilement l'autorité d'expériences cruciales : la physiologie végétale, en analysant le détail des faits, leur permet de prendre un ton plus assuré. Souvent aussi, elle leur fournit un thème ; les expériences agricoles montrent dans quelles limites la pratique peut le confirmer.

La découverte des éléments dont l'action est catalytique, était donc essentielle pour l'agriculture. Il fallait d'abord montrer qu'ils ont vraiment un rôle : il s'agissait de faire tomber leur concentration dans la matière vivante au-dessous du minimum permettant leur activité. C'est tout l'opposé du problème agricole, qui tend non seulement à faire vivre, mais à augmenter les rendements ; et pourtant c'est une préparation à ce problème. Fournis à des concentrations suffisantes, l'aluminium, le manganèse, le chlore ne vont-ils pas accroître les récoltes? La question posée s'élargit encore. Des éléments dont la déficience n'est pas un arrêt de mort, soit que la matière vivante les supplée par d'autres, soit qu'elle puisse fonctionner sans eux, n'auraient-ils pas la même action favorable, et par exemple l'iode et le fluor, que les recherches scientifiques ont signalé à l'attention des agronomes.

Il semble qu'il y ait loin de la fiole de culture où croît un maïs, dans le laboratoire de physiologie, aux silos où les tracteurs vont entasser la récolte dorée... Illusion. La science fertilise plus sûrement que l'eau du Nil. Elle allège les labeurs humains. Elle retrouverait bientôt les paradis perdus... si les hommes ne mésusaient pas des loisirs et de la puissance qu'elle leur a donnés.

LUCIEN PLANTEFOL

LE PROJET D'ÉCOLE UNIQUE

Ce pays, qui aime les idées claires et distinctes, va savoir enfin ce qu'est l'école unique. M. Jean Zay tente de définir en un projet de loi, qui porte prudemment un autre nom, ce vocable électoral, inintelligible pour les non-initiés, sur lequel ne s'entendent pas les prêtres du culte eux-mêmes. Si l'on veut pénétrer la pensée actuelle du ministre, qui semble se chercher encore sur les points les plus importants, il faut savoir dans quelles conditions il travaille. « Ambassadeur d'un État faible auprès d'un État puissant [1] », le syndicalisme, il négocie [2]. De cette négociation avec les syndicats primaires est né un projet de réforme, inquiétant pour l'avenir de l'enseignement secondaire, partant de la culture française. On ne comprendrait ni les espérances qu'il a fait concevoir d'abord aux esprits libéraux, ni les craintes qui s'accroissent chaque fois que le ministre s'explique, si l'on ignorait ses origines, sa genèse et les vicissitudes de sa gestation.

1. C'est ainsi que M. Léon Bérard a défini les ministres depuis que les syndicats affiliés à la C. G. T. se sont dressés en face du pouvoir.

2. « Le Cabinet a donné la promesse formelle que le plan confédéral servirait de base à toute réforme profonde du second degré et que, d'autre part, un plan de réforme ne serait pas déposé sans qu'un accord préalable ait été réalisé avec nos organisations fédérales. » (Déclarations de M. Mérat, secrétaire de la Fédération Générale de l'Enseignement, au Conseil national de cette fédération, en décembre 1936. Voir *l'Information Universitaire* du 6 février 1937.) Notons que la F. G. E., affiliée à la C. G. T., est composée de tous les syndicats primaires, de celui des collèges et d'une petite minorité de professeurs de lycée noyés dans la masse des primaires, 1 500 contre 80 000 instituteurs et quelques milliers de confédérés appartenant aux autres catégories primaires.

Ce projet « sur l'organisation des enseignements des premier et second degrés » est l'aboutissement d'un long effort, poursuivi depuis une douzaine d'années, pour faire triompher une mystique née d'un sentiment que partagent tous les Français. Tous veulent, dans l'intérêt de la justice sociale comme dans celui de l'État, qui a besoin de mettre en valeur toutes ses ressources intellectuelles, permettre à tous les enfants de recevoir la culture dont ils sont capables. Le désaccord commence lorsque l'enthousiasme pour une juste cause fait méconnaître les réalités les plus certaines, surtout quand, pour complaire à la C. G. T., dont les préoccupations ne sont pas purement pédagogiques, on risque de ruiner un enseignement qui a contribué pour une large part à la grandeur du pays.

*
* *

Au moment où le gouvernement de front populaire entreprit d'instituer l'école unique, on avait déjà fait tout le possible pour ouvrir aux enfants des écoles primaires l'accès du lycée ou du collège. Jules Ferry, d'abord, avait justement reculé de la huitième à la sixième le début des études secondaires, malgré la gêne qui devait en résulter pour un enseignement de formation, malgré le dommage causé à l'éducation classique. La République avait multiplié les bourses au point que les crédits votés n'étaient pas toujours utilisés[1]. Mais, au cours de la dernière législature, ces exonérations ne parurent plus démocratiques ; les familles peu fortunées pouvaient bien, sans froissement, être exonérées d'impôt, mais non de rétribution scolaire. La gratuité pour ceux qui peuvent payer vint donc, en pleine crise des finances publiques, affranchir les enfants pauvres d'une humiliation insoupçonnée jusque-là. En même temps, par des bourses d'entretien, on allégea la charge des pères de situation modeste pour qu'ils puissent laisser leurs enfants au lycée.

Puis on commença d'unifier l'enseignement du premier degré. Dans les lycées et collèges, des professeurs issus du secondaire acheminaient les élèves vers l'enseignement secon-

1. Le crédit inscrit au budget de 1921 pour les bourses dans les lycées et collèges était de 12 millions, sur lesquels on n'a dépensé que 4 846 432 fr. 75 c.

daire auquel tous se destinaient naturellement. Ces « classes élémentaires » différaient quant aux programmes des écoles élémentaires, où une énorme majorité d'élèves terminent leurs études munis ou non du certificat. On vit dans cette différence une inégalité. Les professeurs furent remplacés par des instituteurs, les programmes des classes élémentaires par ceux des écoles primaires. Ainsi les élèves inscrits au lycée cessèrent d'être mieux préparés aux études secondaires que leurs camarades des écoles publiques. Bientôt l'examen obligatoire de sélection supprima pour les enfants de septième bien notés le passage automatique en sixième (arrêté du 1er septembre 1933). Ils durent subir l'aléa des compositions nécessairement imposées aux nouveaux venus, dont les aptitudes n'ont pas encore été éprouvées. Reste à supprimer les classes primaires des lycées, dernier vestige des privilèges. Mais les ministres les plus favorables à l'unification hésitent à détourner toute cette clientèle vers les écoles libres, où elle risquerait de demeurer jusqu'au baccalauréat. Tout l'enseignement public du premier âge confié aux instituteurs, les écoles primaires annexées aux lycées et aux collèges avec leurs programmes, les études secondaires gratuites, il semblait que l'école unique fût réalisée.

*
* *

Le projet de M. Jean Zay nous enlève cette illusion. Il achemine aussi vers l'unification les enseignements secondaire, primaire supérieur et technique, distincts pourtant par leur but, leurs méthodes et leur durée, sous prétexte que les élèves y débutent au même âge. D'abord le secondaire, honni comme enseignement de classe, perd son nom. Il se rangera démocratiquement parmi trois sections du second degré, sur le même plan (art. 10). On ne pourra y accéder comme aux autres que muni du certificat d'études élémentaires (art. 8). Mais non de plain-pied : une classe d'orientation placée en sixième recueillera tous les enfants qui aspirent à pousser leurs études au delà du primaire (art. 9). Un personnel amalgamé d'instituteurs et de professeurs ci-devant secondaires étudiera les aptitudes des enfants et les orientera soit vers

le classique, soit vers le moderne (qui semble se confondre dans le projet avec le primaire supérieur), soit vers le technique (art. 10). Les programmes des trois sections seront aménagés de manière à permettre des passages aisés de l'un à l'autre (Exposé des motifs). Moyennant ce nouveau pas vers l'unité, le baccalauréat sera exigé des instituteurs. Telles sont les dispositions principales énoncées dans le projet de loi. Certaines, inquiétantes par leur texte assez vague, le sont davantage encore par le silence gardé sur leur application.

*
* *

Pourquoi l'enseignement secondaire est-il privé du modeste nom sous lequel il a fourni à l'État tout ce qui s'est illustré dans les sciences et les lettres et toute cette immense classe moyenne d'esprits cultivés, issue du peuple comme de la bourgeoisie, sans égale à l'étranger? Par un prétendu souci de justice. D'après la C. G. T., ce qui caractérise un enseignement, c'est l'âge des élèves, non sa qualité. Le primaire supérieur et le technique reçoivent aussi des enfants de douze à quinze ans; ils doivent donc marcher de pair avec les lycées et les collèges; et l'on compte bien qu'à ce nivellement succèdera la fusion des personnels, qui nivellera aussi les études et permettra la péréquation des traitements[1]. Ne désespérons pas de voir, suivant le même principe, les écoles d'infirmières assimilées aux facultés de médecine.

*
* *

L'obligation du certificat d'études pour tous les élèves des lycées et des collèges qui se préparent à la sixième est au moins

1. Cf. cet ordre du jour voté au Conseil général de la F. G. E. (mars 1937) : « Le Conseil national de la F. G. E. se prononce en faveur du *reclassement de la fonction d'enseignement* dans une revision d'ensemble des traitements et des *modes d'avancement* des fonctionnaires et en réduisant au maximum le *nombre des divers groupes* de fonctionnaires. Et donne mandat à la Commission administrative et au bureau de la F. G. E. d'entreprendre sans tarder une action énergique et persévérante pour faire aboutir cette revendication. » (*Tribune du Fonctionnaire* du 10 avril 1937.) Les mots en italiques sont soulignés dans le texte.

superflue. Soumis comme tous leurs camarades venus des écoles élémentaires à l'examen d'entrée dans cette classe, ils sont obligés comme eux d'attester qu'ils sont capables de la suivre ; c'est la preuve qu'ils ont fait des études primaires satisfaisantes. L'égalité entre les élèves de provenances diverses semblait suffisamment assurée par ces épreuves communes, assez rigoureuses pour avoir provoqué bien des protestations parmi les familles et les médecins. Cet acheminement vers une généralisation du certificat primaire obligatoire aggrave sans raison sérieuse « l'examinocratie » de notre régime scolaire et contraint tous les enfants de onze ans à subir, coup sur coup, deux séries d'épreuves importantes pour eux. Exigence qui ne favorisera pas, pour l'Université, le recrutement des classes pré-secondaires — ni des suivantes, car le projet stipule que « l'enseignement public du second degré est exclusivement réservé aux enfants pourvus du certificat d'études primaires élémentaires » (art. 8). Pense-t-on séduire ainsi les familles qui hésitent entre un établissement libre et le lycée ? Et quand un élève, après avoir terminé ailleurs sa quatrième ou sa troisième, voudra poursuivre ses classes dans l'Université, devra-t-il y renoncer ou se présenter d'abord au certificat d'études ? Et aussi pour entrer en première ou en philosophie ? On étendra sans doute au troisième degré l'obligation de ce titre primaire et nous verrons des candidats à la licence et à l'agrégation s'inscrire à l'école de l'instituteur.

Était-il nécessaire de compenser par une mesure si regrettable l'innovation heureuse qui résout, le plus simplement du monde, la difficulté du passage au lycée des petits primaires; M. Jean Zay abaisse enfin de douze à onze ans l'âge du certificat d'études « pour les enfants susceptibles d'entrer dans l'enseignement du second degré » (art. 6). Jusqu'ici, les élèves des écoles primaires n'arrivaient en sixième qu'un an après l'âge moyen, si les parents tenaient à les présenter au certificat d'études, et les instituteurs étaient naturellement peu enclins à se séparer de leurs bons élèves avant leur succès à l'examen ; ce qui n'a pas empêché 11 840 enfants des écoles publiques d'entrer en sixième au lycée ou au collège en octobre 1935, presque autant qu'il en est venu de septième (12 518). Il faut féliciter le ministre d'avoir obtenu l'adhésion de leur syn-

dicat à une mesure de bon sens, réclamée depuis longtemps, pour aplanir encore la voie du primaire au secondaire. Le problème de l'école unique est ainsi définitivement résolu pour tous ceux qui n'en font pas une machine de guerre contre les études gréco-latines ou que n'aveugle pas la mystique des classes sociales fondues dans l'amalgame des enseignements.

*
* *

Mais M. Jean Zay a payé cet avantage un prix si exorbitant que la transaction est inacceptable. Il propose au Parlement d'abréger d'un an les études secondaires devenues section du second degré. La sixième serait transformée en classe d'orientation (art. 9). Les enfants désireux de dépasser les études primaires y seraient observés par un personnel amalgamé d'instituteurs et de professeurs. Ce collège d'augures, surveillant le premier vol de leurs pensées et l'appétit de ces intelligences naissantes, déciderait de leurs aptitudes ; après avoir mis en commun leurs lumières, ils orienteraient des bambins de onze ans soit vers le classique, soit vers le moderne ou le primaire supérieur (on n'est pas encore fixé sur cette section), soit vers le technique. Il est vrai que leurs décisions ne seraient pas absolument impératives — pour commencer du moins. Mais le texte, si rassurant qu'il veuille être, ne laisse pas d'inquiéter. « La répartition des élèves entre les différentes sections se fait, compte tenu du désir des familles *et de l'intérêt général*, d'après le goût et les aptitudes décelés dans la classe d'orientation et éventuellement dans les classes suivantes. »

On trouvera, paraît-il, des instituteurs et des professeurs qui oseront diriger des élèves de sixième vers un enseignement et les détourner d'un autre, comme si les aptitudes se révélaient à cet âge. Des hommes scrupuleux peuvent dire si un enfant de onze ans est capable de poursuivre des études au delà de l'école primaire ; c'est ce que font tous les instituteurs. Mais orienter son esprit, prévoir son aptitude pour certaines disciplines et son inaptitude pour d'autres, l'écarter de celles-ci et l'engager dans celles-là, qui assumerait en

conscience une pareille responsabilité? Certains disent : « On donnera seulement un conseil aux familles, comme le médecin, dont elles peuvent négliger l'ordonnance. » Mais la médecine est une science qui a fait quelque progrès depuis Hippocrate ; celle de l'orientation intellectuelle n'est pas née. Les pères ignorants pourraient prendre au sérieux les augures à qui l'Université donne son estampille. On peut parler — et prudemment — d'orientation professionnelle ; on peut surtout éclairer des adolescents sur les carrières plus ou moins encombrées qui s'ouvrent devant eux ; mais l'observation la plus attentive ne peut fournir aucune indication certaine sur les aptitudes intellectuelles d'enfants de onze ans. A la XIXe session d'Assises médicales, présidée par M. Georges Duhamel, les médecins, alarmés par les éliminations prononcées à l'examen d'entrée en sixième, ont longuement discuté la question des aptitudes. A la suite d'un rapport du docteur Godlewski, elle a voté à l'unanimité une motion où on lit : « Au début de l'adolescence, entre douze et quinze ans, l'enfant subit les transformations physiques et psychiques dont dépendent ses aptitudes d'homme. Une sélection d'avenir à dix ans, tel que l'examen, en réalité concours, pour l'admission en sixième, est donc prématurée[1]. » Et il ne s'agissait pas encore d'orientation. Il suffit d'avoir suivi des enfants au cours de leurs études pour savoir combien les vocations peuvent se révéler tardivement. Tel illustre mathématicien raconte qu'il se destinait d'abord aux lettres. Tel philologue doué aussi pour les travaux manuels, si l'orientation avait sévi dans son enfance, aurait pu être aiguillé vers le technique, et nous n'aurions pas *l'Histoire de la Langue française.*

Nos orienteurs ne se borneront pas à vaticiner sur les aptitudes ; ils pourront orienter les bambins vers les diverses professions, guidés « par les organismes compétents... qui rassembleront et publieront périodiquement tous les renseignements utiles sur les carrières et les débouchés » (art. 10). A ces instituteurs et à ces professeurs de sixième, ou aux organes d'orientation professionnelle, on fournira sans doute le moyen de prévoir dix ans d'avance l'état des offres et des demandes sur le marché du travail intellectuel.

1. *La Médecine générale française*, janvier 1936.

Cette innovation est tellement téméraire qu'après avoir médité de longs mois, le ministre et même le directeur hésitent encore sur le programme de l'inéluctable classe-vestibule. Y mettra-t-on du latin? La réponse diffère suivant les interventions de la journée. Il semble probable qu'on s'en passera : la C. G. T. n'en veut pas. Nos orienteurs comprendront, si l'enfant n'arrive pas à prononcer l'anglais ou à se servir habilement de ses mains, qu'il est apte aux langues anciennes. Car le travail manuel et les langues vivantes figurent dans la plupart des projets avec le français et le calcul. S'il ne réussit pas dans ces enseignements fondamentaux, la section classique lui offrira un refuge. A la dernière heure on parlait de varier le programme, pour voir ; on essaierait différents types répartis dans l'ensemble des établissements universitaires.

Ce qui est arrêté du moins, c'est le propos de retarder d'un an le début des classes ci-devant secondaires et d'y introduire des instituteurs et des professeurs primaires dont la compétence paraît indispensable pour discerner l'aptitude ou l'inaptitude aux humanités.

Comment une réforme si manifestement contraire à l'intérêt des enfants comme au bon sens, et ruineuse pour les études, peut-elle figurer dans le projet de loi? La C. G. T. l'a exigé. C'est la base de tous les plans d'école unique élaborés par la Fédération Générale de l'Enseignement. La classe-vestibule fait partie intégrante du plan confédéral de 1931 et de celui qui s'élaborait pendant que le ministre préparait le sien. Le premier comporte deux ans d'orientation avant le second degré. Au cours des négociations, à la suite d'une conférence entre les secrétaires de syndicats des premier et second degrés, réunie le 7 janvier 1937, les cégétistes consentirent à ne retarder les études que d'un an, et le Conseil général de Pâques entérina cette concession. Mais la classe d'orientation doit demeurer le fondement de l'école unique.

Car il s'agit pour la C. G. T. de démolir cette Bastille de l'esprit bourgeois, les études classiques, bien que, de Jaurès au président Léon Blum, tous les chefs du socialisme aient puisé dans leur culture humaniste une force qui a promu leur parti où nous le voyons. Elle ne paraît même pas s'en

douter. Les humanités sont un « enseignement de classe ». Ceux qui voudraient élever l'élite du peuple aux études gréco-latines, « les seules études », pour M. Bracke, sont des suppôts de la réaction. Ceux qui s'acharnent à la dévoyer dans un enseignement au rabais, inventé pour les cancres de la bourgeoisie, sont les purs entre les purs démocrates. Au récent Congrès du Havre, un professeur de mathématiques est venu défendre l'école unique, mandaté par la F. G. E., « affiliée à la C. G. T. », a t-il ajouté, pour donner du poids à sa parole. On l'a entendu dire : « Le grec et le latin, c'était bon au temps de Louis XIV ; aujourd'hui ça ne sert plus à rien. » Opinion précieuse : elle explique l'état d'esprit qui préside à la désorganisation de l'Université, comme cette déclaration du même moderniste à un Congrès antérieur : « Je n'ai pas fait d'études classiques, et je ne vois pas ce qui me manque. »

Conserver un an de plus, en partie au moins, le « contrôle » de la jeunesse, et, du même coup, condamner à mort des études qui étouffent déjà dans une scolarité trop courte, voilà ce qu'obtiennent de M. Jean Zay les syndicats primaires. En vain le syndicat national des professeurs de lycée a-t-il protesté. En vain un conseiller du ministre a-t-il tenté de situer la classe d'orientation en septième. Si le principe n'en était pas plus défendable, on évitait ainsi l'amputation de l'enseignement secondaire. M. Delmas, secrétaire du syndicat des instituteurs, opposa son veto à cet amendement. Il fut question alors, pour limiter le mal, de réduire la classe d'orientation à un trimestre. Solution désespérée à laquelle il fallut aussi renoncer.

*
* *

Quelles voies dans le second degré s'offriront à la sagacité des orienteurs ? « Le classique, le moderne et le technique », du moins d'après le texte du projet. Comme le primaire supérieur n'est pas nommé, le lecteur moyen supposait que disparaissait enfin un type d'enseignement hybride, dont les sections professionnelles ont leur place dans le technique, et la section générale dans le secondaire. Il se trompait. Devant

l'opposition des intéressés, le ministre a déclaré qu'il n'était pas dans son intention de le supprimer[1].

Sur une autre question, celle-là capitale, le silence du projet est inquiétant. Il stipule : « Les programmes spéciaux à chaque section seront aménagés de manière à permettre, en cours d'études, les passages éventuels d'une section à une autre. » (art. 12). Si l'on peut aplanir ce passage, tout le monde s'en félicitera. De même, « des cours spéciaux qui pourront être créés à cette fin, et aussi pour faciliter l'admission des nouveaux élèves jugés aptes. » Réjouissons-nous de voir revivre cette disposition de la réforme de M. Léon Bérard. Mais on se demande si cette coordination des divers enseignements n'annonce pas un retour offensif de l'amalgame, la grande pensée des précédents réformateurs dont M. Jean Zay continue l'entreprise.

On se souvient de cette conception. Pour réaliser l'école unique, il faut non seulement élever tous les enfants du même âge dans les mêmes établissements, mais sur les mêmes bancs ; que non seulement ils jouent ensemble aux récréations, mais qu'ils soient réunis pour des cours communs. Alors naîtra chez eux le sentiment de l'égalité. « Par la fusion, disent les *Instructions* de 1925, est introduite dans l'enseignement secondaire une égalité dont il est socialement utile d'inculquer de bonne heure aux enfants la juste notion » *(sic)*. Surtout, par la fusion des enseignements, on obtiendra cette fusion des classes sociales, génératrice de concorde.

Quelques objections d'ordre pédagogique venaient à l'esprit. Les divers enseignements n'ont ni le même but, ni la même durée, ni les mêmes programmes, ni les mêmes méthodes. Le classique, fondé sur le bloc des humanités grecques, latines et françaises qui se pénètrent et se renforcent, ne peut, sans leur faire tort, mêler ses élèves à ceux du moderne, étrangers aux études et à la civilisation anciennes. Le moderne même,

1. « Comment serait-il dans mes intentions de supprimer l'un des organismes les plus sains de l'institution universitaire ? En permettant aux élèves soit de quitter l'école au bout de quatre années avec un diplôme d'État, soit de poursuivre leurs études trois années de plus dans la section moderne, en associant étroitement l'école primaire supérieure à l'enseignement secondaire proprement dit, nous lui ménageons vers l'avenir les mêmes perspectives. » (*Discours d'ouverture* au Conseil supérieur, 15 mars 1937.)

qui prétend à une valeur éducative équivalente, se propose un autre but, dans sa scolarité de sept ans, que le primaire supérieur plus court, obligé en outre de donner aux enfants des notions pratiques, inutiles dans le secondaire. Le technique enfin concilierait difficilement les exigences de l'éducation professionnelle avec le genre d'éducation donné au lycée.

Un obstacle surtout se dressait, l'enseignement du français qui, insensible aux rêves des idéologues, persiste à prendre sa source principale dans le latin. Allait-on priver les petits latinistes du profit qu'ils peuvent tirer de leur effort pour mieux comprendre les textes français, pour écrire avec plus de précision et de sécurité? Allait-on prononcer le divorce des études latines et des françaises pour épargner tout sentiment d'infériorité aux enfants qui se dispensent du même effort? M. de Monzie pensa supprimer cette réalité gênante en décrétant que le latin est une spécialité inutile à l'intelligence des textes français (*Instructions* de 1925). Il préparait ainsi l'amalgame que M. Herriot allait rendre effectif par le Xe décret-loi (1er octobre 1926). L'enseignement du français comme des autres disciplines « devait être donné en commun aux élèves des lycées ou collèges et des écoles primaires supérieures jumelées » sous prétexte d'économie, en réalité pour amorcer l'école unique. En même temps, de doctes articles publiés dans la revue officielle du ministère enseignaient que le latinisme n'existe en français qu'à titre tout à fait exceptionnel, quand l'auteur s'est de propos délibéré servi d'un mot étranger à la langue. Il est toujours facile de lire un texte moderne, aidé de son Littré. Quant aux écrivains du XVIe siècle, un dictionnaire en cours de publication permettra dans quelques années de les lire. Il est donc vain de se souvenir du latin pour comprendre Rabelais, ou Montaigne, ou Racine, ou Hugo, qui, comme disait Barrès, « entend bruire dans chaque mot français le plus lointain sens étymologique.[1] »

Le Sénat ne partagea pas cette opinion et condamna l'amalgame. A la suite d'une étincelante interpellation de M. Léon Bérard[2], cette construction pédagogique s'étant effondrée au souffle de ce spirituel bon sens, M. Herriot dut annuler en

1. Maurice Barrès, *L'Appel au Soldat*, ch. XI, Vallée de la Moselle.
2. Séance du 28 février 1928.

partie le Xe décret-loi par une circulaire aux recteurs du 27 juin 1928, qui ne l'abrogeait pas. Il décida que « la fusion des élèves de A, A' et B pour les cours communs cesserait d'être obligatoire dans ceux des établissements secondaires où l'effectif nécessite l'existence de deux ou plusieurs divisions ». Mais il réservait l'avenir : « Toute expérience demeure licite et même désirable après entente avec l'Administration. » Comme on fait grand état aujourd'hui de celle que, comme recteur de l'Académie de Lille, le nouveau directeur de l'Enseignement du second degré poursuivit dès lors à Saint-Amand-les-Eaux, où une centaine d'élèves du classique, du moderne, du primaire supérieur et du technique, répartis dans les sept classes du collège, attendrissent par leur fusion les tenants de l'école unique, on aimerait être sûr que M. Jean Zay, à son tour, ne cherche pas à rétablir la concorde civique par ce procédé simpliste. Les cortèges et les collisions, au Quartier Latin, des multiples jeunesses, communistes, socialistes, radicales, patriotes et autres, pourtant instruites ensemble, pourraient lui inspirer un doute sur son efficacité. Mais, de son côté, le syndicat des instituteurs réclame l'amalgame comme une arme dans la lutte des classes. Il veut niveler. « Quand l'enseignement du second degré sera institué, écrit M. Delmas, et qu'on ne pourra plus distinguer ni dans les établissements, ni dans le personnel, ni dans le recrutement, ni même dans les méthodes ce qui est aujourd'hui l'enseignement secondaire, l'enseignement primaire supérieur ou l'enseignement technique, alors une importante transformation aura été accomplie. » (*L'École libératrice*, 30 janvier 1937.) Remercions l'instituteur qui préside à l'Éducation nationale dans le Ministère des masses. Grâce à sa franchise, les sourds entendront et les aveugles verront ce qu'est l'école unique. Il est regrettable que le projet de loi ne nous indique pas si M. Jean Zay se propose ou non de donner satisfaction à ces desseins contradictoires aux dépens des études qui ont fait de la France une très grande personne morale.

*
* *

En échange de ces concessions stipulées ou en puissance dans le projet, la C. G. T. consent que soit relevée la culture de l'instituteur. Le brevet supérieur ne lui suffira plus ; il devra présenter le baccalauréat pour aspirer à un poste. Les vrais amis de l'école applaudiront à cette réforme considérable, propre à transformer l'esprit de l'enseignement et à favoriser la concorde sociale, bien plus que le dérisoire amalgame, si elle est appliquée dans l'esprit qui l'a inspirée.

L'enseignement primaire souffre d'un mal dont il est seul à ne pas s'apercevoir. Les maîtres ont été instruits à part, en vue d'une fonction déterminée, dans un milieu fermé à l'influence d'autres esprits. Le professeur Dumas a finement indiqué le résultat de cette éducation : « Ne vaudrait-il pas mieux laisser les vocations de ce genre s'éclairer au contact de vocations différentes et résulter d'un choix délibéré... et n'est-ce pas parce qu'on a voulu faire de cette carrière primaire une carrière différente de toutes les carrières libérales, alimentée par des vocations insuffisamment informées, favorisée et limitée à la fin par un recrutement et des grades spéciaux, qu'on a créé dans le personnel primaire des déceptions et des amertumes inconnues dans les autres carrières, et qui ne sont pas sans avoir des conséquences sociales ? »[1] Et des conséquences fâcheuses pour sa formation. Privés de la culture générale, qui donne sa valeur à l'enseignement secondaire, élevés, avant d'entrer au séminaire de l'école normale, par des maîtres qui en sortent, les instituteurs, pour la plupart, conservent toute leur vie l'empreinte dont on s'est efforcé de marquer leur esprit. Ils reçoivent et ils transmettent des certitudes qui deviennent des dogmes. Au doute méthodique de Descartes, ils opposent une assurance qui ne doute de rien. Car « le doute frappe l'action de stérilité », disait un orateur dans l'un de leurs congrès, et l'esprit critique serait mortel à la religion primaire.

M. de Monzie, qui avait entrepris de leur faire partager

1. Notice sur Raymond Thamin, lue à l'Académie des Sciences morales et politiques le 23 février 1935, p. 15.

la culture commune, a bien compris la cause de leur résistance. « C'est qu'il y aurait risque pour la religion statique, pour la laïcité statique, si la transmission des rites, des pouvoirs et des consignes, en place de s'opérer dans le huis-clos de l'école normale primaire, s'effectuait sur le forum universitaire, parmi les vives controverses d'une science dont la perpétuelle incertitude est la perpétuelle règle. » Les anciens élèves de Saint-Cloud eux-mêmes, habitués par d'autres professeurs à penser plus librement, « ne tardent pas à s'apercevoir, dès qu'ils professent, qu'ils doivent se conformer au mot d'ordre de leurs anciens et au vœu de leurs cadets. Les élèves-maîtres qu'ils ont mission d'éduquer ne sont-ils point déjà embrigadés dans les formations syndicalistes, suivant une formule héritée de ces corporations d'ancien régime que notre première Révolution fut contrainte d'abolir pour pouvoir inaugurer le droit de l'individu et le règne de l'État » ? (*Marianne*, 20 septembre 1933.)

Pour ne pas adultérer l'intelligence de ces clercs, on les a soigneusement écartés des études secondaires, maîtresses d'indépendance, surtout des humanités anciennes qui ont transmis au monde la liberté de l'esprit. Le problème a été de les amener pourtant aux facultés sans les faire passer par le lycée. Car il faut des cadres à la dictature du prolétariat. De là ces multiples « équivalences » du baccalauréat, les études supérieures abaissées, la licence avilie[1]. La culture évitée, l'empreinte reçue, ils peuvent sans danger aspirer aux diplômes qui ouvrent les places.

Cette éducation de caste a fait de quelque 100 000 instituteurs un État dans l'État. M. de Monzie, après avoir espéré leur collaboration, s'aperçut vite du danger. Le 16 juin 1925, il leur disait au banquet de Cahors : « Il y a une force, c'est l'instituteur. Les instituteurs sont les patrons intellectuels du pays[2]. » C'était la lune de miel : ils lui accordaient le préjugé favorable. Il venait, en effet, d'abroger un mois plus tôt la réforme de M. Léon Bérard, combattue par eux, et il préparait les *Instructions* où la fusion du classique et du moderne pré-

1. Voir L. Blum : *La licence ès lettres et le recrutement des professeurs.* (*Revue de Paris*, 1er décembre 1930.)

2. *Le Temps* du 16 juin 1925, p. 2, c. 4.

ludait aux amalgames de demain. Plus tard, il dut changer de ton. Le Congrès de 1933 ayant voté la grève et manifesté contre la défense nationale, dans une circulaire du 21 août aux inspecteurs d'Académie, son lyrisme étant tombé, il dit aux instituteurs des vérités sévères : « Ils ne sont pas chargés d'instruire la nation, ils sont chargés d'instruire l'enfance... Je vous invite donc à rappeler aux convenances nationales les maîtres qui porteraient au compte de la France pacifiste les risques de guerre hérités de la guerre. » Peu sensibles à cette semonce, ils continuent. A leur dernier Congrès, un « éducateur », très applaudi, proféra des turpitudes[1], et le secrétaire de leur syndicat des menaces factieuses[2]. S'il est vrai que des milliers d'autres maîtres accomplissent dignement en silence leur modeste et grande tâche et qu'un syndicat non confédéré proteste avec indignation, ce scandale ne peut se perpétuer. Il paraît que la liberté du citoyen comporte pour un éducateur d'enfants le droit de se dégrader en public ou de prêcher l'émeute contre les corps constitués. Du moins faut-il élever les prochaines générations d'instituteurs dans une ambiance plus favorable à leur mission.

Aussi approuverait-on sans réserve M. Jean Zay d'exiger le baccalauréat des candidats à ce poste, si le silence de son projet sur leur préparation à cet examen et si des bruits inquiétants n'autorisaient des doutes sur les résultats de sa réforme. Il s'agit d'apprendre aux futurs instituteurs à conduire leur esprit, à réfléchir avant de décider, à douter de ce qui n'est pas évident, à mesurer leurs lacunes, enfin à penser par eux-mêmes. C'est le programme de l'enseignement secondaire, qui ne connaît pas de dogmes — et où la patrie est toujours en honneur. Comme nous savons aujourd'hui qu'il n'entre pas dans la pensée du ministre de supprimer le pri-

1. Par exemple : « Nous sommes des rationalistes. Plutôt la servitude que la guerre, parce que de la servitude on revient, et de la guerre on ne revient jamais. » *(Vifs applaudissements.)* Discours du délégué des Landes. (*Le Temps*, 5 août 1936, p. 3. c. 5.) On a vainement espéré un démenti de ce propos.

2. « Le Syndicat national trouve inadmissible l'attitude du Sénat dit républicain, qui s'attache avec une virtuosité exceptionnelle à retarder le vote des projets de loi revêtus de la sanction de la première Assemblée, la seule qui compte. Que diraient les sénateurs si le Rassemblement populaire, pour une première leçon, s'amusait à faire un jour défiler 50 000 hommes dans les jardins du Luxembourg ? » Discours de M. Delmas. (*Le Temps*, 4 août 1936.)

maire supérieur, on se demande sous quels maîtres ils commenceront leurs études ; comme, d'autre part, il est question d'organiser à l'école normale même les dernières classes qui mènent au baccalauréat, il est permis de craindre que son programme ne change guère leur formation. Le ministre entend-il, avec M. de Monzie, « que cette formation soit assurée... dans cette atmosphère de l'enseignement secondaire si exceptionnellement favorable à l'impartialité d'esprit » (*L'Information*, 21 juin 1925), ou, avec M. Albert Bayet, que, dans la fusion des enseignements du second degré, « ne disparaisse pas l'esprit de l'enseignement primaire supérieur » ? (*L'Œuvre*, 4 mars 1935.)

*
* *

On n'a pas attendu le vote du Parlement pour organiser une application anticipée de la réforme. Le 15 mars dernier, le ministre en soumit les parties les plus importantes au Conseil supérieur de l'Instruction publique, remanié en vue des prochaines délibérations sur l'école unique. Par la loi du 18 décembre 1933, le nombre de ses membres passe de 54 à 81 ; ceux que désigne le ministre de 9 à 14 ; les représentants du primaire de 6 à 12. On ajoute un proviseur et une directrice de lycée, 5 agrégées femmes, 2 professeurs des collèges féminins et 3 représentants des parents d'élèves choisis par le Ministre sur une liste présentée par leur fédération. Dans le Conseil nommé en vertu de cette loi, une vingtaine de membres adhèrent à la C. G. T. et sont élus sur une liste unique de candidatures présentée par la F. G. E. ; ils ont reçu d'elle le mandat « d'obtenir la réalisation des réformes administratives et pédagogiques réclamées par les syndicats de l'enseignement, en complet accord avec les décisions fédérales et confédérales » (Déclaration de la Commission administrative). Ils votent en bloc suivant ce mandat. D'autre part, les administrateurs les plus haut placés peuvent difficilement refuser leur vote au ministre. Si l'on tient compte de quelque trente absences à peu près constantes, on voit que les suffrages de l'Administration et de la C. G. T. permettent d'obtenir une majorité certaine sur les projets d'arrêtés et de décrets.

On décida donc d'anticiper sur le vote de la loi, de coordonner les programmes de l'enseignement secondaire, du primaire supérieur et du technique, condition de l'amalgame, comme si l'article 10 était déjà promulgué, et d'instituer la classe d'orientation prévue à l'article 9 avant d'y avoir été autorisé par les Chambres. Ce dernier projet de décret est bénin, bénin. Il ne s'agit que d'une série « d'expériences » variées. On ne sacrifiera, dans une centaine d'établissements, que plusieurs milliers d'élèves-cobayes. Par la même occasion, le programme de la section A' est modifié. On remplace, depuis la quatrième, une partie des heures consacrées aux humanités françaises et latines par une deuxième langue vivante, sans la moindre valeur éducative, facultativement pour commencer. On prépare ainsi le rétablissement de la section latin-langues morte de discrédit en 1923. Il est difficile, en effet, de résister à une société de spécialistes qui fournit à la F. G. E. son secrétaire. Ces projets furent vivement discutés[1] et nécessairement approuvés, « à l'unanimité des votants », nous dit un naïf communiqué, sans mentionner ni leur nombre, ni celui des absents, ni celui des abstentions. Ainsi pense-t-on impressionner le Parlement par l'approbation donnée aux parties les plus aventureuses du projet de loi par un Conseil supérieur introuvable. Mais cette procédure insolite ne paraît pas avoir été goûtée par les Commissions parlementaires de l'enseignement. Celle de la Chambre a voté à l'unanimité un ordre du jour invitant le ministre à ne signer avant les débats aucun décret relatif à son projet de loi, et la Sous-Commission nommée par celle du Sénat, pour l'éclairer sur les intentions du ministre, en a voté un analogue à l'unanimité aussi, l'invitant de plus à ne pas signer d'arrêtés par anticipation. De sorte que la question reste entière, jusqu'ici du moins.

1. Voir en particulier l'énergique intervention de M. Ernout, professeur à la Sorbonne, sur le projet d'orientation qui lui paraît « obscur, inutile et dangereux... » « Libre à vous de supprimer l'enseignement secondaire. Libre à l'enseignement secondaire de consentir à se suicider par persuasion ; il y a des gens qui ont le goût du suicide. En tout cas, jamais cet enseignement n'a couru un aussi grand danger. Libre à vous. Mais ce danger doit être dénoncé, et je le dénonce. » (*Information Universitaire*, 20 mars 1937, p. 8, c. 2, *ad fin.*)

*
* *

En résumé M. Jean Zay adopte le plan de la C. G. T. : obligation pour tous les lycéens et les collégiens de présenter le certificat d'études élémentaires, qui devient comme un baccalauréat primaire, sans lequel on ne pourra plus se cultiver ; recul du secondaire à l'alignement des autres sections destinées au même âge ; classe d'orientation en sixième avec promotion du personnel primaire dans cette classe et amputation des études secondaires ; coordination des enseignements du second degré en vue de leur amalgame. De son côté, le ministre obtient deux amendements : certificat d'études à onze ans au lieu de douze pour les enfants destinés à l'enseignement du second degré ; baccalauréat obligatoire pour être instituteur. Telle est la négociation qu'il demande au Parlement de ratifier.

Il était nécessaire de montrer le vrai visage de l'école unique. Jusqu'ici on pouvait la prendre pour « un état d'esprit », parce qu'on ne croyait pas l'incroyable. On ne comprenait pas ce terme, parce qu'on n'imaginait pas la frénésie unificatrice des syndicats primaires. Mais M. Delmas ne nous permet aucune illusion. L'école unique est, à la lettre, unique ; elle n'implique pas seulement une formation unique des maîtres, ce qui pour celle des instituteurs est fort désirable, mais, répétons-le, il ne faut plus « qu'on puisse distinguer ni dans le personnel, ni dans le recrutement, ni même dans les méthodes, ce qui est aujourd'hui l'enseignement secondaire, l'enseignement primaire supérieur ou l'enseignement technique. » Cette conception primaire évoque le mot de Tacite, qui observait, dans les petites et les grandes cités, ce défaut commun : *ignorantiam recti et invidiam*.[1]

C'est pour satisfaire cette mystique égalitaire que des républicains risquent une si dangereuse aventure, croyant, encore aujourd'hui, qu'on fait à la démagogie sa part. Ils sacrifient au dessein nécessaire de fondre les éducateurs de l'enfance dans le reste de la nation cultivée les belles études non moins nécessaires, comme si un pareil

1. Tacite, *Vie d'Agricola*, I.

sacrifice était indispensable. Cet amalgame de tous les enseignements du second degré, qu'on nous prépare naïvement sous couleur d'égalité et de fraternité, sera la ruine du secondaire. Quant à la redoutable chimère de l'orientation intellectuelle avant les études, c'est la pire menace contre les germes de vocation encore imperceptibles et contre la liberté des familles : c'est à brève échéance la main-mise de l'État sur la jeunesse au nom de « l'intérêt général », et, sous le régime qui s'annonce, la répartition des activités au gré du pouvoir et de ses orienteurs.

En 1923, M. Léon Bérard avait trouvé la solution la plus raisonnable pour tirer le meilleur parti des intelligences incertaines. Il les essayait les premières années aux études classiques, quitte à les aiguiller ensuite sans risque, leur inaptitude reconnue, sur une voie plus facile. Et le groupe socialiste, après le magistral discours de M. Bracke, se rallia dans son ordre du jour à cette vue. Mais il ne vota pas en faveur du décret, parce que les enfants du peuple ne pourraient, pensait-il, accéder à ces études[1]. Depuis ce temps, la gratuité a fait tomber cette objection. La réforme, heureusement appliquée un an, fut arrêtée dès 1925 par celle de M. de Monzie, qui voulait amorcer l'école unique par le moyen de l'amalgame. C'était pourtant la véritable école unique, où tous les enfants suivaient d'abord ensemble les meilleures études. Mais pour la C. G. T. il s'agit, au contraire, de tuer les humanités, et c'est son plan que nous offre M. Jean Zay.

Il semble que nous avons subi assez « d'expériences » imposées par elle. De même que les Affaires étrangères et la Défense nationale ont été soustraites à ses directions par le gouvernement lui-même, peut-être la Chambre, et le Sénat sans doute, voudront épargner à l'Université la pédagogie des masses et la dictature primaire.

L. BLUM
Professeur honoraire
au Lycée Janson de Sailly.

1. Il considérait « que l'étude bien conduite des humanités classiques constituerait, dans une éducation vraiment nationale, un moyen d'assurer à la jeunesse son meilleur développement intellectuel », mais que « la réforme envisagée fermerait l'entrée des carrières libérales à des enfants qu'un enseignement accessible à tous y aurait au contraire appelés ». (*Journal Officiel*, ordre du jour socialiste, 2e séance du 11 juillet 1923.)

ART CATALAN

Il faut oublier, si on le peut, que nous devons à une guerre civile de voir au musée du Jeu de Paume un très bel ensemble de peintures, de sculptures et d'objets d'art catalans datant du XIe au XVe siècle, afin que la cause de leur venue — qui est affreuse — ne nous empêche pas de goûter le plaisir désintéressé que donne l'art et qui, pour quelques moments du moins, a le pouvoir de nous distraire de la réalité présente. A vrai dire, beaucoup des œuvres exposées en changeant de siècle n'ont pas changé de « climat », car elles ont pris naissance dans des temps qui n'étaient ni moins troublés, ni moins cruels que celui-ci : l'Espagne a été jadis le théâtre de luttes violentes ; la Catalogne, en particulier, en dépit de ses conquêtes et du développement merveilleux de son commerce, s'est constamment battue pour le maintien de ses libertés. Mais, par un heureux privilège dont l'histoire fournit une infinité d'exemples, les hommes sont capables d'inventer, de philosopher, de créer de la beauté au milieu des circonstances les plus tragiques.

*
* *

N'essayons pas de recomposer une histoire de l'art Catalan au moyen âge ; cela entraînerait à de trop longs développements. Notons seulement quelques observations sur des œuvres à peu près inconnues du public.

sacrifice était indispensable. Cet amalgame de tous les enseignements du second degré, qu'on nous prépare naïvement sous couleur d'égalité et de fraternité, sera la ruine du secondaire. Quant à la redoutable chimère de l'orientation intellectuelle avant les études, c'est la pire menace contre les germes de vocation encore imperceptibles et contre la liberté des familles : c'est à brève échéance la main-mise de l'État sur la jeunesse au nom de « l'intérêt général », et, sous le régime qui s'annonce, la répartition des activités au gré du pouvoir et de ses orienteurs.

En 1923, M. Léon Bérard avait trouvé la solution la plus raisonnable pour tirer le meilleur parti des intelligences incertaines. Il les essayait les premières années aux études classiques, quitte à les aiguiller ensuite sans risque, leur inaptitude reconnue, sur une voie plus facile. Et le groupe socialiste, après le magistral discours de M. Bracke, se rallia dans son ordre du jour à cette vue. Mais il ne vota pas en faveur du décret, parce que les enfants du peuple ne pourraient, pensait-il, accéder à ces études[1]. Depuis ce temps, la gratuité a fait tomber cette objection. La réforme, heureusement appliquée un an, fut arrêtée dès 1925 par celle de M. de Monzie, qui voulait amorcer l'école unique par le moyen de l'amalgame. C'était pourtant la véritable école unique, où tous les enfants suivaient d'abord ensemble les meilleures études. Mais pour la C. G. T. il s'agit, au contraire, de tuer les humanités, et c'est son plan que nous offre M. Jean Zay.

Il semble que nous avons subi assez « d'expériences » imposées par elle. De même que les Affaires étrangères et la Défense nationale ont été soustraites à ses directions par le gouvernement lui-même, peut-être la Chambre, et le Sénat sans doute, voudront épargner à l'Université la pédagogie des masses et la dictature primaire.

L. BLUM
Professeur honoraire
au Lycée Janson de Sailly.

1. Il considérait « que l'étude bien conduite des humanités classiques constituerait, dans une éducation vraiment nationale, un moyen d'assurer à la jeunesse son meilleur développement intellectuel », mais que « la réforme envisagée fermerait l'entrée des carrières libérales à des enfants qu'un enseignement accessible à tous y aurait au contraire appelés ». (*Journal Officiel*, ordre du jour socialiste, 2e séance du 11 juillet 1923.)

ART CATALAN

Il faut oublier, si on le peut, que nous devons à une guerre civile de voir au musée du Jeu de Paume un très bel ensemble de peintures, de sculptures et d'objets d'art catalans datant du XIe au XVe siècle, afin que la cause de leur venue — qui est affreuse — ne nous empêche pas de goûter le plaisir désintéressé que donne l'art et qui, pour quelques moments du moins, a le pouvoir de nous distraire de la réalité présente. A vrai dire, beaucoup des œuvres exposées en changeant de siècle n'ont pas changé de « climat », car elles ont pris naissance dans des temps qui n'étaient ni moins troublés, ni moins cruels que celui-ci : l'Espagne a été jadis le théâtre de luttes violentes ; la Catalogne, en particulier, en dépit de ses conquêtes et du développement merveilleux de son commerce, s'est constamment battue pour le maintien de ses libertés. Mais, par un heureux privilège dont l'histoire fournit une infinité d'exemples, les hommes sont capables d'inventer, de philosopher, de créer de la beauté au milieu des circonstances les plus tragiques.

*
* *

N'essayons pas de recomposer une histoire de l'art Catalan au moyen âge ; cela entraînerait à de trop longs développements. Notons seulement quelques observations sur des œuvres à peu près inconnues du public.

Les ouvrages les plus anciens qui nous sont montrés ont un grand intérêt parce qu'il y a parmi eux des peintures — devants d'autels ou retables romans — dont on ne trouve point d'exemples ailleurs. Les auteurs du catalogue nous expliquent la raison de cette particularité : les peintures en question proviennent de petites cités pyrénéennes ; tandis que dans les cathédrales ou les monastères riches, devants d'autels et retables étaient des ouvrages d'orfèvrerie ou d'émaillerie, dans les localités pauvres il a fallu se contenter d'imiter économiquement ces décorations somptueuses. On a gardé la disposition des ouvrages qui servaient de modèles, mais pour en obtenir plus ou moins exactement l'apparence on a usé de moyens peu dispendieux. Tantôt, comme dans le devant d'autel de Saint-Clément de Tahull, représentant le Christ imploré et les apôtres, la décoration est en bois sculpté; tantôt, comme dans celui de Ginestarre de Cardos, les reliefs sont en stuc assez délicatement travaillé ; dans les deux cas, les parties en saillie étaient dorées et peintes pour imiter le métal émaillé. Mais, plus fréquemment, on s'est contenté de peindre figures et ornements sur la surface plane du bois.

Sans doute les villages des Pyrénées ne sont pas les seuls endroits où l'on ait ainsi pratiqué. Mais, dans leur cas, la difficulté d'accès, le manque d'argent ont préservé ce qu'ailleurs les changements du goût ont fait disparaître ; car, si l'on a pu hésiter à détruire des ouvrages d'or et d'argent que leur antiquité rendait vénérables, on n'a pas eu de scrupule à remplacer par des travaux « modernes » des peintures qui paraissaient tout à fait barbares.

Avouons que celles de Catalogne le sont un peu. Leur qualité est inégale et leur style variable. On sent là une influence orientale directe, byzantine ou copte — venue du côté de la mer ; ici une influence de la France et des pays plus septentrionaux — venue du côté de la terre. Malgré ce qu'on nous affirme, il paraît assez difficile de les dater exactement : dans des régions aussi écartées, on a dû reproduire longtemps les modèles anciens et « archaïser » dans le même temps où des centres de civilisation plus importants transformaient leur art au contact des courants venus de l'extérieur. On a dû souvent reprendre et souvent compléter : le devant d'autel

de Saint-Clément de Tahull, par exemple, présente un Christ d'un beau style entouré d'apôtres beaucoup plus lourds te plus maladroits, évidemment d'une autre main et d'une autre époque.

J'ai dit que ces peintures différaient entre elles. Parfois les personnages sont limités par un gros trait noir et dessinés comme le sont, au XIIe et au XIIIe siècles, les figures de vitrail ; parfois le trait se fait expressif et délié ; parfois, enfin, au lieu de teintes plates, cernées, apparaît un modelé sommaire qui évoque les souvenirs des mosaïques byzantines.

Un style analogue se retrouve dans les quelques fresques — plus exactement des peintures murales à la détrempe — provenant des mêmes régions. Peintures d'une exécution assez fruste, mais auxquelles la simplicité du parti confère souvent une austère grandeur. Une *Annonciation*, provenant de Sorpe, a quelque chose de plus : devant l'ange qui porte une croix à la main, la Vierge se tient, debout toute droite, dans l'attitude d'une fileuse ; la majesté toute byzantine de la scène se tempère, du fait de ce détail familier, d'une nuance d'humanité vraie.

La sculpture qui accompagne ces peintures est principalement en bois. Jadis couverte d'un enduit, puis dorée ou peinte, ce que nous en voyons aujourd'hui n'est qu'une image dégrossie, qui attend le modelé et la couleur qui achèveront de définir la forme. D'où un aspect un peu rude, très saisissant. Les Vierges assises, l'Enfant sur leurs genoux, ont une rigidité d'idoles ; mais les figures qui composent les descentes de croix, motif souvent repris aux XIIe et XIIIe siècles, avec leurs larges plis arrondis, leurs attitudes hiératiques, ont la noblesse et la singularité de certaines sculptures chinoises ; la Vierge du calvaire d'Erill-la-Vall, avec sa haute coiffure décorée d'entrelacs, pourrait presque passer pour une statue bouddhique. Le visage du Christ en croix — traité dans une technique inspirée de celle du ciseleur de métaux — avec ses traits tombants, sa gravité douloureuse, atteint à l'émotion. Nous nous trouvons en présence de formules qui se répètent, mais dans lesquelles demeure quelque chose du prototype dont elles dérivent ; ce prototype est probablement tiré des œuvres en métal qui firent la gloire des régions du Rhin et de la Moselle et qui se sont répandues dans tout l'Occident.

L'ouvrage roman qui me semble ici le plus inattendu et le plus beau est la grande broderie de laine, au point de chaînette, provenant de la cathédrale de Gérone. Au centre, dans un médaillon, le Créateur ; tout autour, entre deux cercles concentriques, des scènes de la création du monde. Aux écoinçons, les quatre vents figurés par des génies nus chevauchant des outres d'air et embouchant des trompettes. En bordure, la représentation symbolique de l'année : les travaux des mois, avec, dans les angles, les solstices et les équinoxes. La composition, le dessin ressemblent à ceux d'une mosaïque de pavage hellénistique. La couleur est d'une rare harmonie : rouges rosés, verts, blancs, beiges, quelques bleus foncés et d'autres plus pâles. Je ne vois nulle part ailleurs l'équivalent de cette admirable tenture.

*
* *

Le style des autels romans se continue assez avant dans le XIIIe siècle. Mais des influences françaises s'y insinuent. Après l'orfèvrerie mosane, dont des exemplaires se trouvaient dans quelques églises de Catalogne, l'émaillerie limousine, qui prend à son tour une grande importance, vient agir sur les peintres catalans. Le comté de Catalogne était depuis le milieu du XIIe siècle réuni au royaume d'Aragon : le règne de Jacques Ier, qui prit aux Musulmans les Baléares et Valence, celui de Pierre III, qui conquit la Sicile sur laquelle son mariage avec la fille de Manfred lui donnait des droits, furent une époque de gloire et de prospérité. Le royaume touchait au nord à la Navarre, de culture toute française, et, par le Roussillon, qui était partie de la Catalogne, touchait au Languedoc et à la Provence. Par là s'introduisaient les courants artistiques français : jusqu'au milieu du XIVe siècle, l'influence de notre art resta prépondérante. Elle apparaît clairement dans un grand nombre de retables comme ceux de Saint-Dominique de Tamarite et de Saint-Pierre de Barbastre, où les figures semblent sortir de nos miniatures et de nos émaux. Elle est visible également dans le magnifique retable en argent de la cathédrale de Gérone : les attitudes des personnages, les draperies, le dessin des émaux viennent de chez

nous. Il en est de même pour les belles croix de Vilabertan et de Gérone, ainsi que pour plusieurs statues isolées.

Mais bientôt les courants d'Italie vinrent se mêler à ceux de France. La cour d'Avignon n'était pas loin ; surtout, les navigateurs catalans, qui de très bonne heure ont sillonné la Méditerranée, commerçaient avec les ports italiens dès avant la conquête de la Sicile. Ajoutons à cela un goût oriental de l'ornement, manifesté dans les dorures et les gaufrures des tableaux, qui s'explique moins par les relations avec le Levant que par le voisinage des villes comme Valence, demeurées à demi arabes. Nous comprenons ainsi qu'à mesure qu'on avance dans le temps, l'art catalan offre un aspect plus composite et plus éclectique. Les retables de Saint-Thomas de Llado, du début du XIVe siècle, celui de Santa-Coloma de Queralt, sont à la fois italiens et français. *L'Annonciation et l'Adoration des Mages* de Cardona, de l'école de Ferrer Bassa, sont presque tout italiennes. Certaines œuvres des frères Serra également.

Tous ces ensembles sont décoratifs et certains détails en sont plaisants : élégance parisienne, grâce siennoise, netteté florentine s'y allient assez heureusement. Mais aucun d'eux n'est de premier ordre ; il y a beaucoup de monotonie dans les types et une certaine fadeur.

Malgré sa renommée, je ne trouve pas très supérieurs les ouvrages de Lluis Borrassa. Ce n'est pas un inconnu pour ceux des Parisiens auxquels leurs musées sont familiers, puisque le musée des Arts Décoratifs conserve un important retable de lui. Ce qui nous est apporté de Barcelone n'ajoute pas grand'chose à l'idée que nous pouvions nous faire de son talent. Il faut reconnaître cependant chez lui un effort assez nouveau d'expression dramatique, une certaine observation réaliste de la vie quotidienne, un usage particulier de la couleur, détachée en tons délicats et vifs sur des fonds sombres.

Pour trouver un art catalan qui sorte vraiment de l'ordinaire, il faut arriver au milieu du XVe siècle. Nous rencontrons d'une part le maître dit de Saint Jordi et Jaume Huguet, de l'autre Lluis Dalmau, auteur de la peinture catalane la plus connue à l'étranger, *la Vierge des Conseillers*, peinte pour l'hôtel de ville de Barcelone.

Ce dernier ouvrage, signé et daté de 1445, est tout à fait à part dans la production du temps, à cause de son imitation directe de Van Eyck. La Vierge, le saint André (patron du jour où se vérifiaient les élections du Conseil), la sainte Eulalie (patronne de la ville), les anges qui chantent auprès des fenêtres gothiques, à travers lesquelles on aperçoit un paysage entièrement flamand, l'architecture, les figures sculptées du trône de Marie, la couleur même, sortent, à peine transposés, du retable de l'Agneau. Dalmau fit un voyage à Bruges en 1431 ; vit-il alors l'œuvre de Van Eyck presque terminée? En connut-il plus tard une copie? On ne sait. La filiation, en tout cas, est évidente. Le plus original du tableau, ce sont les portraits des cinq conseillers en robes rouges, agenouillés aux pieds de la Vierge. Ces bourgeois importants (avec le viguier et le bailli, ils gouvernaient la ville et veillaient à ses libertés, qui étaient plus grandes qu'en aucune autre cité du royaume) sont traités sans flatterie, avec beaucoup de force et de largeur : leurs visages graves et un peu fermés touchent par la vérité. Au reste, l'ensemble de la composition a de la solidité et de la grandeur. Le talent de l'artiste, aussi bien que son habileté à s'assimiler la dernière mode picturale dans un milieu où dominaient encore les traditions anciennes, expliquent que Dalmau ait été choisi comme « le meilleur et le plus habile peintre qui se pût trouver ».

Mais c'est ici que le mystère auquel on se heurte sans cesse en histoire apparaît : de ce peintre célèbre, qui a vécu vingt-cinq ans à Barcelone et y a sans cesse travaillé, pas un autre tableau n'a pu être identifié. Il serait singulier qu'ils aient tous disparu. *La Vierge des Conseillers*, d'un style si complètement eyckien, est-elle une exception dans son œuvre? Ses autres travaux ont-ils un caractère moins flamand? Les érudits qui se sont attachés à éclaircir l'histoire de l'art catalan n'ont apporté à cette question aucune réponse.

La personnalité de Jaume Huguet, l'autre grand peintre de la deuxième moitié du xve siècle, — le plus grand peut-être, — nous apparaît plus clairement. Il était à la tête d'un important atelier. Trois de ses tableaux, dont les commandes ont été conservées, figurent ici : *l'Adoration des Mages* de l'autel du connétable du Portugal et deux panneaux du grand retable

de l'église des Augustins. On peut lui attribuer avec certitude le juvénile *Saint Georges* du musée de Barcelone et probablement quatre scènes du *Retable de Saint Vincent* à Sarria. Cela permet de se faire de lui une juste idée.

Il doit peu à l'art flamand. Mais, sans aucun doute, un souffle venu d'Italie l'a troublé ; un souffle seulement : il reste, en effet, dans la tradition catalane par son goût des ornements dorés en fort relief, son peu d'intérêt pour le paysage (le ciel dans *l'Adoration* est remplacé par une surface d'or), le caractère statique de ses compositions. Mais il se distingue de tous les autres par la profondeur du sentiment et une sorte de rêveuse poésie, peu fréquente dans son pays.

Le *Saint Georges* (où l'on veut reconnaître les traits du jeune et charmant prince de Viane, héros national des Catalans) est debout, appuyé à sa lance. Auprès de lui, une femme en robe de brocard, sans doute la princesse qu'il a délivrée, lui tend un casque enturbanné, à demi-oriental. L'attitude gracieuse et fière, la bouche mélancolique, le regard intense et grave dégagent un charme nostalgique qu'on n'oublie pas quand on en a une fois éprouvé le pouvoir. Le temps a bien servi le peintre : le métal de l'armure a disparu, laissant la place à une teinte blonde rompue, qui donne plus de prix au rouge sombre du bonnet, au bleu du turban, au bandeau rouge clair brodé de saphirs et de perles qui coiffe la princesse. Il y a ici autre chose qu'une habileté de peintre : une rare qualité de sentiment.

Ce sentiment, on le retrouve dans le *Retable de Saint Vincent*. Des scènes un peu encombrées de personnages, mais d'une belle tonalité sourde et mate ; aucune exagération dans les gestes, des mouvements justes, des visages extraordinairement expressifs dans leur demi-immobilité. L'ardeur de foi du saint au moment où il abjure le culte des idoles, l'étonnement du juge sont traduits avec une émotion retenue qui me touche ; et je connais peu de regards aussi pénétrants que celui qui glisse sous les paupières baissées de l'évêque dans le tableau de *la Consécration*.

Tout n'est probablement pas de la main d'Huguet dans cette série. Moins encore dans les panneaux des Augustins ; on croit y reconnaître le faire de ses élèves, plus spécialement

celui des Vergos dont l'atelier continua le sien. Les figures sont de très grandes dimensions et elles sont d'une imposante majesté ; le style monumental au xve siècle a rarement connu pareil bonheur. Les têtes, presque toutes belles, sont dignes de Huguet lui-même. Quels qu'aient été les exécutants, l'esprit qui anime l'œuvre est le sien ; on s'en convaincra mieux en voyant dans les *Prophètes*, de Granollers, ce que font les Vergos abandonnés à eux-mêmes : de la décoration pure, très chargée d'or, sans âme aucune.

Le « maître de Saint Jordi » (c'est-à-dire Saint Georges) auquel sont attribués six panneaux du *Retable de la Transfiguration*, de la cathédrale de Barcelone, me paraît une personnalité moins bien définie, car il y a entre ces peintures des différences frappantes. Les unes montrent une sécheresse assez germanique ; d'autres — le *Christ parlant aux trois disciples favoris*, par exemple, ou *la Samaritaine* — ont une qualité plus humaine ; et il y en a deux qui tranchent vivement sur le reste. La composition de celles-ci est très pleine, mais très originale ; les hautes jarres blanches qui forment avec une figure en vert le premier plan des *Noces de Cana*, sont une invention de vrai peintre ; rien de plus varié et de plus justement observé que, dans *la Multiplication des pains*, les rangs étagés d'hommes, de femmes et d'enfants qui mangent avec application la nourriture que leur distribuent les apôtres ; la couleur s'ordonne autour de verts vifs et clairs en une harmonie très particulière. Et il se dégage de quelques figures comme le saint Jean aux cheveux si blonds et le couple des jeunes époux, une poésie fraîche et mystérieuse.

*
* *

Pour donner une image complète de l'art en Catalogne, je devrais parler de quelques sculptures et de quelques ouvrages décoratifs. J'en ai mentionné en passant ; insister davantage demanderait d'assez longs développements. Mais il faut signaler la qualité d'orfèvreries telles que la chaire du roi Martin, l'épée du connétable de Portugal, l'ostensoir de Barcelone ; celle aussi des broderies qui sont des plus riches.

Surtout, il faut dire un mot des verreries catalanes émaillées parce qu'elles jouissaient, dès le xve siècle, d'une grande réputation.

Comme celles de Venise, qu'elles n'égalent pas, elles tirent leur origine de l'Orient : les anciens inventaires les qualifient de « contrefaçons de Damas » ; ce sont certainement les verres syriens qu'on a cherché à imiter. Mais contrairement à Venise qui a su, au xve siècle, copier le bleu et le rouge profond des émaux orientaux, les Catalans n'ont pu obtenir ces couleurs qu'avec difficulté ; elles ne figurent que sur de rares pièces et en petite quantité. Ce qui domine, c'est le jaune, le vert et le blanc ; harmonie très particulière et plaisante au regard. Le décor comprend souvent, avec des ornements géométriques, des fleurs et des oiseaux. La tradition de cette verrerie émaillée s'est continuée longtemps pendant les xvie et xviie siècles et même jusqu'au xviiie.

*
* *

Revenons à la peinture. Huguet est le dernier grand peintre de la tradition purement catalane. Il y a, il est vrai, à l'exposition, deux beaux tableaux de la fin du xve siècle qui ne sont pas de lui ; mais leurs auteurs sont tous deux andalous.

L'un, *la Décollation de Saint Cucufa*, d'Alfonso de Baeza, peinte vers 1473, est d'un réalisme que la Catalogne ignore et témoigne d'évidentes influences italiennes, tant dans le paysage presque ombrien, que dans les figures : l'homme, à droite, en manteau rouge et capuchon noir, un bâton à la main, est du dessin le plus aisé et le plus noble, tout à fait dans l'esprit de la Renaissance qui, à cette époque, n'avait guère touché Barcelone, malgré ses relations étroites avec la Sicile et Naples.

L'autre est la *Pietà*, du cordouan Bartolomeo Bermejo, de 1490. M. Sampere y Miguel a voulu autrefois identifier ce peintre avec l'auteur de la *Pietà de Villeneuve*. Son opinion n'a pas prévalu et je ne la crois pas fondée. Cependant, la Vierge et le Christ mort de Barcelone sont, comme ceux de Villeneuve, d'un pathétique âpre et concentré. Le portrait, si vrai, du donateur, avec ses cheveux noirs mal taillés, sa courte barbe noire, ses yeux tristes et sa lèvre épaisse, est

admirable. Un paysage étrange forme le fond du tableau ; il s'accorde à merveille avec le caractère des figures : c'est une vallée bordée de montagnes aiguës, sous de lourds nuages bleuâtres suspendus dans un ciel que le couchant teinte de rose ; on songe à Patinir qui à cette date n'était pas en âge de peindre ; à Greco, qui n'était pas né. Le fait qu'on puisse devant un paysage évoquer ces deux noms suffit à en suggérer la qualité. Le sentiment dramatique ne ferme pas les yeux de l'artiste aux plus modestes charmes de la nature : des fleurs, de petits animaux, un papillon sont peints avec une tendresse exquise.

Ainsi que le remarque, dans la préface du catalogue, M. Folch i Torrès, directeur général des Musées d'art de Barcelone, avec ces deux tableaux se clôt l'histoire de la peinture en Catalogne au moyen âge. La Renaissance n'y eut que peu d'échos. En 1469, par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, le royaume d'Aragon se trouva réuni à celui de Castille. Barcelone, atteinte un peu plus tard par la découverte de l'Amérique, qui lui enlevait temporairement de son importance commerciale, devint pour assez longtemps une grande ville provinciale et son art s'en est ressenti.

Au cours des siècles sur lesquels nous venons de jeter un coup d'œil, l'art catalan n'apparaît évidemment pas égal d'abord à celui de la France, plus tard à ceux de l'Italie ou des Flandres. Mais, sous les influences facilement subies par un pays qui commerçait avec les différentes parties du monde occidental et méditerranéen, on y distingue néanmoins la persistance d'une tradition qu'illustrent quelques beaux ouvrages. N'est-ce pas assez pour que la Catalogne tienne son rang dans l'histoire générale de l'art au moyen âge ?

PAUL ALFASSA

L'HISTOIRE

L'Empire byzantin. — Les Thermidoriens. — La conscription sous le Consulat et l'Empire. — La reine Louise de Prusse. — Une Histoire d'Angleterre bien moderne.

L'Empire d'Orient a survécu mille ans à l'Empire d'Occident. Il faut croire que ces Byzantins, dont le nom même a fini par prendre un sens péjoratif, n'étaient pas si inférieurs à leur tâche, si préoccupés de futilités qu'on a bien voulu le dire. Sans doute, les barbares étaient plus proches, plus agressifs en Occident qu'en Orient, mais, d'autre part, ils ne formaient pas de grands États comme la Perse ou plus tard les califats musulmans. Il est vrai que de grands États luttent pour des frontières, non pour leur existence, tandis que les petits royaumes barbares sont instables, sans cesse morcelés, déplacés ou détruits, et constituent des occupations militaires plutôt que des États organisés.

Le tort des Césars de Constantinople a été de s'attarder à des regrets et à des espérances archaïques. Le « basileus » continue longtemps à se considérer comme un empereur romain alors que Rome n'est plus dans sa sphère d'influence politique et intellectuelle, et qu'il n'en parle même plus la langue. La chancellerie renonce au latin officiel après Justinien dont l'œuvre juridique, sauf une partie des *Novelles*, est encore écrite dans la vieille langue du droit. Justinien, le plus célèbre des empereurs d'Orient, peut-être à cause de Théodora et de

Sainte Sophie, a perdu son temps et gâché sa vieillesse à de vaines entreprises en Occident. Il n'était pas en état de restaurer l'Empire unique, déjà précaire et viager sous Théodose. Constantinople était trop excentrique dans le monde méditerranéen pour être la capitale du monde ancien. La Gaule, à plus forte raison la Grande-Bretagne, étaient en dehors de sa zone d'attraction possible. Personne, fût-ce en Italie ou en Espagne, n'attendait de libérateurs venus du Bosphore. L'idée de prendre Bélisaire pour un héros national ne pouvait venir à un Romain, même de la décadence. La seule politique concevable était, en Orient de contenir les barbares, en Occident de les absorber. Ils s'y prêtaient du reste ; ils étaient peu nombreux, pénétrés de la grandeur romaine, et ce n'est pas un succès pour la civilisation que d'avoir supprimé les Vandales de Carthage au profit des Berbères, assurément plus réfractaires à l'esprit gréco-romain.

La grande figure de Byzance n'est pas Justinien. Le point culminant de l'Empire d'Orient n'est pas au VIe siècle, c'est au tournant du XIe. Pendant cinquante ans (976-1025) le règne de Basile II a dominé le monde oriental. Il faut lire sur ce sujet passionnant le volume de MM. Charles Diehl et Georges Marçais : *le Monde Oriental de 395 à 1081*, tome III de l'Histoire du Moyen-Age dans l'Histoire générale du regretté Gustave Glotz. Tout ce qui concerne l'Empire grec est de M. Diehl, la plus haute autorité en la matière. Constantinople était, depuis l'éclipse de Rome, la métropole du monde civilisé. Certes, l'empereur est entouré d'un cérémonial qui peut paraître enfantin. Ce protocole hiératique, quand il s'agit de parvenus parfois grossiers, est ridicule à force d'être sans rapport avec les réalités. Il n'est pas sûr qu'il ait toujours frappé d'admiration les députations barbares à qui on en prodiguait le théâtral spectacle. Nos croisés, par exemple, ne manifestent pas tous une bien respectueuse impression. Mais il y a des côtés plus sérieux. L'administration n'existe pas seulement sur le papier, elle est fortement centralisée et hiérarchisée ; la prospérité économique saute aux yeux les moins observateurs ; l'éclat des lettres et des arts est incomparable à une époque où l'Occident avait perdu tout contact avec la langue et les monuments de la Grèce

antique, tandis que Constantinople en a gardé le trésor sans discontinuité. L'Université de Constantinople était le foyer d'une haute culture classique, le seul depuis qu'Alexandrie était aux mains de l'Islam. On a tort de se la figurer puérilement théologique, sur la foi de quelques anecdotes complaisamment répétées.

Il y a, bien entendu, des causes de faiblesse et elles ont fini par l'emporter. Ces empereurs semi-divins, qui ont tous les pouvoirs, qui gouvernent l'Église comme l'État, qui nomment et déposent les évêques comme les fonctionnaires et dignitaires de tout rang, ne sont jamais sûrs du lendemain. La succession au trône n'est pas réglée par l'hérédité, malgré l'habitude qui tend de plus en plus à s'établir. Le cas des empereurs « porphyrogénètes », c'est-à-dire nés dans la pourpre pendant que leur père était sur le trône, reste rare même après le xe xiècle, alors que le principe de l'hérédité dynastique est théoriquement admis. L'insurrection, la sédition, l'assassinat président trois fois sur quatre aux changements de règne. « On a calculé, dit M. Diehl, que, de 395 à 1453, sur 107 empereurs byzantins, 34 seulement moururent dans leur lit, 8 à la guerre ou par accident ; les autres abdiqueront ou périront de mort violente à la suite de 65 révolutions de caserne ou de palais. » Un gouvernement absolu, soumis à un tel hasard de transmission, ne peut être bon parce qu'il est incohérent. « Je suis dans l'incohérence, j'y reste », disait un jour Clemenceau. Ce n'est pas une formule de gouvernement à recommander.

*
* *

Albert Mathiez n'a pu terminer son « Histoire de la Révolution » dans la collection Armand Colin. Il manquait le dernier volume sur la réaction thermidorienne, qu'il ne faut pas confondre avec le volume à part paru sous ce titre depuis sa mort, travail préparatoire et inachevé. M. G. Lefebvre, successeur de Mathiez dans la chaire de la Révolution française à la Sorbonne, publie le complément de l'ouvrage resté en panne : *les Thermidoriens*. Cet opuscule de deux cents pages est un bienfait. On y trouve tout, en peu de mots et au point.

La période thermidorienne a surtout intéressé les romanciers

ou les historiens amateurs. Elle a un côté pittoresque et immoral qui les a séduits. C'est à cet égard un prologue du Directoire. La vie mondaine reparaît, timidement d'abord parce que les survivants de l'ancien régime sont rares, ruinés et encore peu rassurés, puis plus hardiment dans les salons d'une élégance mêlée où triomphent les déesses échappées de justesse à l'échafaud comme madame Tallien ou Joséphine de Beauharnais. De nouveaux riches, fournisseurs aux armées, agioteurs sur l'assignat, acquéreurs de biens nationaux, proconsuls qui ont trafiqué de leur influence au cours de leurs missions en province ou au front, se pressent aux réceptions de « Notre-Dame de Thermidor ».

C'est, d'ailleurs, une très grande erreur que de voir dans les scandales et la licence de ce milieu restreint la caractéristique de l'époque. Dans l'ensemble, les vieilles mœurs n'ont pas beaucoup changé. La bourgeoisie et la masse populaire ont conservé leurs habitudes familiales ou ne demandent qu'à les reprendre. Les églises se rouvrent encore plus que les salons. Les spéculateurs ne sont pas seuls à avoir gagné à la Révolution. Bourgeois et paysans ont eu et ont encore de mauvais moments à passer ; la dévaluation croissante du papier-monnaie rend la vie chère et les revenus problématiques, l'assignat ne vaut plus que 3 p. 100 de son chiffre nominal en juillet 1795. Mais la fortune mobilière n'avait pas l'importance qu'elle a prise depuis. Si les fortunes terriennes ne rapportaient pas grand'chose, elles avaient dans l'ensemble subsisté ; elles attendaient au ralenti des temps meilleurs ; le principe de la propriété n'était pas contesté et il n'était pas besoin d'être dans le secret des dieux pour avoir acquis à bon compte des biens nationaux. Même des insolvables avaient pu, à certaines heures, s'en offrir et espéraient bien les garder.

L'intérêt de cette période était précisément de savoir si la liquidation de la Terreur pourrait s'accorder avec le maintien des résultats acquis depuis la Révolution. Le problème n'était pas si simple qu'il peut le paraître à un siècle et demi de distance. Ceux qui avaient renversé Robespierre ne l'avaient pas fait tous dans le même esprit. La majorité des thermidoriens n'était pas pour faire machine en arrière.

Les anciens terroristes n'étaient pas seuls à ne pas vouloir de contre-révolution. La Convention se rendait bien compte que le gouvernement révolutionnaire avait été nécessaire pour sauver le pays de la désagrégation au dedans et de la défaite au dehors. Elle sentait bien que sans le Comité de Salut public et le pouvoir discrétionnaire dont il avait été investi — ou dont il s'était emparé — le pays aurait succombé à la guerre civile et étrangère. Elle admettait que le Tribunal révolutionnaire et la Terreur, dont il était le symbole, avaient été plus ou moins imposés par les circonstances. Ni la levée en masse, ni la mainmise de l'État sur toutes les ressources de la nation par la réquisition et la loi du maximum n'auraient été possibles par l'action normale d'un gouvernement constitutionnel. Et comme la chute de Robespierre ne mettait fin automatiquement à aucun des dangers intérieurs et extérieurs, les gens modérés eux-mêmes, les gens de la Plaine, cherchaient le moyen de maintenir un gouvernement fort sans sacrifier, comme c'était le cas depuis un an, l'autorité de la Convention et à plus forte raison la vie des conventionnels. La Patrie restait en danger, l'obligation d'y parer subsistait. Ne pouvait-on y satisfaire par des moyens plus humains?

De cette double préoccupation vient le caractère en apparence incohérent et contradictoire de la politique thermidorienne. On conserve le Comité de Salut public, mais il devient, comme tous les autres, renouvelable par quart tous les mois et les sortants ne sont pas immédiatement rééligibles. De cette façon, il n'y a plus à en craindre la dictature ; mais, en perdant sa stabilité, il perd son efficacité. En fait, il n'y a plus de pouvoir exécutif, l'assignat s'effondre, le ravitaillement des armées et des villes devient un problème insoluble, la cherté des denrées les rend presque inabordables même à ceux qui se croient dans l'aisance. La Convention frappe les anciens terroristes à la suite des journées de germinal et de prairial, provoquées par le manque de pain plus que par la mystique jacobine. Elle s'appuie en cette occasion sur la Jeunesse dorée, tolère plus ou moins la Terreur blanche ; mais, d'autre part, elle n'a aucune indulgence pour les émigrés de Quiberon. Elle vote la constitution libérale de l'an III, qui revient aux idées de la Constituante et rétablit la prépon-

dérance électorale des notables. Puis, par une contradiction qui n'est pas due seulement à l'égoïsme individuel, elle décide que les deux tiers des nouvelles Assemblées devront être pris parmi ses membres sortants, précaution contre une restauration monarchique. Les royalistes, déçus, sont réprimés à l'émeute de vendémiaire. Après quoi, par une dernière contradiction apparente, la majorité thermidorienne, quand il s'agit de compléter les deux tiers des sortants que les électeurs n'avaient pas réélus, se refuse à repêcher plusieurs des montagnards qui avaient figuré dans ses rangs.

Ce qui caractérise la période thermidorienne, c'est la répugnance à faire une réaction et l'impuissance à faire autre chose. Les gouvernements révolutionnaires ont ceci de fatal qu'un moment vient toujours où ils sont aussi difficiles à perpétuer qu'à remplacer.

*
* *

A côté des ouvrages d'ensemble sur telle époque ou telle question, il faut rendre hommage aux études particulières qui fournissent la matière de ces travaux d'ensemble. C'est dans ces travaux de détail que s'atteste le mieux le progrès de la critique historique. « Il faut, disait Fustel de Coulanges, des années d'analyse pour une heure de synthèse. » Les thèses de doctorat sont rarement de la synthèse, ce qui en rend pour le grand public la lecture un peu austère. Raison de plus pour les signaler à l'occasion.

En voici une de M. Gustave Vallée, professeur au lycée d'Angoulême, sur *la Conscription dans le département de la Charente* (Recueil Sirey), qui permet de voir comment s'opérait sous le Consulat et l'Empire le recrutement de l'armée.

On a beaucoup écrit sur le racolage de l'ancien régime, sur les volontaires de 91 et 92, sur la levée en masse, ou plus exactement sur la réquisition permanente de tous les Français, sous la Convention. On s'est beaucoup moins arrêté à la mise en pratique de la loi du 19 fructidor an VI (septembre 1798), qui créait la conscription et qui alimentera la Grande Armée. On dirait qu'il suffit de voter une loi pour qu'elle soit appliquée. On a étudié les campagnes du Consulat et de l'Empire, sans se demander quel était l'envers prosaïque de ce glorieux

décor. On ne s'est même pas beaucoup demandé comment il se fait que tant de jeunes gens aient échappé alors au service militaire, comment il se fait qu'après vingt années de guerre, nos pertes totales aient été moindres que celles de la dernière guerre qui n'en a duré que quatre — en comparant, bien entendu, la France dans les mêmes limites. C'est qu'il y avait, dans la loi, des dispenses, des échappatoires, des arrangements avec le texte de l'article I, qui paraissait pourtant sans appel : « Tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie. » Il était avec la caserne des accommodements. Parmi les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, soumis tous en principe à la conscription, ne figuraient ni les engagés volontaires, ni les inscrits maritimes. Pendant un temps, le remplacement a même été admis. Il y avait des trous dans le filet : au moyen de faux états de service, voire de faux actes de décès, c'était un jeu de les agrandir. Les rapports de police abondent en traits instructifs. Dans la Somme, on ouvre le cercueil d'un jeune conscrit porté pour mort, on n'y trouve qu'une charogne et une bûche. Dans l'Ariège, on signale un véritable atelier de fausses pièces d'état-civil ; on vient des départements voisins s'y approvisionner. La fraude la plus commune est la fraude au mariage, puisque sont exemptés « les jeunes gens mariés avant le 23 nivôse dernier », même veufs ou divorcés s'ils ont des enfants. Les faux actes de mariage, les faux actes de naissance abondent. Les maires ferment les yeux. Dans un petit village normand, un paysan se marie avec les papiers de son frère, plus jeune que lui. La fraude n'a pu échapper à l'officier municipal ; ce conscrit, sans doute déjà réfractaire, se mettait en règle pour ne pas partir. On ne va pas lui chercher querelle pour si peu.

M. Gustave Vallée a suivi, année par année, l'application de la conscription dans la Charente jusqu'en 1807. L'administration impériale deviendra plus exigeante dans la seconde partie du règne, quand les brèches dans les effectifs seront plus difficiles à combler. En attendant, chaque contingent donne le même spectacle. L'élaboration des listes communales est ardue par la mauvaise volonté universelle. La revision est complaisante à beaucoup d'infirmités douteuses, la mise en route du contingent donne du déchet, la désertion achève

de décimer la colonne en route vers le dépôt. Un seul chiffre, concernant la première levée, suffira pour nous édifier. Les tableaux de recrutement pour le département contenaient 1 904 conscrits mobilisables de première classe, 300 sont réformés par le conseil de revision. Restent 1 600, dont 478 sont résolument réfractaires. Sur les 1 121 qui quittent leurs foyers, 738 seulement arrivent au dépôt, les autres ont déserté. Le spectacle est le même dans toute la France. Le Directoire réclamait 200 000 hommes, la liste des conscrits en portait 203 630. Après la soustraction des dispensés, exemptés et inaptes, la classe se réduit à 143 000 hommes, dont 97 000 seulement sont présents au départ. Il n'en arrive dans les dépôts que 74 000. Autrement dit, le chiffre des recrues ne dépasse pas la moitié du chiffre des « bons pour le service » et ne dépasse guère le tiers des inscrits sur les tableaux de recensement. Certes, le fonctionnement de la loi se perfectionne et son rendement s'accroît avec le temps. Cependant les cas de dispense, d'insoumission ou de désertion restent dans la même proportion. De l'an VII à 1808, il y a eu treize classes appelées. M. Vallée calcule que dans la Charente 31 p. 100 seulement des incrits ont porté les armes, tandis que 69 p. 100 sont demeurés dans leurs foyers. Pour toute la France, au cours de la même période, la proportion des non-mobilisés est encore supérieure ; elle atteint 73 p. 100. On voit que la France, à la veille de la guerre d'Espagne, n'était pas encore épuisée d'hommes. Malgré les saignées de la fin du règne, elle ne le sera même pas en 1815 et c'est ce qui explique qu'elle ait repris si vite sa vitalité et sa force dès la Restauration.

*
* *

La reine Louise de Prusse jouit en Allemagne d'une popularité extraordinaire. Sauf qu'elle est la mère du vieil empereur Guillaume Ier, le vainqueur de Sedan et le fondateur du nouvel empire allemand, on ne voit pas bien ses titres à la reconnaissance de l'Allemagne en général et de la Prusse en particulier. Politiquement, elle ne s'est manifestée que par des catastrophes. On en fait l'incarnation de la femme allemande.

C'est même le titre du chapitre que lui consacre M. Constantin de Grunwald, dans son intéressant volume sur *Stein, l'ennemi de Napoléon* (Grasset). On lui prête toutes les vertus domestiques et familiales ; on s'attendrit sur sa tentative d'apprivoiser l'ogre de Corse au moment de Tilsitt. Au fond, tout cela n'est pas tellement héroïque. Elle n'était pas traînée à l'autel comme Iphigénie à laquelle on la compare poétiquement, aucun Calchas ne réclamait son sang, la rose que lui offrit Napoléon n'avait rien d'empoisonné. Il lui refusera de l'échanger contre Magdebourg, mais il ne lui devait aucun *Morgengabe* et il se montra en somme beaucoup plus aimable pour elle que pour son infortuné mari, qui avait été entraîné à la guerre sans enthousiasme. L'empereur est romantique, il se laisse prendre à Ossian, il ne se laisse pas prendre à la Lorelei. « La reine, écrit-il à Joséphine, est réellement charmante ; elle est pleine de coquetterie pour moi, mais n'en sois point jalouse : je suis une toile cirée sur laquelle tout cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop cher pour faire le galant. »

La biographie que nous donne M. Albert-Émile Sorel, *Louise de Prusse* (Grasset) est sympathique sans aveuglement. Il n'y a pas de raison, en effet, d'être trop sévère pour cette jeune femme. Elle a eu tort de se mêler de politique dans le sillage du tsar Alexandre, pour qui elle a une admiration sentimentale dont elle ne se cache pas, parce qu'elle n'a rien de matériellement répréhensible. A côté de ce prince charmant, le roi de Prusse est un peu lourd ; il est très épris de sa femme, mais n'a rien de brillant, n'est pas un Lohengrin, n'a rien de lyrique, n'écrit pas de jolies lettres quand il est absent. La reine l'aime bien, elle l'aime physiquement, elle a beaucoup d'enfants, mais son imagination n'a pas d'aliment. Son mari a le style de Charles II : « Madame, il fait grand vent... » Il n'est d'ailleurs pas inculte. Il s'entretient et correspond avec la reine en français, par fidélité à la tradition du Grand Frédéric. Le ménage est d'accord pour mener une vie simple et économe. Quand il devient roi, Frédéric-Guillaume III ne change rien à son train modeste de prince héritier. Le chef, pour avoir ajouté deux plats au menu quotidien, est gourmandé : « Mon estomac ne s'est pas agrandi depuis

que je suis sur le trône », dit le souverain. La reine n'a que mille écus par mois pour ses dépenses personnelles ; elle mène ses enfants chez le pâtissier, le roi la promène au « Thiergarten », distraction saine et gratuite.

Après la défaite, quand elle se replie sur elle-même, sur son mari, sur son pays mutilé, elle verse dans le germanisme intransigeant. On sait que l'Allemagne, qui a longtemps revendiqué Charlemagne comme héros national, le renie aujourd'hui comme trop francisé. La reine Louise a déjà ce scrupule. Elle écrit à madame de Berg, sa future biographe, à qui elle fait part de ses études et réflexions sur la vieille Allemagne : « J'en suis à Charlemagne, le véritable fondateur de la vieille Allemagne. Il est devant moi, vivant dans toute sa grandeur, son éclat et son courage ; il m'attire beaucoup, mais moins que Théodorich. Celui-là était Allemand sans mélange, et son amour de la science, la droiture de son caractère, la profondeur de son âme et la magnanimité de son cœur l'attestent. Le caractère de Charlemagne est déjà marqué d'une empreinte de la race française qui m'alarme quelque peu. » Elle se rend compte des illusions qui ont perdu la Prusse et qu'elle a plus que personne partagées. « Nous nous sommes endormis sur les lauriers de Frédéric-le-Grand qui, dominant son siècle, avait créé une ère nouvelle. Nous n'avons pas progressé avec elle et c'est pourquoi elle nous a submergés. »

Morte en 1810, elle ne verra pas la revanche, mais elle l'a préparée et rendue possible en faisant rappeler au pouvoir le baron de Stein, qui a été, suivant le mot d'Albert Sorel, « le plus grand homme d'État de sa patrie et l'un des plus nobles et plus pénétrants génies qui se soient jamais consacrés au maniement des hommes ».

***

M. André Maurois a débuté par des fantaisies humoristiques dont le succès a été à la fois éclatant et durable. Il ne s'y est pas attardé. Il en a gardé l'art de dégager les traits généraux d'une époque ou d'un personnage, de les mettre en relief par des détails pittoresques et piquants. C'est la qualité première

d'un historien dès qu'il s'élève au-dessus de l'érudition, c'est-à-dire dès qu'il met en œuvre les matériaux fournis par elle. Son *Histoire d'Angleterre* (Fayard) n'est ni superficielle ni banale, bien qu'elle tienne en un volume. Elle est pleine de pensée et la pensée sort si naturellement des faits que chacun croit l'avoir eue tout seul. On se méfie de Michelet, on ne se garde pas de M. Maurois.

M. Maurois connaît les Anglais. Ils ne sont pas et ne prétendent pas être des anges, en dépit du jeu de mots célèbre du pape Grégoire-le-Grand : *non angli, sed angeli.* Ce sont des hommes très attachés à leurs habitudes, à leurs intérêts, qui ne se découragent pas devant l'obstacle mais se résignent volontiers à le tourner par des expédients empiriques, s'il se montre trop difficile à surmonter de face. Ils ne s'acharnent pas à invoquer la logique, quand les circonstances la contredisent ou paraissent ne pas y répondre. Plutôt que de discuter juridiquement, ils s'inspirent des précédents, fussent-ils hypothétiques. Pendant longtemps, on exigea des souverains, sur la foi du serment, l'engagement de respecter les lois d'Édouard-le-Confesseur, lequel n'avait promulgué aucune loi de sa vie. A quoi bon, d'autre part, abolir les vieilles institutions quand il est si simple de les laisser mourir de leur belle mort le jour où elles n'ont plus les raisons de vivre qui ont été leurs raisons de naître ?

Les hommes d'État britanniques admettent que les affaires les mènent plus souvent qu'ils ne les dirigent. Ils n'aiment pas trop prévoir. Ils aiment mieux *wait and see*, voir venir comme nous disons. Le fameux Wellington, le plus conservateur des hommes, aurait dit volontiers comme Balfour : « Mieux vaut faire une chose absurde qui a toujours été faite qu'une chose sage qui n'a jamais été faite. » Il résiste donc aux innovations, mais seulement jusqu'au jour où il faudrait leur livrer combat. « Ses campagnes politiques, dit M. Maurois, ne sont faites que de retraites. » C'est pourquoi son prestige est illimité. Il a pour lui les *tories* dont il partage les idées et il n'a pas contre lui les *whigs* qui sont sûrs de lui faire accepter les leurs. La politique anglaise est faite de compromis. Le droit de la majorité n'est pas contesté, mais n'est pas abusif. L'opposition est prévue, elle a sa place dans le système. Les

partis se combattent dans les règles comme pour une partie de foot-ball. La lutte parlementaire n'est pas une guerre au couteau, ni une guerre de grandes phrases. Il n'y a pas de tribune, chacun parle de sa place. « L'intelligence et l'éloquence qui divisent si fort d'autres peuples ont sur les Anglais moins de prise qu'une sagesse instinctive et traditionnelle. »

Ce mélange d'ordre moral et de génie pratique, qui a orienté l'Angleterre vers ses hautes destinées, lui vient des Normands. Les Anglais se plaisent à le proclamer et M. Maurois nous l'explique. Guillaume-le-Conquérant est le vrai fondateur de la grandeur et de l'originalité de l'Angleterre, encore qu'il n'en ait jamais parlé la langue — peut-être même à cause de cela. Le roi conquérant, pour se maintenir, a fortement constitué la puissance royale à l'égard des populations conquises, et aussi à l'égard de l'aristocratie qu'il a amenée avec lui. Les cinq mille chevaliers normands auxquels des fiefs ont été distribués et qui disposent des grandes dignités militaires, civiles et religieuses, ne peuvent mettre en péril le pouvoir du souverain qui possède à lui seul plus de châteaux-forts qu'ils n'en ont à eux tous. Ils seraient, du reste, encore plus en péril que lui s'ils donnaient à la population anglo-saxonne le spectacle de l'indiscipline. De son côté, la royauté, sûre de son autorité, n'a pas besoin de lui donner l'aspect de la tyrannie. Les libertés anglaises viendront de ce que la royauté n'a, pour longtemps, rien à en redouter. Et, par une autre conséquence inaperçue des contemporains, la langue anglaise devra ses qualités au fait que la cour et les classes dirigeantes ne la savent ni ne s'y intéressent pendant deux siècles. Le peuple parle le saxon, un saxon grossier, qui n'a ni grammaire, ni littérature. La vieille langue germanique, aux cas compliqués, au vocabulaire alourdi et embarrassé, se simplifie, se débarrasse de ses finales, se réduit aux syllabes accentuées, acquiert une force et une souplesse que l'allemand authentique peut lui envier. Elle s'incorpore des termes d'origine latine par une infiltration de la langue d'oïl, qui fait de l'anglais une langue de double source, confluent de deux civilisations originales. D'après le *Domesday Book* de 1085, relevé de tous les domaines et de ceux qui s'y rattachent, la population totale du pays, après la conquête, flotte entre

quinze cent mille et deux millions d'habitants. Évidemment, l'élément normand est peu au point de vue quantitatif, il est presque tout au point de vue qualitatif. Les forêts de chasse du roi couvrent le tiers du territoire et le roi passe le plus clair de son temps, jusqu'à la fin des Plantagenets, dans ses terres de France. Ils sont bien restés Normands : Jean sans Terre meurt, le 19 octobre 1216, d'avoir bu trop de cidre nouveau. En effet, ce n'est pas la saison, il n'est pas encore « paré ».

Quelle que soit la question, M. Maurois l'éclaire d'une torche qui n'est pas fumeuse. Les Juifs, par exemple, ont le monopole de la banque au Moyen-Age, parce que le prêt à intérêt, considéré comme usure, est prohibé par l'Église. Édouard Ier expulse les Juifs pour faire plaisir à leurs débiteurs. Joie universelle, mais où trouver de l'argent désormais? Le besoin crée l'organe. Des hommes d'affaires de Cahors imaginent la combinaison élégante qui a permis « le christianisme des banquiers ». Ils prêtent gracieusement, mais à échéance rapprochée. Si le remboursement n'est pas effectué à la date fixée, ils auront droit à indemnité. L'idée fit son chemin. Quand les Juifs reviennent en Angleterre, au temps de Cromwell, ils trouvent de la concurrence. Il en va ainsi de tout. Pourquoi les Anglais sont-ils vainqueurs à Crécy, Poitiers, Azincourt? Supériorité d'armement. L'arc gallois est d'un tir plus rapide que l'arbalète. Et à cent soixante mètres la flèche cloue à la selle la cuisse d'un chevalier malgré sa cotte de mailles. Edouard Ier s'en est rendu compte. Le jeu de l'arc est le seul qui soit autorisé désormais, tous les paysans d'Angleterre deviennent des archers incomparables. Jusqu'aux armes à feu, ils resteront sans rivaux en bataille rangée.

M. André Maurois ne cherche pas l'actualité, il ne la fuit pas non plus. Il parle des « vacances de la légalité » sous les Tudors ; il compare le rôle de l'imprimerie naissante à celui de la radio d'aujourd'hui ; pour un peu, il assimilerait à celle de la T. S. F. la découverte du code des signaux maritimes, qui permet à l'amiral de diriger, en pleine bataille, les mouvements de sa flotte. Il ne croit pas beaucoup aux doctrinaires, on trouve toujours des théoriciens qui imaginent des causes permanentes pour expliquer des faits transitoires. Comme le docteur Knock, il se défie de l'état de santé qui ne

présage rien de bon. Un gouvernement qui a réussi, qui a ramené la paix et la prospérité est gravement menacé puisque sa succession est une tentation. De même aux colonies, le danger d'insurrection commence dès que se répandent le bien-être, l'instruction, la conscience ou l'illusion de pouvoir se suffire.

L'histoire très intelligente est un régal.

A. ALBERT-PETIT

Membre de l'Institut.

TABLEAUX DE PARIS

Le souvenir de Ch.-M. Widor. — Il m'arriva, lorsque je commençai d'écrire, de lancer sur M. Ch.-M. Widor, compositeur et organiste à Saint-Sulpice, quelques boutades, qui me firent bien vite apprécier la qualité certainement exquise de son caractère, car jamais il n'y fit allusion et sa bonne grâce eut vite raison de ce que mes espièglerie pouvaient offrir de désobligeant, car je ne saurais trouver d'autre mot pour qualifier ces amusements du jeune âge.

J'allai souvent par la suite assister à la messe, dans la tribune de l'orgue, à Saint-Sulpice, pendant les dernières années qui devaient précéder la guerre. M. Widor tenait les grandes orgues, avec une science qu'on lui eût volontiers accordée, rien qu'à le voir, mais encore avec une fougue subite et qui demeurait d'une grande noblesse et d'une force hautaine, qui surprenait en émerveillant, comme, par exemple, si nous eussions vu s'élever, d'un temple grec ruiné, des colonnes en grand nombre et dans toute la perfection de leur état premier, par la seule puissance d'un illusionniste, en apparence débile.

A cette époque, il y a vingt-cinq ans, M. Widor, qui vient de disparaître à plus de quatre-vingt-dix ans, était donc âgé de soixante-cinq ans, déjà. Il était chauve ou presque depuis longtemps, mais avait conservé quelques cheveux qu'il brossait soigneusement en arrière du crâne. Toute sa personne, d'apparence timide et modeste, disait le soin, la discrétion, l'affabilité. Mais il avait le cou long et assez ridé et il portait,

je pense que c'était pour n'être point gêné dans l'exécution de ces redoutables morceaux à l'orgue où il excellait, un petit col rabattu et très bas, qui dégageait à l'extrême ce long cou où la peau se plissait. Je m'étais servi de cette particularité vestimentaire pour esquisser, bien rapidement, un portrait que j'avais aussitôt regretté. Sans doute, l'avait-il deviné, ce sage, ami des muses, car il ne m'en parla jamais.

Le jardin de l'appartement qu'il occupait rue des Saints-Pères, au n° 7, était mitoyen du mien et tous deux se trouvaient enclavés dans celui de l'ancien hôtel Chimay, acquis par l'École des Beaux-Arts. A cette époque-ci de l'année, lorsque verdissaient les marronniers et les sycomores, — au-dessous de l'appartement qu'avait habité George Sand, où Delacroix venait dîner, à l'heure qui précède le crépuscule et pendant laquelle les merles s'appellent en roulant des notes prolongées ou brèves, — nos fenêtres demeurées ouvertes me permettaient d'entendre mon voisin travailler à l'orgue qu'il avait fait installer dans son salon. Je lui ai dû bien des apaisements et ces fugitives illuminations que cause la musique.

Il accompagnait aussi et faisait répéter une charmante femme, qui ne possédait de voix, semblait-il, que le moins qu'on en pût avoir reçu de la nature, mais que le démon du chant, le désir d'égaler certaines étoiles de salon avaient stimulée de telle sorte que, grâce aux conseils de madame Trélat et aux répétitions de M. Widor, elle était parvenue à chanter certaines mélodies avec une grâce et une intelligence particulières.

Le plaisir qu'on éprouvait à ses auditions tenait peut-être davantage encore de la vue que de l'ouïe. Carolus-Duran, naguère, lui avait dessiné ses robes et elle s'en était tenue, une fois pour toutes, à une sorte de gaine, dans laquelle elle paraissait sans corset, à une époque où les femmes n'avaient point cessé d'en porter et d'en souffrir. C'était alors une grande originalité.

Madame Charles Max, — dont le père, M. Bienvenu, avait été jadis, je crois, directeur du quelque *Monde Illustré*, — avait la chair pâle, de beaux yeux bruns, de jolies lèvres sur lesquelles le parler zézayait agréablement. Elle mou-

rut douloureusement, dans une charmante maison où elle était venue habiter, à Versailles, devant le palais. Un après-midi de dimanche, après la guerre, je sonnai à la grille, une femme de chambre en larmes vint m'ouvrir, sa maîtresse venait de rendre l'âme quelques instants plus tôt.

Le musée du Luxembourg possède (aux Tuileries) un portrait d'elle, par Boldini ; elle semble ivre à demi d'un rire nerveux, ce qui ne lui ressemblait guère. Après la mort d'une fille âgée de huit ans et celle de son mari, ce portrait lui devenait odieux à voir, elle voulut le détruire ; après plusieurs mois de persuasions amicales, M. Widor finit par la déterminer de l'offrir au musée du Luxembourg. Je ne sais si le cadre porte même son nom. C'est, en tout cas, ce qui témoigne encore aujourd'hui du passage sur la terre de cette charmante femme que j'entendais chanter par-dessus le mur de mon vieux jardin, sur les marches duquel George Sand, ayant trop chaud dans son logis mansardé, était souvent venue s'asseoir.

Avec patience et bonté, M. Widor recommençait plusieurs fois la romance que l'élève docile reprenait.

Lorsqu'elle chantait chez madame Madeleine Lemaire, aux mardis soirs brillants, dans l'atelier, dont toute ébauche d'aquarelles avait disparu, madame Charles Max ne se doutait point que j'avais assisté, invisible, aux répétitions et que je l'accompagnais de mémoire, en secret.

La comtesse Potocka, née Pignatelli, mariée à ce comte Potocki qui avait fait construire le voyant hôtel de l'avenue de Friedland, devenu la Chambre de Commerce de Paris, puis séparée, et à qui ses intimes donnaient entre eux son prénom d'Emmanuela, la comtesse Potocka témoignait d'un faible marqué pour M. Widor. Un faible avouable, certes ; mais le compositeur était de ceux que ses sarcasmes ménageaient — et ils étaient rares.

Elle assistait aussi, fréquemment, à la messe, dans la tribune de l'orgue de Saint-Sulpice. Ensuite, M. Widor s'en allait déjeuner à l'angle de la rue de Tournon, chez Foyot, qui avait gardé tous les velours rouges, la pénombre, l'atmosphère feutrée, la bonne cuisine aussi, des anciens restaurants

renommés. Madame Potocka venait déjeuner, amenant des amis. Cette belle Italienne s'était laissée engraisser. Elle aimait la chère fine, détestait tout exercice et ne se taisait en rompant sa solitude que pour entendre la musique qu'elle jugeait bonne, puis, frapper ses convives, en les apostrophant, à coups rudes.

M. Widor, souriant, baissait la tête sur son couvert. Il m'apparaissait tout environné encore des sonorités dont il avait rempli les nefs de Saint-Sulpice et enchanté dans leur pénombre les archanges, les demi-dieux ailés que Delacroix a peints dans la chapelle des Saints-Anges et que le compositeur de *la Nuit de la Saint-Jean* aimait aller regarder, après avoir terminé son office dans de majestueux et sonores roulements.

A ces déjeuners, chez Foyot, se retrouvaient le professeur Samuel Pozzi, le brillant docteur Pozzi, qui semblait un Sforza ou un Farnèse en redingote ; Paul Mariéton, le président des Félibres, alors que madame Bischoffsheim (Marie-Thérèse de Chevigné) en était la reine, Mariéton, poète charmant, chauve, luisant, un peu barbu, papillonnant, bégayant et grand faiseur de mots, et qui disait textuellement à Léon Daudet : « Ce n'est pas que j'aie du ventre, mais je suis un être follement cambré ! »

M. Arthur Meyer, que madame Potocka aimait sans doute trouver auprès d'elle pour les souffrances qu'elle lui infligeait à tout moment, venait aussi quelquefois à ces déjeuners. Le comte Boni de Castellane, rose, blond, pétillant, s'asseyait sur sa jambe droite ramenée sous lui sur la banquette, comme pour se grandir et mieux dominer, et riait à tout instant des mots incisifs et incessants de madame Potocka, à qui Forain, lui aussi, renvoyait des balles qui cinglaient.

M. de Vallombrosa, organiste de grand talent, qui remplaçait parfois M. Widor, paraissait fréquemment à cette table.

Madame Potocka ne désirait point particulièrement la société des autres femmes, sauf celle de miss Gladys Deacon, devenue depuis duchesse de Marlborough et qui était dans tout l'éclat d'une beauté de Minerve anglo-saxonne, avec un esprit qui surprenait artistes et savants par ses connaissances et sa curiosité, comme il amusait par ses réparties de gavroche, tantôt

Rodin ou Degas, tantôt Barrès ou M. Camille Groult, la marquise de Ludre ou la duchesse de Clermont-Tonnerre.

La comtesse Stanislas de Castellane était favorisée d'une bienveillance rarement accordée par cette sorte de souveraine retraitée que semblait être madame Potocka, avec ce grand air, cette audace dans la réplique et la provocation, et ces manières altières avec lesquelles elle éloignait à jamais ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de lui plaire. Catholique fervente, napolitaine irritable, beauté classique et que l'embonpoint gagnait, *Emmanuela* mêlait Phidias à Léopold Robert et à Bonnat. Elle refusait que le portrait en pied que ce dernier avait peint d'après elle, encore à l'époque de son union avec le comte Potocki, figurât au musée de Bayonne. Bonnat le réclamait pour ce musée projeté, qui est aujourd'hui l'un des meilleurs de province et où le portrait de la comtesse se trouve enfin exposé, après bien des escarmouches.

Il nous arriva de nous promener au musée du Luxembourg, en compagnie de M. Widor. Madame Potocka rabaissait un voile épais sur son visage, peut-être davantage à cette époque avec l'intention de priver les passants d'un reste de beauté qui s'imposait encore, que de leur dissimuler les approches d'une maturité qui s'annonçait mal.

Le dernier souvenir que je conserve de M. Widor date du 14 juillet 1919, qui suivit l'Armistice. Ce fut un jour de grande liesse, d'immense joie, de fraternité. Après avoir suivi d'un balcon le passage des maréchaux sous l'Arc de Triomphe et la descente des troupes le long des Champs-Élysées dans une rumeur indescriptible, des dîners s'étaient organisés pour le soir, afin de voir les feux d'artifices et de participer, jusqu'à minuit au moins, à l'allégresse générale.

La princesse Lucien Murat, mademoiselle Cécile Sorel, Paul Morand dînèrent quai Malaquais, ce soir-là, avec le comte Charles de Chambrun et M. Whitney Warren, le grand architecte américain, le fidèle ami de la France, qui reconstruisit la bibliothèque de Louvain. Nous avions hâté le repas, afin d'assister au feu d'artifice donné sur le terre-plein du Pont-Neuf. Mais, quel que fût notre empressement, nous avions été devancés, dans les dernières lueurs du crépuscule, par des

milliers de spectateurs. En arrivant au pont des Arts, nous aperçûmes une fenêtre éclairée, au premier étage de l'aile gauche de l'Institut, où habitait M. Widor, qui avait quitté la rue des Saints-Pères après avoir été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Les dames sont parfois plus hardies que leurs compagnons. Nous nous trouvâmes rapidement dans l'escalier conduisant à l'appartement de M. Widor.

Les plafonds étaient élevés, et à la clarté qui filtrait à travers les abat-jour, on devinait les pièces remplies de souvenirs, de livres et de photographies. M. le Secrétaire perpétuel était seul, n'ayant même point, je suppose, souhaité un instant d'ouvrir une fenêtre pour apercevoir le feu d'artifice. D'ailleurs, nous n'eussions pu surprendre que le reflet de quelques fusées. Le charmant jeune vieillard s'excusait, se désolait, avec des expressions de politesse aimable, de courtoisie, à peine troublé d'avoir été arraché à son travail ou aux rêveries sans limites des hommes qui s'entourent fréquemment, en dépit des lueurs des lampes et des souvenirs familiers, d'un silence déjà précurseur de plus épaisses ténèbres, et que ne rafraîchiront plus le matin.

Après avoir franchi de petites portes, ouvrant sur des alcôves entourées de sculptures, sur des paliers aux boiseries fanées, à travers de petits escaliers, qui enchantaient M. Whitney Warren et me retraçaient la vie de maints secrétaires perpétuels, eux aussi charmants comme l'était le compositeur de *la Korrigane* — et défunts, — nous atteignîmes le toit dissimulé par les hauts balustres de pierre qui surmontent la façade.

Un autre habitant du Palais, secrétaire perpétuel, lui aussi, des Sciences, sans doute, s'y trouvait déjà, en compagnie de quelques amis. Mais nous ne trouvions point notre observatoire suffisamment élevé pour assister au feu d'artifice dont commençaient d'éclater les premières fusées. Alors, le confrère de M. Widor nous désigna d'un geste large, au sommet du dôme même de l'Institut, le petit campanile ajouré.

Tout autre soir que celui de ce 14 juillet historique, pendant lequel les armées alliées avaient défilé sous l'Arc de Triomphe, dans Paris en fête, avec devant nos yeux, le Louvre,

de Mansard, cerné de ses mouvantes rampes de flamme de gaz, et, au delà, le Sacré-Cœur de Montmartre embrasé, nos compagnes eussent certainement refusé de monter jusqu'à ce campanile. Elles n'hésitèrent point. Nous patinâmes pendant quelques pas sur les zincs inclinés du toit, avant de trouver, guidés par le secrétaire perpétuel si complaisant, l'orifice d'un petit escalier en colimaçon, logé dans la muraille circulaire trouée de parties vitrées, qui soutient la coupole surmontée de son campanile, but de notre ascension nocturne.

Une corde sert de rampe à l'étroit escalier tournant. Nous le gravissions dans une obscurité complète, la tête sous les pieds de celui qui nous précédait. Cette première partie de la montée n'était rien, en comparaison de la seconde, dans laquelle nous nous trouvâmes bientôt engagés. Nous ne nous aidions plus d'un escalier, mais de sortes de degrés, pris entre le revêtement intérieur de la coupole et la courbe de sa toiture arrondie et qu'il fallait gravir en quelque sorte à plat ventre, sans possibilité de relever la tête. Nous parvînmes, enfin, au campanile, nous y prîmes pied, en plein ciel traversé de lueurs, de gerbes incandescentes, de détonations, dans la fraîcheur, les vivants aromes et les senteurs de la nuit.

Encouragée par son admiration et son amitié pour Gabriele d'Annunzio, au cours des années pendant lesquelles elle l'avait vu fréquemment, alors qu'il habitait Paris, lui donnant des fêtes, où la grenade et la rose décoraient de magnifiques couverts, mademoiselle Cécile Sorel croyait, à l'instant même, que les dômes illuminés, Notre-Dame, le Sacré-Cœur, les Invalides, les tours embrasées et les mille gerbes qui s'épanouissaient dans la nue, n'étaient qu'un décor enflammé, un hymne du feu à sa gloire et à sa splendeur.

Plus modeste, et plus près des réalités, sans cesser d'en éprouver la grandeur et la poésie, la princesse Lucien Murat, n'admirait qu'à demi-mots, près de M. Whitney Warren qui se taisait.

A nos pieds, derrière la façade de l'Institut, l'étroite rue Mazarine déserte, évoquait quelque rio vénitien silencieux, dont l'eau n'eût pas reflété le ciel.

Le cours de la Seine roulait des reflets jaunes, des paillettes et des serpentins de feux, cuivrés ou roses.

J'ai gardé un souvenir étrangement fixe de ce spectacle unique. Il nous comblait plus que de bien lointains voyages.

Je me demande aujourd'hui si le goût du déplacement, qui s'est propagé à travers les classes les plus moyennes, n'est pas venu, parmi d'autres causes, non seulement de la multiplicité des transports, mais aussi de la disparition aujourd'hui presque complète, de toutes fêtes destinées à offrir au peuple, sans avoir quitté la ville, cet aliment nécessaire à l'esprit, qui lui crée dans l'attente de réjouissances promises, des stations anticipées, lui permettant de franchir le cap de bien des semaines.

Je ne sais plus comment nous redescendîmes les degrés logés entre les deux parois de la coupole, puis l'escalier en colimaçon, en nous suspendant à la corde. Mais nous nous retrouvâmes, enfin, sur le seuil de l'appartement de M. Widor, qu'emplissait, à travers les fenêtres closes, la rumeur de la foule s'éloignant des alentours du Pont-Neuf, gorgée de bruit et les yeux brûlés de lumières.

Le compositeur en pantoufles nous avait attendus, sans mettre le nez aux vitres. Peut-être, au seul bruit des détonations, évoquait-il des fusées plus hardies et plus resplendissantes que celles que nous venions d'admirer. Wagner, écrivant à Venise le second acte de *Tristan*, se fût-il dérangé, dans la nuit, pour apercevoir, des fenêtres du palais Vendramin, les reflets des illuminations et des sérénades dans les eaux du Grand Canal?

M. Widor voulait nous retenir. Mais le contraste était trop grand entre la pénombre, le silence de cette pièce et le spectacle auquel nous venions d'assister. Nous nous serrâmes les mains avec effusion. Nous devions nous retrouver prochainement, dans la tribune de son orgue.

...Dehors, les clameurs de la foule grandissaient, nous y fûmes bientôt mêlés, laissant l'homme paisible à sa rêverie. L'air sentait la poudre, Paris fumait de ses dix-sept feux d'artifices et des lueurs de Bengale qui l'embrasaient encore. Derrière le rideau de sa fenêtre, dans l'allégresse générale,

M. Widor nous faisait un gracieux *au revoir* de la main. Jamais plus je ne le revis.

*
* *

Hélène Dufau. — Non, je vous le dis bien franchement, non... non !... Je ne veux pas mourir. Dieu merci, je sens que je peux vivre !...

Elle ne me regardait pas dans les yeux, en prononçant ces mots ; je ne la voyais que de profil, assise sur une chaise, brune, le teint cireux, le visage déjà marqué par l'emprise de cette mort, à laquelle elle se refusait et qui lui pesait à la nuque, si fort déjà, qu'elle ne pouvait se tourner vers moi.

— Non, je ne mourrai pas encore... J'ai des choses à faire.

Elle appuyait, la frêle créature, sa main sur sa jambe, à la manière paysanne, comme, à la fin d'une longue journée, le fermier devant l'âtre. Je la dévisageais, me demandant quel âge elle avait atteint. Pas vieille, — il suffisait de la voir, mais possédée, certes, par un mal impitoyable. Le jour qui entrait par les fenêtres, fermées à cause du mistral, l'implacable lumière d'un après-midi de septembre, devant la Méditerranée, fixait d'un trait qui ne pouvait laisser d'incertitude, ce visage ravagé par la souffrance et aussi une vie de luttes continuelles, depuis?... Sans doute, puis-je écrire : depuis toujours.

Et je me revoyais, vers la vingt-cinquième année, visitant la maison d'Edmond Rostand, le fameux *Arnaga* de Cambo où la famille s'apprêtait à venir demeurer et, la porte de ce qu'on appelait le cabinet de travail poussée, ma surprise de trouver une réplique de *l'Automne*, d'Hélène Dufau, qui est au musée du Luxembourg, encastrée derrière ce qui ne semblait jamais, dans sa splendeur, être le bureau d'un poète. Mais on avait décidé que cette vaste pièce, percée de tant de portes, serait le *bureau*, parce qu'il en faut bien un dans la demeure d'un écrivain célèbre, — pour les visiteurs et les photographes.

L'Automne, le tableau du musée du Luxembourg, si souvent reproduit alors, avait fait connaître le nom d'Hélène Dufau et lui valut vingt ans de célébrité, de commandes de panneaux analogues à celui que M. Rostand lui avait demandé pour

Arnaga et aussi de nombreux portraits de femmes. Ces fluides clartés, ces écharpes qui semblaient prises aux nuées et qui les drapaient de silence, d'éternité, d'harmonie, plaisaient à des dames qu'eût effarées l'insolente élégance de Boldini, comme la platitude d'illustrations de journaux de modes de trop nombreux portraitistes ; ces dames alors ignoraient Vuillard et se croyaient obligées de laisser M. Marcel Baschet aux Présidents de la République et aux personnages officiels.

Hélène Dufau était à ses contemporaines, ce que la nature était à M. Ménard, un cliché dont la qualité de poésie solide, indiscutable était garantie sur facture. Posséder son portrait par Hélène Dufau, c'était témoigner de penchants pour la mélancolie, les poèmes de la comtesse de Noailles, de Francis Jammes, mêlés de Samain et de Renée Vivien, c'était avouer une tendresse amoureuse et pensive pour une nature immense, infinie, aveuglément souriante, mais accommodée, remâchée, triturée dans le déchaînement de pinceaux imaginatifs.

Muet près de cette mourante douloureuse et qui s'efforçait tragiquement, mais à demi-mots, de se persuader et de me convaincre qu'elle n'allait pas mourir, je revoyais *l'Automne*, la toile du Luxembourg et la réplique commandée pour *Arnaga*.

A ma gauche, le port d'Antibes offrait sous la fenêtre tous ses pavillons au vent, dressés à l'extrêmité des mâts et le long des cordages, au delà du rempart.

— La pierre et le marbre de ces remparts d'Antibes, — me disait mademoiselle Dufau d'une voie entrecoupée, — proviennent en grande partie des temples antiques que possédait *Antipolis*. Les vestiges en furent dispersés au temps de Vauban, puis par M. Macé, (à qui la Ville reconnaissante a consacré une place pour avoir démoli les trois quarts des fortifications !...). Il eût été facile de prolonger la ville nouvelle au delà de ces remparts magnifiques, car après le Var, devant le comté de Nice, la principauté de Monaco et le royaume de Sardaigne, Antibes était, depuis des siècles, la première ville de France !...

Je m'efforçais de prendre l'expression de quelqu'un à qui l'on enseigne ce qu'il ignorait.

Les mains de mademoiselle Dufau semblaient tirer à soi des trames invisibles.

La Méditerranée devenait d'un bleu sombre de saphir, sous le ciel pâli et, tout au loin, les Alpes fondaient dans la brume, derrière ce frémissant mouvement des pavillons ornant les bateaux à quai, le dimanche.

Sur une chaise, une toile de moyennes dimensions avait été placée, pour m'être montrée, car ma visite était attendue. Hélène Dufau l'avait peinte dans la matinée, devant cette fenêtre ouverte laissant apercevoir la parure multicolore des yachts et des lourds bateaux italiens.

Je demandai, et non sans y mettre quelque timidité, si cette toile avait été récemment exécutée, car le pressentiment de la mort, fréquemment éprouvé près de certains êtres qui devaient bientôt disparaitre, m'a toujours paralysé.

— Ce matin même! — répondit avec précipitation la mourante.

L'esquisse évoquait un lieu qui m'est cher et un de ces états de temps, d'activité, de rêve, pour lesquels il nous semble, au fond de nous-mêmes, avoir ressenti des prédispositions avant même que de naître.

Sans doute, allais-je lui demander si elle consentirait à s'en défaire. Je ne pouvais en douter. Elle venait de me raconter les difficultés de sa vie, les dépenses occasionnées par sa maladie et les intermittences, toujours plus fréquentes, avec lesquelles lui était payé ce qui lui était dû.

— Je l'ai vendue, tout à l'heure, à madame X... qui m'avait déjà fait quelques avances...

Je sentis que je devais renoncer à une offre. D'ailleurs, tout semblait compliqué autour de cette Pyrénéenne, qui était venue vivre depuis une douzaine d'années sur ces remparts, devant la Méditerranée, au-dessus du port que Joseph Vernet a peint au delà d'un bouquet de palmiers, vers 1740, je crois, ce qui prouve que l'arbre africain n'est pas sur la côte une importation datant de la prise d'Alger.

La guerre avait orienté la peinture vers d'autres horizons, les peintres vivants, qui étaient à la mode avant 1918, cessèrent de se voir prisés, presque aussitôt. Les bourgeois deve-

naient spéculateurs et les marchands leur persuadaient de n'acheter que des toiles susceptibles de « monter » rapidement. Chacun avait son « écurie », ses poulains. Des peintres, — si l'on peut dire ! — qui n'avaient pas vingt ans, vendaient toute leur production à des gogos.

Bien que je sentisse ce que l'art d'Hélène Dufau offrait en partie de périmé, je ne pouvais méconnaître les qualités de ses premières toiles, dans lesquelles passait le souffle d'une réelle inspiration et d'un métier qui s'affranchissait.

— Enfin, — me dit-elle, presque hargneusement, sans que je songeasse à lui en vouloir, — vous avez écrit, autrefois, que j'étais l'Anna de Noailles de la peinture !

Sans doute, probablement, avais-je écrit quelque phrase de ce genre, parce qu'en effet, l'inspiration de madame de Noailles avait imprimé son sceau sur le choix de certains sujets interprétés par mademoiselle Dufau et l'infini de la nature deviné autour de ses modèles voluptueusement étendus.

Le succès et la vie la rejetaient. Elle le sentait et en accusait sans doute le plus ceux qui, naguère, l'avaient encouragée. La toile enlevée dans la matinée même, avec ce brio, certaines qualités premières retrouvées, me faisaient douter de ma certitude, — la déchéance et la mort prochaines.

L'automne vint. Non point celui qu'elle avait peint, mystérieux, enamouré, mais cruel, desséché, brûlé par les applications de radium. J'avais regagné Paris, j'eus de ses nouvelles par des amis, par madame Alexandre Arnoux, qui s'employaient d'adoucir la fin qui approchait, en dépit de l'hiver qui ne faisait point son apparition dans le jardin de la clinique où on l'avait transportée, à Nice, et où elle pouvait encore, — en tendant sur son cou décharné son masque volontaire et crispé, — apercevoir, au delà des vitres et courbée sur le ciel, une de ces palmes qu'elle avait tant aimées.

Elle habita longtemps un atelier, rue Beethoven. Auparavant, je l'avais connue dans quelque rue de Passy, dont j'ai perdu le nom. Puis chez madame de Noailles, alors, elle peignait, d'après elle, un portrait, étendue sur son lit, les cheveux à demi défaits — et qui se trouve, je crois, au musée de Nantes.

Elle manquait d'un certain naturel qui venait peut-être

d'une infirmité qui la faisait boiter et d'une éducation sans doute étroite, qui ne lui avait point permis de prendre quelque abandon. Son talent lui avait valu l'admiration et l'amitié de personnes qui se croyaient plus de valeur et de talent qu'elles n'en montraient et qui lui accordaient, en retour, une culture qu'elle ne possédait point, bien qu'elle se fût plongée dans l'étude des sciences psychiques. Un clan féminin s'enorgueillissait qu'elle pût être la Renée Vivien, plus que l'Anna de Noailles de la peinture.

Des obligations de famille, dont elle ne parlait point, faisaient ronger son frein à cette artiste, qui avait connu des débuts brillants et à qui la vie était devenue si dure.

Quelque jour, le temps, qui trie tout et tire du néant ce que celui-ci absorbait, placera sur quelque cimaise privilégiée ses meilleures toiles, si leur orient ne s'est point terni, comme il advient pour Besnard et tant de peintres contemporains, qui confondirent si souvent *improviser* et *peindre* et qui, en une matinée, achevèrent des toiles, dans le temps que Delacroix (il le dit textuellement dans sa Correspondance) mettait à *préparer sa palette*.

*
* *

Eugène Boudin. — Les amateurs de peinture d'Angleterre, peut-être serait-il bon de ne dire que « de Londres », ont *découvert* la poésie et la maîtrise des toiles d'Eugène Boudin. J'en ai même vu de fausses, dans *Bond Street*, exécutées à leur intention et que, par inadvertance, on avait signées Jongkind !

Chez les marchands de tableaux de Grande-Bretagne, deux sortes de tableaux à peu près seulement, sont offerts à la curiosité ou à l'amour des passants ; les marines ou les toiles de sport, — celles qui retracent des scènes de chasse à courre ou de courses de chevaux, sur lesquelles le jockey à la casaque rayée, à la culotte blanche met des fraîcheurs de fleurs printanières, au milieu de gentlemen coiffés de chapeaux hauts de forme, démesurément élevés et la cravate épaisse sous le menton.

Pour les marines, celles qui montrent des voiliers ont la préférence des gens dont le goût crée le mouvement des modes et leur danger.

Boudin excelle dans le bateau, à quai dans le port normand, le voilier aux toiles repliées ou que l'équipage commence à hisser. Son pinceau, d'une finesse extrême, trace, d'un trait impeccable, cordages et mâts, sur un ciel fluide, traversé de ces nuages qui courent au-dessus de la Manche et se fondent en rapides averses, s'il ne reste encore au ciel assez de bleu, comme disent les Anglais, pour faire un col à un marin.

Les ciels de Boudin, s'ils sont réussis, c'est-à-dire, s'il n'y est point revenu, offrent une grâce particulière, une fraîcheur, une légèreté qui devance les impressionnistes et ne s'est point modifiée à leur contact. Toute la valeur de Boudin paraît tenir dans la rapidité de l'exécution, comme dans la simplicité, la discrétion, la sagesse, l'amour de la vérité.

Les grandes toiles, — les grandes toiles de Boudin ne dépassent guère cinquante à soixante centimètres de largeur, — ne sont point les meilleures, c'est dans la notation immédiate que se révèle sa maîtrise et qu'il n'est guère égalé. Comme le dit en substance, dans *le Jour*, M. Claude Roger-Marx, qui a écrit la préface du catalogue : « C'est dans le petit qu'il est grand. » Réjouissons-nous de la modestie de cet homme qui chante les heures de sa vie, une à une, de ce fils de petit papetier du Havre, qui commence à peindre par récréation le fond nacré de quelques coquilles et qui va faire l'école buissonnière jusqu'à l'âge de soixante-treize ans.

Je ne l'aime point dans le paysage, il s'y alourdit, sa verdure est pesante, notre œil en digère mal la crudité.

Mais, qu'il sorte de son port natal pour s'en aller flâner à Trouville, qu'il s'y installe même sur le sable, entre deux cabines, pour noter les élégances du second Empire, de ceux et celles qui ont fait Trouville, — comme nous sommes quelques milliers à penser avoir créé la côte d'Azur, en été, — il est inimitable. Ses modèles évoquent des personnages de Manet, regardés par le gros bout de la lorgnette. Il faudrait étudier à la loupe cette sorte de cuisine ravissante, ces accommodements de blanc, de gris, de rose, au milieu desquels certains noirs s'enlèvent et chantent, trouvent, comme avec Goya, tout leur accent.

Une plage de Berck, datée de 1880, atteint la perfection dans ce genre qui paraît humble, que le goût d'un féministe,

qui ne serait pas celui d'un grand peintre, abâtardirait par quelques détails bons pour ravir le couturier. J'en demande le prix, elle est l'une des rares toiles qui soit à vendre.

— Huit cents livres — me répond l'intermédiaire.

La livre étant à cent dix francs, le prix demandé pour cette petite toile est donc de *quatre vingt-huit mille francs*, ce qui est assez marquer la vogue du peintre des voiliers du Havre et des plages de Trouville.

A ce propos, cette réponse, — l'évaluation en livres sterling d'un tableau français, à un visiteur français, dans un magasin qu'on a le droit de supposer français, — est significative (mais assez humiliante) du peu de foi des marchands dans la stabilité de notre monnaie. Certains antiquaires font l'estimation en dollars. De toutes manières, le jugement est rendu. Quand comptera-t-on par *shillings*, chez les épiciers?

*
* *

1900-1925. — Les Arts Décoratifs préparent, pour durer, j'imagine, autant que l'Exposition qui bouleverse Paris, de la Concorde à l'île des Cygnes, une réunion choisie de toutes sortes d'objets d'art ou s'en approchant, produits en France et particulièrement à Paris, entre 1900 et 1925.

Nous ne devons point manquer de sujets divertissants. Mais il semble que l'ensemble fût demeuré plus homogène, si l'on s'était arrêté à juillet 1914.

L'époque 1925, c'est une autre forme de 1900. Un 1900 à l'envers, pris à rebrousse-poils. Pour comprendre 1925, il faut avoir vu la guerre. Mais, pour donner un « triptyque » de cette importance : 1900-1914-1925, et qu'il prenne toute sa signification, ne faudrait-il pas y consacrer un nombre de salles dont le musée des Arts Décoratifs ne peut disposer?

Les siècles ne se coupent point par *quarts* égaux, comme le fromage de Brie. Ils se composent de périodes dont la durée peut n'être pas en rapport avec l'éclat. Sur toute l'étendue du XIXe siècle, qu'est-ce que le règne de Napoléon? Pourtant nous ne nous risquerions point à établir un projet d'exposition qui compterait strictement les vingt-cinq premières années du siècle précédent celui-ci. Nous nous arrêterions à 1815,

de manière à marquer le Consulat et, après les triomphes impériaux, la descente du comte d'Artois, vêtu de blanc, précédant de quelques jours, le long des Champs-Élysées, la lourde voiture de Louis XVIII.

Et, encore, si nous recommencions une exposition à la suite de celle du premier Empire, ne voudrions-nous point mêler le règne des deux derniers Bourbons à celui de Louis-Philippe d'Orléans. Le monde prend alors un autre visage, en effet. La bourgeoisie s'installe et Dieu sait si elle va, pendant un siècle, jouir de toutes les prérogatives qu'elle s'est acquises. Mais rien de commun entre la société de madame de Rémusat et celle de cette bourgeoisie qui se faufile et s'installe derrière les oriflammes, les pompes, les éclats du romantisme.

Donc, il eût certainement été meilleur de s'arrêter au mois de juillet 1914, nous faire pressentir la guerre, sans nous la déclarer. Pourquoi des dates? De Félix Faure à la Mobilisation, ou quelque titre analogue, ferait mieux.

Le « règne » de Félix Faure prépare, en effet, 1900. C'est la préface. Quelques années se passent à tisser la trame d'un nouveau millésime. Les dames de 1897 ont amené la mode de 1900, elles en ont découpé et faufilé les corsages et les longues jupes. Le morcellement des siècles en fractions égales, entraîne à fausser l'ensemble d'une période. Le temps a d'ailleurs marché à une allure beaucoup plus rapide depuis quarante ans, depuis le développement du téléphone, de la lumière électrique, de l'automobile, de l'avion, la découverte des ondes, la T. S. F., etc...

Les années du XIXe siècle sont du temps-or, comparé à notre temps-papier.

Et puis, comment mettre en présence Boldini et Picasso, Flameng et Léger — je ne compte plus Renoir quoique vivant encore parmi les artistes de 1900 ; sa gloire la plus sûre, il se l'est créée de 1872 à 1886 ou 88.

Comment mettre en présence Vuillard et Rouault, Laprade et Vlaminck, Hélène Dufau et Marie Laurencin, Jacques-Émile Blanche et Matisse, Thaulow et Utrillo, La Gandara et Marval, etc... Tout se combat, tout s'oppose. Ces énumérations rempliraient des pages. Entre les bijoux de Lalique et ceux de René Boivin, se placent ceux de Cartier. Entre le

meuble de Majorelle, aux armoires encadrées de fleurs stylisées, art nancéen, entre les inspirations de M. de Feure, le plus marquant des *dix-neuf centistes*, et celles de Carabin, aux tables et bahuts si lourds, avec leurs personnages massifs, et la production de Ruhlmann, se placent les innovations de Louis Sue et de Paul Iribe et les recherches de Clément Maire.

Entre la robe de Paquin, de Doucet, de madame Chéruit et celle de Schiaparelli, nous trouvons celle de mademoiselle Chanel.

Entre Paillard, Durand, Larue, Maxim's, le Café de Paris et les « petits restaurants », les bars, les boîtes russes et les marchands de vins d'aujourd'hui, il y a Ritz.

C'est donc trois expositions que nécessiteraient les trente-cinq premières années du XXe siècle.

Je revois à l'instant l'avenue des Acacias, vers 1900, en cette même saison, dès onze heures et demie du matin, lorsque le bois de Boulogne était le plus grand jardin de Paris, le parc de l'élégance, des jolis enfants, des filles entretenues et des vieux messieurs qui avaient vu l'impératrice Eugénie. Un véritable Tout-Paris se coudoyait sur des chaises de fer, entre Boldini, Helleu, Boni de Castellane, MM. de Massa, du Lau, Hallez-Claparède, M. Duval, qu'on avait surnommé Godefroy de Bouillon, à cause des restaurants en série, auxquels il avait donné son nom, mannequin astiqué, qui s'était fait une tenue et qui n'était pas, dit-on, sans un certain esprit boulevardier, Jean de Mitty, Forain, Caran d'Ache, Abel Faivre, puis Sem, vers 1902.

Barrès passait, regagnant le boulevard Maillot.

Des nuées de femmes s'étaient habillées de clair pour venir là, se montrer dans des victorias ou des *tonneaux*, des urbaines de location. Louise Balthy, cette laide qui alliait l'élégance à la canaillerie, avait une grimace pour chacun et Liane de Pougy laissait de sa voiture traîner un boa de plume qui, lui glissant savamment le long du corps, couvrait le marchepied ; elle semblait ne rien voir, en faisant admirer le plus joli profil qu'on pût apercevoir, les yeux obstinément fixés dans le vide, tandis que sur le siège, valet de pied et cocher, vêtus

de bleu de roi, étaient couverts de galons et d'aiguillettes dorées. S'il m'arrive de suivre en auto cette même avenue, un matin de la fin d'avril 1937, je n'entends plus que le klaxon d'une rapide automobile et n'aperçois, sur trois bancs espacés, qu'un *chômeur* !

Pour en arriver à ce silence, à ce désert, — aussi frappant que celui qui m'attendait sur le Bosphore, lorsque nous gagnâmes, l'esprit tout encore empli et comme nacré des descriptions de Loti, les *Eaux-Douces d'Asie*, — combien peu d'années il fallut, mais que d'événements et de transformations dans les mœurs !

Les canaux où glissaient les caïques couverts de velours traînant dans l'eau et sur lesquels s'étaient assises de jeunes femmes au visage voilé, les canaux s'étaient remplis de vase, partout les herbes avaient envahi les chemins et l'eau.

L'exposition des Arts Décoratifs de l'époque 1900 ne devrait point dépasser la première moitié de 1914, afin que les visiteurs du Champ-de-Mars et du Trocadéro, et des palais longeant la Seine, qui se rendront au Pavillon de Marsan, jugent de ce que fut le début du siècle, avec ses erreurs, ses extravagances, mais quand même son génie particulier, à l'aube de temps si renouvelés. Afin, aussi, que ces visiteurs puissent croire encore à un Paris, capitale d'une civilisation et ne point sentir flotter sur des temps trop rapprochés, des ombres encore trop épaisses et des senteurs de fosse commune.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER

Le marasme où, depuis le milieu de mars, s'enlise le marché financier parisien s'est encore accentué au cours de la dernière quinzaine.

Les préoccupations suscitées par l'application, rapide et sans souplesse, de la loi de 40 heures suffiraient à l'expliquer. Dans notre économie déjà si bouleversée depuis près d'un an et à peine convalescente, ce nouveau facteur qui dresse l'employé des classes moyennes contre une multitude de petits patrons, risque d'entraîner de graves déceptions et de sérieuses complications dans le fonctionnement de la vie nationale. Il est normal que la Bourse s'en préoccupe.

Cependant, d'autres éléments ont alimenté ses soucis.

L'un des plus pertinents a été l'accentuation, parfois un peu précipitée, du repli des cours des grandes matières premières : cuivre, étain, plomb, caoutchouc, etc. La hausse antérieure, on s'en souvient, avait été précipitée par l'entrée brusque et résolue de l'Angleterre dans la voie des grands armements. Aussitôt s'était formée, sans aucun doute, une vaste spéculation qui ne se souciait point de l'excès de ses risques. C'est le Président Roosevelt qui s'est chargé de la barrer. Il l'a fait avec sa détermination coutumière. Nombre de petits spéculateurs ont dû, progressivement, lâcher pied. Selon toute vraisemblance il n'y a là qu'un accident d'ordre technique, qui devait survenir tôt ou tard et qui ne compromet en rien les perspectives des entreprises productrices. Celles-ci, aux cours actuels des matières et même à des cours inférieurs, continueront longtemps encore, sans doute, à réaliser de très honorables profits.

Les marchés des valeurs, qui s'appuient largement sur la fermeté des produits minéraux, pourraient donc se redresser sans trop tarder. Le nôtre y serait compris s'il n'y avait à tenir compte que de l'assainissement qu'il vient de subir à la suite des deux dernières liquidations. La détente de l'argent à la liquidation du 15 mars, l'abondance des capitaux offerts, le recul important du volume des positions sont des éléments de reprise.

Mais le charme qui entraînait les capitaux vers la Bourse, depuis la dévaluation, est rompu. Comme toujours les derniers acheteurs sont fortement éprouvés et les capitaux deviennent réticents.

C'est en vain que d'assez nombreuses entreprises industrielles annoncent, en publiant leurs comptes du dernier exercice, des résultats et même des dividendes plus brillants qu'on ne l'espérait. L'opinion boursière y reste totalement indifférente. Elle s'attarde plutôt à commenter l'impressionnant accroissement du déficit de notre commerce extérieur, qui atteint près de 5 milliards pour les trois premiers mois de l'année, ou les conséquences éventuelles du déplorable retard de l'ouverture de l'Exposition, ou encore l'impression fâcheuse causée par l'inscription du premier cours de la nouvelle rente de sécurité 4 1/2 p. 100 à près de trois points au-dessous de son prix d'émission.

Évidemment la conjoncture de notre Bourse ne paraît point, ainsi, bien encourageante.

Cependant, il faut aussi tenir compte que, du côté de l'extérieur, — qui était, naguère, si préoccupant, — une certaine détente se manifeste. Le ralentissement apparent de la guerre civile espagnole et, surtout, la mission internationale confiée à M. van Zeeland, semblent écarter des menaces angoissantes qui, tout récemment encore, pesaient si lourdement sur l'Europe.

On paraît donc fondé à considérer que les Bourses de valeurs sont — pour employer un terme d'actualité — en état de pause susceptible de préparer un nouveau départ.

Toutefois, étant un peu défavorisés, dans cette situation, pour des motifs qui sont spéciaux à notre pays, nous devons demeurer particulièrement circonspects. Aussi convient-il, à notre avis, que nos capitaux s'en tiennent encore aux investissements que l'on a accoutumé de classer sous le terme général de « valeurs réelles » : actions de Sociétés productrices de matières premières, ou d'entreprises de transformation s'y rattachant, auxquelles on peut adjoindre diverses affaires coloniales pour lesquelles il est permis d'envisager, désormais, une activité largement compensatrice des déboires éprouvés durant la période de crise mondiale.

ANDRÉ PLY

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).